



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



42576.42.11

Harvard College Library



FROM
THE FUND OF
MRS. HARRIET J. G. DENNY
OF BOSTON

Gift of \$5000 from the children of Mrs. Denny,
at her request, "for the purchase of books for the
public library of the College."



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VI^e ARROND.

LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANCS
LIVRES
ETR.

COMM
LIVRE
FRANCS

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
pour les jeunes filles



Le Journal

de

Marguerite

Plantin

PAR

JEAN BERTHEROY

Librairie Armand Colin, rue de Mézières, 5, Paris.

Digitized by Google

Paris

Le Journal

de

Marguerite Plantin

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Les Trois Filles de Pieter Waldorp, Roman (*pour les jeunes filles*). Un volume in-18 jésus, broché. **3 fr. 50**

Relié toile bleue. **4 fr. 50**

1029-08. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P9-08.

0
JEAN BERTHEROY, *pseudon.*

Le Journal

de

Marguerite Plantin

Mme. B. Le B. Roy de Blotta.

QUATRIÈME ÉDITION



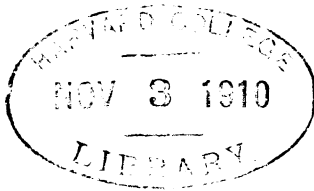
Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

1908

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

425 #6.42.11



Denny fund

LE JOURNAL

DE

MARGUERITE PLANTIN

PREMIER CAHIER

Anvers, 15 janvier 1564

Aujourd'hui j'ai fini mes dix-sept ans! Mon père m'a fait cadeau d'un très beau livre, ou plutôt d'un cahier recouvert en chèvre du Thibet, qu'il avait gardé de l'époque où il était relieur, avant de fonder son imprimerie; — et cette quantité de pages blanches me décide à y écrire un peu de notre vie, à mesure aussi que les pages s'en dérouleront. Je voudrais y mettre même des choses que je ne puis confier à personne. Il y a des heures où j'ai envie de chanter, d'autres où des larmes me montent aux yeux, vers l'instant du vêpre surtout, quand les rues s'assombrissent et que de la boutique

je vois passer au-dessus des toits pointus les nuages qui se poursuivent comme de grands fantômes violets ou blancs. Alors ma mère lève les yeux du colifichet qu'elle brode, pour me dire : « Qu'as-tu Marguerite? » et mes sœurs me rient au nez. Pourtant Martine a bientôt quinze ans, et à son âge j'avais déjà de ces joies et de ces mélancolies subites; mais elle est beaucoup plus sensée que moi.

Ce ne sera pas tous les jours que je pourrai venir causer avec mon cahier. De plus en plus notre temps est pris par les occupations ménagères, et aussi par celles de l'Imprimerie. Cependant, comme j'ai souvent mal aux yeux, mon père a cessé depuis quelques mois de me faire corriger les épreuves; mais je suis encore chargée de la comptabilité et d'une partie de la correspondance. Je veux mettre ici l'emploi de mon temps.

Le matin je me lève à six heures (dans cette saison, il faut allumer la chandelle). Je fais ma toilette et je lisse mes cheveux avec soin pour qu'ils se tiennent toute la journée bien en ordre sous la coiffe; puis je descends dans la salle et j'aide à maman à dresser la table, pendant que la chambrière prépare les tranches de pain et le lait. Après déjeuner, je vais à la messe avec Martine; (Catherine y va plus tard avec notre mère, et Madeleine et Henriette sont encore trop petites pour y assister) et en revenant je fais les commissions. Il y a déjà beaucoup de foule dans les rues, sur-

tout du côté de la Halle aux vivres. Il faut crier fort et bousculer le monde pour se faire servir; d'autant qu'il y a des gens qui viennent rôder autour des marchandises sans même en acheter pour un patard; ils tiennent toute la place, les mains aux fentes de leur haut-de-chausse, se repaisant les yeux à regarder les viandes fumées et les salaisons, pendant que les autres attendent pour en avoir. Cela est fort impatientant. En rentrant à la maison (nous sommes maintenant installés dans la Kammerstraat et mon père a pris pour nouvelle enseigne *Au Compas d'or*) je me débarrasse rapidement de mes nippes et je m'installe avec Martine dans l'arrière-boutique, pour prendre notre leçon de latin. C'est un des correcteurs de l'Imprimerie, Antoine Tiron, qui nous apprend cette langue; il enseigne aussi à Catherine et à Madeleine l'orthographe et la géométrie.

A midi nous dînons tous ensemble, tous, c'est-à-dire mon père et ma mère, mes quatre sœurs, et ceux des employés qui logent avec nous à l'officine : Corneille Kiel, Mathieu Ghisbrecht, Antoine Tiron et Jean Mœrentorff, qui n'est encore qu'apprenti. Souvent aussi le docteur Becanus vient s'asseoir à notre table, et il nous raconte une infinité d'histoires plaisantes sur les gens de la ville qui se font soigner par lui de leurs infirmités ou malaises. Une seule chose me déconcerte : c'est qu'il n'a pas l'air d'ajouter foi aux ordonnances qu'il leur baille. Un jour Catherine était malade pour avoir trop

mangé de gimblettes, et il lui prescrivit un remède à boire, qu'il fallait demander trois heures à l'avance chez l'apothicaire. Nous y allâmes et attendîmes en effet fort longtemps. Le lendemain nous sûmes que ce qu'il y avait dans la bouteille était de l'eau claire tout simplement. Malgré cela, il n'y a pas de plus célèbre médecin que lui dans toute la ville.

Dans l'après-dînée, je m'occupe à écrire les lettres de commerce et à mettre au jour les registres de comptes; cela me mène jusqu'à la tombée de la nuit; alors je vais rejoindre mon père et Martine dans la boutique. C'est l'heure où les chalands sont le plus nombreux. Tout le long de la Kammerstraat il y a des officines de libraires; mais c'est presque toujours chez nous qu'on s'arrête, car les ouvrages imprimés au *Compas d'or* sont extrêmement appréciés des connaisseurs.

A huit heures nous soupons. Puis nous faisons la prière en commun, et chacun retourne à ses travaux. L'été, quand il fait beau, c'est le moment de la promenade. Alors nous allons tous au bord de l'Escaut, sur le Werf; nous voyons les gros navires, dont les voiles sont repliées comme d'énormes oiseaux qui serreraient leurs ailes pour dormir. De l'autre côté de l'eau, en face de la Tête de Grue, c'est une quantité de petites hôtelleries où tremblotent des lumières jaunes; et, au milieu de l'hémicycle que forme le fleuve, le donjon du Steen que le roi Charles Quint avait donné à la ville,

mais que le roi Philippe a revendiqué comme son bien. Ce donjon, lourd et noir, me cause toujours une impression mélancolique : c'est là que siège le conseil de la Sainte Inquisition, et il me semble, d'aussi loin que je l'aperçois, entendre les gémissements des malheureux, torturés et pantelants, qui y sont enfermés.

24 janvier 1564.

Nous avons reçu aujourd'hui une lettre de France. C'est Pierre Porret, le plus vieil ami de mon père et son correspondant à Paris pour la vente de ses livres, qui nous envoie des nouvelles et nous mande une foule de choses intéressantes. Chaque fois qu'il nous arrive un de ces messages, il me semble voir entrer dans la maison un peu du bon soleil de France, ce doux pays où je suis venue au monde, avant que nos parents se soient fixés dans les Flandres, et où depuis j'ai vécu pendant deux années : ce sont là de très chers souvenirs ; aussi je veux essayer de les transcrire dans ce journal :

C'était le jour de ma première communion, et il y avait eu un grand festin en mon honneur. Le docteur Becanus était là, et aussi Pierre Porret, qui voyageait dans les Flandres pour son commerce de librairie ; au dessert, comme on versait le vin du Rhin dans les grands hanaps de cristal, Pierre Porret dit à mon père :

« Christophe, montre-moi donc les écritures de la petite.

— Mademoiselle, dit mon père à maman, voulez-vous les aller chercher? »

Moi je ne bougeai pas, parce que ce jour-là c'étaient les autres qui me servaient.

Ma mère quitta la table (elle était toute mince en ce temps-là, et elle portait une robe en gros grain de Lille couleur de noisette, qu'elle met encore dans les grandes circonstances, avec un plastronnet en dentelle pour l'élargir), et bientôt elle revint, portant la pile de mes cahiers. Alors Pierre Porret et messire Becanus assujettirent leurs lunettes et se mirent en devoir d'examiner mon travail. Il fut reconnu que j'avais de grandes dispositions pour la calligraphie, et que cela pourrait être très utile plus tard dans les services de l'Imprimerie, soit pour recopier les manuscrits défectueux, soit pour composer des lettrines que l'on enverrait ensuite à la fonte. Pierre Porret n'eut pas de peine à persuader à mon père de me laisser aller avec lui à Paris, afin de me faire enseigner cet art par un maître écrivain qu'il fréquentait et qui l'apprenait aussi au roi. Il fut convenu que sa femme aurait soin de moi, que je vivrais chez eux, et que mon père leur paierait trois florins dix sous par semaine pour mon entretien.

Les détails de la route ne me sont pas beaucoup restés dans l'esprit, si ce n'est que nous nous arrêlâmes quelques jours à Bruxelles, où

mon père avait un privilège à obtenir ; car il était aussi du voyage, n'ayant pas voulu se séparer de moi brusquement. Quand nous arrivâmes à Paris c'était le soir. Il y avait une belle lumière sur toute la ville, qui provenait du coucher du soleil, et nous vîmes la Seine toute rose, comme si on y eût exprimé le suc d'une quantité de fleurs. Au fond deux tours jumelles bouchaient l'horizon ; elles étaient énormes et douces, ces tours, et semblaient les deux gardiennes paisibles de la cité. Je demandai à Pierre Porret de m'en dire le nom, et j'appris que c'était l'église Notre-Dame, dont l'architecture montait ainsi vers le ciel. En même temps j'entendis la voix grave des cloches qui sonnaient l'Angelus du soir. Alors je me sentis bien loin de notre collégiale d'Anvers, dédiée à Notre-Dame aussi, avec son étroite flèche espagnole et son carillon qui s'égrène dans l'air comme un éclat de rire joyeux.

Néanmoins je préférerais cette grandeur de la capitale de la France à toute la gaité de notre ville d'adoption. La boutique où Pierre Porret tenait le dépôt des éditions plantiniennes était dans l'encoignure d'une rue étroite donnant sur le quai. De la fenêtre du cabinet que j'occupais, j'apercevais les deux grosses tours jumelles, et l'eau de la Seine capricieuse, qui changeait de couleur à chaque instant selon la coloration du ciel. Je remarquais aussi que les maisons étaient bien plus uniformes qu'elles ne le sont ici, où chacun semble avoir à

cœur de bâtir sa demeure à son goût et pour ainsi dire à sa mesure, comme un vêtement.

Mais je n'avais pas le temps d'observer beaucoup. Dès le lendemain de mon arrivée, on me conduisit chez le maître écrivain qui devait m'enseigner la calligraphie. Il demeurait à côté du nouveau palais du Louvre, dans une échoppe assez sombre, et il me fit peur tout d'abord, car il avait un peu l'air d'un sorcier avec à l'entour de lui tout un appareil de poinçons géométriques. Je fis bonne contenance cependant et m'appliquai de mon mieux à tracer une belle page selon la méthode qui m'avait été apprise; mais il se convulsa de rire, avant que je fusse arrivée à la moitié. — « Ça de la calligraphie! me dit-il. Des pattes de hannetons, tout au plus! Ah! ah! Quel est donc le gâte-papier qui vous a montré à écrire? Voilà en vérité une singulière élève que messire Porret m'a introduite, en m'assurant qu'elle était en disposition d'avoir la plus belle main du monde! Il faut vous remettre à faire des jambages, ma petite, des pleins, des déliés, des liaisons, des barbes, avant de prétendre pouvoir former un *a* ou un *u* un peu proprement! » — En même temps il me donnait un calmar rempli de plumes d'oie taillées de différentes grosseurs, et un rouleau de modèles que je devais copier le plus exactement possible. Sans doute fut-il satisfait de ma bonne volonté, car au bout de très peu de temps il me permit non seulement de mouler de laursive comme j'en avais l'habitude, mais encore de

l'onciale, de la ronde, de la cubitale, de la duchesse et de la gothique. Il m'apprit en outre les « cadeaux » et les « licences », c'est-à-dire les traits de plume qu'on exécute à main levée sur la page, ou autour des lettres pour les orner, et les majuscules chryso-graphiques, comme on les peint en or dans les manuscrits.

Je faisais des progrès rapides et je me réjouissais déjà de mon savoir, quand je m'aperçus que ma vue commençait à décliner. D'abord je me soignai seule comme je pus, pensant que ce n'était qu'un accident passager, causé peut-être par l'habitude que j'avais prise de travailler devant ma fenêtre ouverte à la nuit tombante. Mais, loin de se dissiper, le malaise augmenta, au point que mes traits et fioritures de plume s'en ressentaient. Alors je fus obligée d'en écrire à mes parents, lesquels, sur l'avis du docteur Becanus, me rappelèrent peu de temps après en Anvers.

Ce fut un triste jour que celui où je dus abandonner cette amène ville de Paris, en laquelle je m'étais habituée doucement à vivre comme en ma contrée véritable et natale. J'eus du chagrin aussi à quitter Pierre Porret et sa femme, qui avaient toujours été bons pour moi, et surtout ce tableau majestueux des hautes tours de Notre-Dame, calmes et grises, au pied desquelles coulaient les eaux toujours diversement nuancées du fleuve. Quant à mon maître d'écriture, je pris congé de lui sans qu'il m'en coûtât.

27 janvier.

Puisque j'ai commencé à faire un retour en arrière, je vais continuer à rassembler mes souvenirs du passé, qui sont toujours pour moi d'un très grand charme. Aussi bien en ce moment le temps est au calme dans notre officine. Sauf des almanachs dont nous vendons chaque jour une quarantaine d'exemplaires (principalement celui de Nostradamus), les affaires ne semblent pas avoir beaucoup d'élan.

Quand je fus de retour en Anvers, je trouvai un certain désarroi dans l'Imprimerie, et je ne tardai pas à apprendre que ce désarroi n'était que la répercussion de troubles plus grands qui avaient envahi la ville. Depuis l'abdication de Charles-Quint, et le gouvernement de la Régente, Marguerite de Parme, les esprits s'étaient beaucoup échauffés, — on accusait les Espagnols de vouloir tout tirer des Pays-Bas et de s'entretenir uniquement avec les richesses de ces provinces; et d'autre part les idées de la Réforme enfonçaient de jour en jour des racines plus profondes dans le sol. En se rebellant contre l'Église de Rome, les mécontents témoignaient du même coup leur antipathie contre une autorité politique basée avant tout sur le pouvoir secret du Saint-Office. Dans Anvers principalement cette animosité se marquait. Les gens d'ici ont la tête chaude et la colère prompte. Le

soir, dans les rucs il y avait des discussions et des batteries, et le lendemain dans les ateliers ces mêmes disputes se continuaient. Plusieurs fois mon père dut congédier quelques-uns de ses meilleurs ouvriers, afin de rétablir la paix dans son personnel; mais quelques jours après la querelle repartait comme un feu mal enseveli sous la cendre.

Tout cela cependant ne nous laissait pas présager la terrible catastrophe qui nous attendait, laquelle certainement eût causé notre ruine, sans l'énergie dont mes parents firent preuve en cette circonstance. Au lieu de s'en prendre aux propagateurs des doctrines nouvelles, aux orateurs des sectes religieuses et à ceux qui excitaient le désordre parmi le peuple, la Régente eut la singulière idée (inspirée, dit-on, par son ministre le cardinal de Granvelle) de mettre sur le compte de l'imprimerie récemment découverte le nombre toujours plus grand des luthériens, calvinistes, anabaptistes et autres hérétiques, dont la ville d'Anvers était devenue le rendez-vous. Dès lors, les typographes, tous et chacun soupçonnés d'avoir versé dans l'hétérodoxie, furent l'objet d'une surveillance spéciale et tyrannique; on s'enquit de toutes les publications qui sortaient de leurs presses et on les obligea à se munir de nouveaux privilèges. Cependant mon père, se croyant à l'abri de toutes ces vexations, était parti pour Paris la veille de la fête de Noël (c'était en l'année 1561); il devait y rester

assez de temps pour tirer au clair certaines affaires qu'il avait laissées en souffrance à l'époque où il travaillait dans cette ville. Or, juste deux mois après son départ, un matin, comme nous étions réunies à déjeuner, ma mère, mes sœurs et moi, dans la salle, voilà que nous entendons frapper à coups redoublés à la devanture de la boutique, dont les vantaux étaient encore fermés. Cet appel avait quelque chose de si brutal que nous en devînmes aussitôt tremblantes, et que Catherine et Madeleine se mirent à pleurer, tandis que Martine allait se cacher dans le placard où l'on enfermait la vaisselle. Alors, comme maman s'occupait à consoler les deux petites, je me levai résolument et j'allai ouvrir.

Sainte Vierge! Que j'eus peur à ce moment-là! Je me trouvai en présence d'un personnage si démesurément grand que je lui arrivais à peine à la ceinture, — une ceinture à bouffants moitié cuir tailladé et moitié étoffe cramoisie qui lui séparait le corps en deux comme si on l'eût coupé puis raccommodé par le milieu; — une longue épée à coquille d'or lui traînait derrière les talons et une énorme moustache retroussée jusqu'aux oreilles lui barrait la figure, tandis que sur sa tête se dressait un feutre empanaché de plumes abondantes; à son entour deux seigneurs de moindre importance avaient l'air de se tenir là pour lui prêter main-forte au besoin.

« Messire Christophe Plantin est-il là? me

demanda-t-il d'une voix dure et sans daigner me regarder.

— Mon père est absent depuis plusieurs semaines, déclarai-je, et nous ne savons pas au juste quand il reviendra. »

J'espérais que cette réponse ferait s'en retourner sans plus le terrible géant et ses deux sbires, mais au contraire il se porta en avant, tout en grommelant avec ironie :

« Ah! ah! Il est absent! Il doit avoir ses raisons pour cela sans doute! Mais nous nous passerons de lui pour la besogne que nous avons à faire. Il y a bien quelques compagnons dans votre imprimerie, je présume; les presses ne marchent pas toutes seules. Eh bien! allez leur dire que c'est le margrave Jean d'Immerseel qui vient leur rendre une petite visite. »

A ce moment ma mère arrivait avec Martine, qui avait quitté son placard. En voyant le trio de ces gens armés qui pénétraient dans notre logis comme chez eux, elle s'évanouit, et, pendant que Martine l'assistait, je traversai un couloir qui séparait la boutique et notre appartement des ateliers où se faisait la composition.

« Le margrave! Le margrave! » criai-je de toutes mes forces.

Mais l'activité du travail empêchait les hommes de m'entendre; ils étaient même si occupés qu'ils ne m'apercevaient point. A la fin, Corneille Kiel, qui venait rapporter un paquet d'épreuves, me vit

et, sur ma demande, s'avança pour répondre à l'envoyé de la Régente.

Aussitôt qu'ils se trouvèrent en présence, je voulus m'esquiver, afin de rejoindre ma mère et mes sœurs ; mais Jean d'Immerseel, qui cependant n'avait pas l'air de faire grande attention à moi, m'intima l'ordre de demeurer. Ainsi je fus au courant de toute l'affaire.

Il s'agissait d'un opuscule de mince importance, portant pour titre : « Briefve instruction pour prier », et contenant, paraît-il, des doctrines contraires à l'enseignement catholique. Bien que cet ouvrage eût paru sans nom ni adresse d'imprimeur, le margrave soutenait qu'il était sorti de nos presses. Sur quoi Corneille Kiel jurait ses grands dieux que jamais rien de semblable n'avait été imprimé chez nous. On en vint aux preuves et Corneille Kiel exhiba les registres où le coût de chaque volume était couché au long avec le prix de revient et tout ce qui s'y rapportait ; mais le seigneur d'Immerseel haussa les épaules, sacra, tempêta, criant que Plantin n'eût pas été assez bête pour laisser dans ses comptes traces d'une publication hétérodoxe, mais que les caractères employés pour la « Briefve instruction » avaient été comparés avec ceux des autres publications plantiniennes et reconnus en tout point semblables.

Le fait était exact et Corneille Kiel fut obligé d'en convenir, tout en continuant à assurer qu'il n'avait jamais eu connaissance de l'opuscule. Alors

le margrave donna à ses deux sbires l'ordre de perquisitionner dans les ateliers, pendant qu'il interrogeait lui-même le personnel. Il le faisait avec de terribles secousses dans la voix; chacune de ses questions semblait une arme levée et prête à s'abattre sur le pauvre répondant; néanmoins chacun se défendait avec la force que donne l'innocence.

La chose en était là, quand comparut un jeune compositeur, nouveau venu dans la maison et natif de Bazas en Gascogne; il s'appelait Jean Cabaros et se faisait remarquer parmi les autres par son verbe haut et la profusion de ses gestes. Avant même que le margrave eût prononcé une phrase d'accusation, et à la seule vue de l'opuscule ouvert devant lui, il leva les bras au ciel et, au milieu d'un déluge de paroles, il protesta n'être pas le seul auteur du méfait, mais n'avoir agi qu'à l'instigation et avec l'aide de deux de ses camarades plus versés que lui dans les idées de la Réforme. On n'eut pas grand'peine à les lui faire nommer, d'autant qu'il les croyait découverts : c'étaient un garçon de Paris, Bartholomé, et un Lorrain, Jehan d'Arras. Tous trois avouèrent et déclarèrent qu'ils avaient fait l'impression à leurs propres dépens et à l'insu de leur patron; elle venait d'être terminée depuis une huitaine de jours à peine, et l'édition entière, sauf quelques exemplaires distribués secrètement dans la ville, avait été envoyée à Metz. Le margrave, ceci entendu, se leva et fit

appréhender les trois compagnons, que les deux sbires emmenèrent; puis il sortit le dernier, sa longue épée raclant les dalles du couloir.

Quand nous nous retrouvâmes entre nous, notre indignation n'eut plus aucune raison de se contraindre; nous ne savions lesquels blâmer davantage, ou de la Régente qui avait poussé la suspicion envers nous jusqu'à faire violer notre demeure, ou des employés infidèles qui avaient ainsi abusé de notre bonne foi. Pour moi, j'en voulais surtout au terrible margrave, dont la moustache belliqueuse, la haute taille et la voix dure m'avaient laissé une si fâcheuse impression.

Pendant il fallait reprendre la vie de chaque jour et vaquer aux soins du ménage ainsi qu'à ceux de la boutique; l'absence de mon père augmentait nos occupations et toutes nos minutes étaient escomptées d'avance. Nous avons donc à peu près oublié cet incident, quand on vint nous apporter un pli sur lequel nous reconnûmes le sceau royal d'Espagne, avec tous les diabolins et chimères qui accostaient l'écu; c'était une invitation à nous transporter toutes et chacune en personne, ma mère, mes sœurs et moi, y compris même notre servante, devant l'inquisiteur Josse Ravesteyn, à la seule fin d'y répondre aux interrogatoires qu'il lui plairait de nous faire subir. Nous étions déjà plus mortes que vives à la pensée d'affronter ce redoutable appareil de justice; heureusement ma sœur Martine eut l'idée d'aller trouver le doyen de la

collégiale, qui était fort de nos amis, et qui nous avait donné les sacrements de baptême et d'eucharistie; il voulut bien se charger d'intervenir auprès de l'inquisiteur, et répondre devant lui de notre orthodoxie.

Ainsi se termina cette affaire, qui eut beaucoup de retentissement dans la ville et dont nous nous hâtâmes de prévenir mon père à Paris. Mais, avant que notre message ait eu le temps de lui arriver entre les mains, les quelques créanciers qu'il avait laissés en Anvers s'émurent et, croyant sans doute que leurs intérêts étaient compromis, ils réclamèrent la liquidation de la maison et du matériel. Il fallut bien en venir là. Le 28 avril de cette même année 1562, l'amman, agissant comme officier de justice, mit en vente tout notre avoir. A part nos hardes et habillements personnels, tout y passa : livres, rames de papier, caractères fondus, presses, et jusqu'aux meubles usuels, literie, ustensiles de cuisine et menues bagatelles sortant du fond des tiroirs. Je perdis ainsi un crucifix de grande valeur qui m'avait été donné par le docteur Becanus le jour de ma communion. Mais je ne pensais guère à me douloir sur moi-même, en voyant l'affliction de ma pauvre mère et de mes sœurs. A chaque fois que les crieurs publics détaillaient comme à plaisir tous les chers objets qui avaient été nos compagnons d'existence, et qu'on entendait vendre par lots d'un ou deux escalins ce qui nous tenait si fort au cœur, c'était dans la

chambre où nous nous étions réfugiées un concert de gémissements. Quand ce fut fini et que nous nous retrouvâmes presque sans ressources, le courage cependant nous revint, et nous cherchâmes le moyen de vivre, en attendant le retour de mon père. Ce fut alors que maman, sur le conseil de plusieurs de nos amis, monta ce petit commerce de lingerie, pour lequel nous nous mîmes à confectonner force coiffes brodées, collerettes et guimpes, et dont nous nous occupons encore dans nos moments de loisir.

Sur ces entrefaites naquit Henriette, ma plus jeune sœur, et peu de jours après, dans le courant du mois de septembre, mon père, ayant terminé le règlement de ses affaires à Paris (où on lui redevait encore 960 livres de France), rentra enfin près de nous. Avec sa présence cessèrent toutes nos inquiétudes. Aussitôt là, grâce à cette grande énergie qui fait l'admiration de tous ceux qui l'approchent, il s'occupa de réorganiser sa maison; et, comme il ne restait plus rien de l'ancien matériel, il s'en fut au Rempart des Lombards, et, parmi toutes les ferrailles et autres choses de rebut qu'on y vend, il rencontra une vieille presse qu'il acheta et fit restaurer pour la somme de vingt-deux florins. En même temps il retrouvait quelques-uns de ses plus fidèles employés, qui se remirent avec lui à la besogne. Malgré cela, les fonds continuaient à lui faire défaut, quand un soir le docteur Beganus, qui était venu dîner avec nous, lui proposa

tout à coup une combinaison qui devait définitivement le sortir d'embarras. Il s'agissait de former une association avec lui, Becanus, et trois autres riches bourgeois d'Anvers. Ceux-ci fourniraient les capitaux, mon père son expérience et son travail; et les bénéfices seraient partagés. L'affaire ne tarda pas à se conclure, et c'est ainsi que l'Imprimerie plantinienne fut montée sur un pied beaucoup plus grand qu'elle ne l'était avant toutes ces péripéties.

13 février.

Je suis restée longtemps sans écrire, parce que nous avons dû nous occuper pendant ces deux dernières semaines de nos emballages pour Francfort. Chaque année, au printemps et à l'automne, il se tient dans cette ville une foire extrêmement importante où se fait un très grand trafic de librairie. Mon père ne manque jamais d'y envoyer plusieurs tonneaux remplis de ses meilleures publications, et un de ses employés pour vaquer aux soins de la vente. Cette fois nous ne savons encore lequel partira.

Les folies du Carnaval ont commencé ici depuis hier. Nous étions déjà couchés quand la rue s'est remplie de gens en liesse et de joueurs de cithare menant grand tumulte. Martine, qui partage ma chambre, voulut absolument se lever pour aller voir, et je dus la suivre. Nous eûmes alors un spec-

tacle assez réjouissant. Une bande de masques, hommes et femmes, affublés d'accoutrements bizarres, les uns déguisés en bouffons du roi, les autres en ballerines espagnoles, se livraient à toutes sortes de ribauderies, et forçaient les gens à leur apporter à boire; après quoi, ils les régalaient d'un air de musique. Devant notre logis ils dansèrent une carole effrénée. Alors, comme Martine ne pouvait se tenir de rire aux éclats, je trouvai plus prudent de refermer la fenêtre, et de nous en retourner au lit.

17 février.

Mon bon père a décidé ce matin que ce serait Jean Mœrentorff qui irait faire la vente des livres à Francfort et que, selon la coutume, il latiniserait son nom et se ferait appeler Jean Moretus. En même temps d'apprenti il l'a fait passer à la dignité d'employé. Le pauvre garçon, étourdi de tant d'honneurs à la fois, ne savait plus à qui entendre.

C'est d'ailleurs un très bon sujet que notre Jean; bien que ses connaissances ne soient pas très étendues, il est en état de lire et d'écrire en cinq langues différentes; et, comme d'autre part il a le caractère gai et ouvert, les savants qui fréquentent l'Imprimerie l'ont tous pris en grande confiance et amitié. On peut dire qu'il est le bras droit de mon père; aussi avons-nous tous été heureux l'an dernier quand il est revenu de Venise, où il avait

été travailler chez le typographe Jacques de Schotti, durant la crise de notre maison.

L'absence de Jean, qui doit se mettre en route demain soir en passant par Liège et Cologne, ne changera pas cependant le nombre que nous sommes accoutumés d'être autour de la table de famille. Depuis hier nous avons un nouveau correcteur, un jeune homme très savant, paraît-il, que mon père a engagé en vue des grands travaux qu'il prépare. Mais, comme la chose s'est faite de façon assez singulière, et qu'il me faudrait pour la raconter plus de temps que je n'en ai en ce moment, je remets à demain la narration de ces incidents.

18 février.

Donc avant-hier samedi, je me trouvai avoir seule la garde de la boutique, ma mère ayant mené mes sœurs à confesse pour la fête du lendemain, quand vint à entrer un personnage assez pauvrement mis, mais d'allure honnête, qui me demanda à acheter un petit Virgile. Nous avons justement terminé depuis peu une édition in-16 de cet auteur, et je m'empressai d'aller lui en quérir un exemplaire; ce faisant, je remarquai qu'il regardait les autres volumes d'un air connaisseur.

Je lui remis l'ouvrage et il paya ses trois sous; mais, au lieu de sortir, il se mit à le feuilleter aussitôt, le dos tourné à la rue, avec cette sorte de

curiosité passionnée qu'ont tous les amateurs de livres pour les éditions nouvelles; son visage aux traits accentués exprimait d'abord une vive satisfaction; puis tout à coup ses sourcils se rapprochèrent et une grimace de dédain lui plissa la bouche.

« Vous avez rencontré quelque chose qui ne vous plaît pas? me hasardai-je à lui dire.

— Oh! peu de chose! balbutia-t-il. (Il parlait avec une grande douceur, comme pour s'excuser de sa remontrance.) C'est seulement une faute légère, une erreur de lettres, que le correcteur aura laissé échapper.

— Une faute! m'écriai-je toute rouge. Une faute dans une édition plantinienne! c'est impossible! »

Mais je m'arrêtai assez confuse, voyant que ma vivacité le faisait sourire.

Cependant il avait fermé le livre, et se disposait à sortir quand je le retins :

« Je vous en prie, lui dis-je, montrez-la moi, cette faute! »

Il sourit derechef, comme s'il m'eût jugée incapable de comprendre quelque chose à ces minuties; néanmoins il voulut bien rechercher la page et me la mettre sous les yeux.

« Tenez! ici, fit-il, le sixième vers de la première églogue :

Deus nobis hoec otia fecit.

On a imprimé *oe*, tandis que c'est *ae* que doit porter la leçon véritable.

Malgré que je ne sois pas bien forte en latin, Antoine Tiron m'en a suffisamment appris pour que je pusse tout de suite me rendre compte de l'erreur. « Que dira mon père? » pensai-je; et je courus à l'Imprimerie, non sans avoir requis mon acheteur de ne s'en point aller avant que je fusse de retour.

En effet il était encore debout dans la boutique, son Virgile entre les mains, quand je reparus, suivie de mon père; et la première chose qu'il fit fut de se confondre en excuses pour la grande audace qu'il avait eue de trouver à reprendre sur une de ses publications. Mais mon père lui répondit par force politesses, l'assurant au contraire que c'était là un véritable service qu'il lui avait rendu. De fil en aiguille, la conversation vint à prendre une tournure plus familière. Le jeune homme raconta qu'il était natif de Lille et qu'il revenait d'Angleterre où il avait enseigné le grec à l'Université de Cambridge; de retour dans les Flandres il ne devait passer qu'un jour ou deux en Anvers et se rendre ensuite à Louvain afin d'y chercher un emploi près des savants professeurs de cette Académie.

« Vous n'aurez pas de peine à en trouver, dit mon père; car vous me paraissez fort bien instruit. »

Le jeune homme avoua qu'il connaissait, en outre, le chaldéen, le syriaque et l'hébreu.

Alors mon père se mit à bondir. Justement il était en peine de rencontrer quelqu'un qui fût versé dans la connaissance des langues sémitiques, faute de qui il ne pourrait jamais commencer les travaux d'une Bible polyglotte dont il rêvait l'exécution depuis longtemps. L'un et l'autre eurent vite fait de s'entendre, et il fut convenu que le jeune savant entrerait à l'Imprimerie en qualité de correcteur, comme Corneille Kiel et Mathieu Ghisbrecht, et que, comme eux, il recevrait un salaire de soixante florins par année, plus la table et le logement.

J'oubliais d'écrire son nom : il s'appelle François Rapheleng.

23 février.

Comme le temps était beau aujourd'hui, nous sommes allées faire une promenade du côté du Werf, jusqu'à la Tête de Grue. J'aime cette partie de la ville qui s'avance sur le fleuve, et d'où le regard distingue le magnifique ensemble du port, ainsi que tant de tours et de tourelles échelonnées au-dessus du mur d'enceinte parmi le fouillis inextricable des maisons. Pour l'étranger qui arrive nouvellement en Anvers, tous ces clochers, presque aussi nombreux que les mâts des navires sur l'Escaut, sont, paraît-il, sujet d'étonnement. Mais pour moi, qui les connais depuis l'enfance, je n'y trouve rien que de naturel; et, habituée à les appeler par leur nom comme des amis, je me sen-

tirais déçue et contristée s'il venait à en manquer un seul.

Nous sommes entrées un instant dans l'église de Sainte-Walburge; certes, cette église vieille et sombre est loin d'égaliser la splendeur de notre collégiale; à l'intérieur surtout il n'y a que peu d'enjolivements; les grilles du chœur sont en ferronnerie, ainsi que les candélabres d'autel; aucune peinture ne rehausse le ton flétri des murailles. Néanmoins on s'y sent pénétré d'une grande ferveur et les paroles des oraisons y montent tout naturellement aux lèvres. Tant de gens ont dû prier sous ces voûtes depuis des siècles!

Sur le Werf il y avait beaucoup d'animation; comme la journée était d'une douceur exceptionnelle, chacun en profitait pour se relâcher un peu, après les grandes rigueurs de l'hiver. Tout en marchant sous les arbres, Catherine et moi (Martine était en avant avec les petites), nous nous divertissions à examiner l'extrême variété des costumes et les physionomies différentes des gens qui les portaient. Il y avait là des Arabes avec de petites vestes de velours chamarrées d'or, des Persans en tuniques de soie claire, des Scandinaves emmitoufflés de fourrures, et des Anglais, des Allemands, des Génois, tous gros marchands ou armateurs du port, et aussi des Espagnols en cape sombre qui semblaient mépriser les autres et traiter le sol en pays conquis. Et l'on entendait parler à la fois toutes les langues, comme si la

haute grue qui s'élève au bout de la jetée eût été précisément la tour de Babel.

En retournant, nous avons repassé devant l'église et la maison des Échevins, lesquels nous avons vus rendre la justice en plein air, comme faisaient autrefois les Germains; puis nous nous sommes engagées dans la rue Montagne-au-Poisson, où ma mère m'avait chargée de quelques emplettes. Il faisait presque nuit quand nous sommes rentrées à la maison, et j'ai dû me presser à mettre au courant les livres de comptes. On a vendu cette semaine pour deux cents écus de volumes imprimés, ce qui, avec les ouvrages qui ont été envoyés à Francfort, diminue beaucoup les réserves de notre officine.

25 février.

Voilà plusieurs jours qu'Antoine Tiron n'a pu descendre à l'Imprimerie, et que du même coup nos leçons sont interrompues. Le docteur Becanus, qui s'est rendu auprès de lui, assure que le pauvre garçon en a pour un assez long temps avant de se remettre. C'est une fièvre maligne, avec accompagnement de frissons et de vertige. Mon père s'en est montré fort affecté; et, comme Madeleine se réjouissait à la veillée de n'avoir plus de devoirs à faire, il l'a gourmandée vertement, lui reprochant sa paresse et son manque de cœur. Made-

leine a pleuré, maman aussi, et la soirée s'est terminée assez tristement.

27 février.

Nous avons un nouveau maître pour le latin : c'est François Rapheleng, qui a offert à mon père de remplacer auprès de nous Antoine Tiron. Mon père y a consenti et ce matin nous avons pris avec lui notre première leçon.

Par une bizarre coïncidence, il a justement choisi, pour nous l'expliquer, cette églogue de Virgile qui avait fait le sujet de notre entrée en conversation, le jour où il vint par hasard dans l'officine. Quand il arriva au vers :

Deus nobis hæc otia fecit

il me regarda en souriant un peu, et je ne sais pourquoi, je me sentis devenir très rouge.

C'est d'ailleurs une chose ennuyeuse que cette facilité avec laquelle mon visage change de couleur. Martine, qui a le plus beau teint du monde, me taquine souvent à cause de cela; pourtant je ne puis faire qu'il en soit autrement. J'ai longtemps cru que c'était timidité ou fausse honte; mais, en m'examinant plus à fond, j'ai reconnu que ces défauts n'étaient pas mon fait, et que la légère infirmité dont je me plains devait provenir plutôt de l'excessive acuité de mes impressions.

François Rapheleng, lui, malgré toute sa science, est beaucoup plus timide que moi. Les premiers jours de son arrivée à la maison, il parlait à peine, et pendant les repas évitait de lever les yeux sur nous. Il est vrai de dire que, tout d'abord, nos deux autres correcteurs, Corneille Kiel et Mathieu Ghisbrecht, semblaient lui en vouloir de ce qu'il avait trouvé à reprendre après eux. Mais peu à peu les choses se sont adoucies, et maintenant il ne doit plus se sentir aussi étranger. Mon bon père répète souvent d'ailleurs que ceux qui travaillent ensemble ne doivent former qu'une famille.

3 mars.

Hier soir nous fîmes souper chez le docteur Becanus. Quand je dis nous, je veux seulement marquer mon père, Martine et moi; car maman a peu de goût pour se divertir au dehors, et presque chaque fois que nous sommes priés quelque part elle reste à la maison avec Catherine et les deux petites.

Le docteur Becanus habite dans la rue des Tanneurs; sa maison est assurément une des plus belles de toute la ville et mieux ornée qu'aucune autre; cependant, dans cette rue des Tanneurs, de même que dans le quartier avoisinant, sur toute la place de Meer, les riches habitations ne manquent pas, et l'on dit que les étages s'y louent communément de quatre à cinq cents écus par an.

Sitôt que nous arrivâmes, le docteur Becanus, qui nous attendait en compagnie de sa femme Catherine de Cardes, et de sa fille Ursule, nous fit passer dans la salle de cérémonie, où le couvert avait été dressé. Il y avait déjà là plusieurs personnages, parmi lesquels Charles et Corneille de Bomberghe (deux autres associés de mon père), et trois professeurs de l'Université de Louvain, en laquelle le docteur Becanus prit ses degrés pour la philosophie et la médecine. Tous firent fête à mon père, et le félicitèrent vivement des bons services qu'il rendait, par ses publications, à la République des lettres. A table, je me trouvais placée à côté d'Ursule; c'est une belle jeune fille qui a la tête de plus que moi, bien que nous soyons du même âge; elle est fort instruite, ses parents l'ayant emmenée avec eux dans toutes leurs pérégrinations à travers le continent; mais elle parle peu, préférant sans doute écouter les savantes conversations des personnes qui fréquentent chez son père. Quant à la femme du docteur Becanus, Catherine de Cardes, je ne puis faire autrement que de la trouver mal plaisante et un peu ridicule, avec cette façon indiscrete qui est la sienne de s'enquérir de la fortune ou de la qualité de chacun.

Il faut dire que jamais je ne vis tant de magnifiques vaisselles et argenteries qu'à ce souper, non plus que si grande profusion de viandes délicates et de vins rares. Quand ce fut le service du dessert, on apporta des confiseries de toutes sortes, tourtes

pralinées et massepains en telle quantité que la table s'en trouvait couverte et semblait l'étalage d'un sucrier; cependant, comme la discussion s'était beaucoup envenimée à ce moment-là, on oublia de faire profiter les convives de toutes ces bonnes choses; Martine prétendit en sortant que la maîtresse du logis avait donné le mot aux serviteurs et que ces belles pièces montées étaient en carton.

Mais je dois consigner ici les singulières idées du docteur Becanus. Depuis quelque temps il semblait distrait et sorti de lui-même, ainsi qu'un homme dont l'imagination est en voyage. Nous en augurons qu'il se livrait à de nouvelles recherches pour inventer quelque remède ou médication, comme ceux qui l'ont déjà rendu célèbre; mais il n'en était rien, et ce soir il nous a livré son secret. Je crois même que c'est uniquement pour cela qu'il avait donné ce grand festin. Donc, le docteur Becanus prétend avoir découvert quelle langue fut parlée à la naissance du monde, avant la dispersion de Babel, et il assure que cette langue, mère et génératrice de toutes les autres, est le flamand. A quoi les professeurs de Louvain répondirent que la chose était impossible, attendu que le flamand est de branche cimbrique et teutonique, tandis que l'idiome primitif devait contenir les racines du sanscrit et de tous les autres dialectes orientaux, dont on ne retrouve pas trace dans le flamand. Mais messire Becanus s'entêta et soutint, avec force preuves desquelles je n'ai pas gardé mémoire,

qu'Adam et Ève parlaient flamand dans le Paradis terrestre et que ce langage leur fut inspiré par Dieu même, leur étant aussi naturel que le roucoulement aux pigeons et l'aboi aux chiens. Il annonça que d'ailleurs il préparait un grand ouvrage philologique sur cette matière, et demanda à mon père de l'imprimer. Je voudrais bien savoir ce que penserait de tout ceci François Rapheleng.

La nuit était close quand nous quittâmes le logis de messire Becanus, mais les étoiles n'avaient pas encore percé la voûte du ciel; seul, le mince croissant de la lune, échancré et luisant comme une corne de cristal, envoyait un peu de clarté sur les façades découpées des hautes maisons, dont le reste par en bas demeurait plongé dans l'obscurité de la rue. Et c'était comme une seconde ville au dessus de la première qui se décelait ainsi, emmi cette lumière pâlement blanche, tandis que disparaissait presque l'autre, somnolente et appesantie dans les ténèbres.

10 mars.

Je ne sais ce qu'a Martine depuis quelque temps; mais elle est toute bouleversée et mélancolique, et pendant les leçons de François Rapheleng elle semble n'apporter aucune application. Moi, au contraire, je ne me suis jamais sentie plus joyeuse et je n'ai jamais travaillé de meilleur cœur.

Il nous explique maintenant (c'est encore de

François Rapheleng que je parle) les poésies d'Horace. Ce matin j'ai pu traduire toute une ode à livre ouvert et presque sans me tromper.

Quant à Catherine, broder est toujours ce qu'elle aime le mieux ; aussi mon père a-t-il décidé de la laisser se perfectionner le plus possible dans cet art, sans la contraindre à corriger les épreuves de l'Imprimerie, comme il nous avait habituées à le faire, Martine et moi. D'ailleurs ce bon père, malgré ses incessants travaux, n'a jamais manqué d'observer notre secrète inclination et de nous pousser vers les choses auxquelles nous semblions le plus idoines. Sans l'affaiblissement dont ma vue a été atteinte, je serais probablement restée plusieurs années encore en France et je serais revenue ici avec la connaissance parfaite de la calligraphie, mais je ne regrette pas d'avoir été rappelée plus tôt dans notre maison, où je trouve encore à employer tous mes instants, et où je peux tenir en règle les écritures, à condition de ne pas m'y appliquer trop longtemps de suite.

Les deux petites, Madeleine et Henriette, me causent aussi un grand surcroît d'occupations ; elles sont l'une et l'autre terriblement espiègles et volontaires, et il ne se passe pas de jour où elles ne trouvent le moyen de s'échapper du côté de l'Imprimerie. Ma pauvre maman, qui commence à devenir obèse, ne suffit pas à les surveiller et s'essouffle à courir après elles. Avant-hier Madeleine s'était cachée dans l'atelier de fonte : là elle s'était mise

en devoir de brouiller tous les caractères pour composer des mots comme il y en a sur son livre de lecture. Lorsqu'après dîner les ouvriers sont revenus, ils ont dû perdre beaucoup de temps pour les remettre en place, et Corneille Kiel, qui est chargé de surveiller leur besogne, est entré dans une grande colère. Mais Madeleine n'a pas été grondée, et mon père, quand il a su la chose, en a ri grandement, disant que c'était déjà signe de vocation plantinienne, et que son sang n'avait pas menti.

11 mars.

On a apporté ce matin en grande pompe à l'officine un tableau magnifiquement peint représentant la marque du *Compas d'Or*, telle que l'association l'a définitivement adoptée. Ce sont les membres de la gilde de Saint-Luc qui ont offert ce cadeau à mon père, lequel d'ailleurs fait partie de leur confrérie depuis près de six ans.

Cette gilde de Saint-Luc est une des plus importantes de la ville. Elle est composée uniquement de peintres, sculpteurs ou tailleurs d'images, architectes, graveurs, et de quelques typographes de haut renom, tous ouvriers d'art, soucieux de faire œuvre de bonne fraternité et de servir Dieu en s'employant à la propagation des belles formes. Ils se réunissent quatre fois par mois dans leur local de la Grande-Place, là où le compagnon Quentin

Metsys fit placer son joli puits en ferronnerie, que l'on a transporté depuis peu devant le petit cimetière Notre-Dame.

Donc ce tableau représente exactement la nouvelle marque plantinienne : il est peint à l'huile selon le procédé des frères Van Eyck. Au milieu de l'écusson s'avance une main qui tient un compas, autour duquel flotte une banderole portant cette devise : *Labore et Constantia*. Et les deux branches d'or du compas, dont l'une est appuyée sur une tablette et dont l'autre trace un cercle, sont aussi symboliques de cette devise, la branche fixe signifiant la Constance, et la branche mobile le Travail. Ce n'est pas tout ; car de chaque côté de l'écusson deux grandes figures allégoriques servant de tenants font encore voir la Constance et le Travail, l'un sous les traits d'un laboureur armé d'une bêche, l'autre sous ceux d'une femme portant une croix. Enfin cette belle peinture, ouvrage du maître Pierre Huys, a été adornée de belles arabesques et merveilleusement encadrée dans une guirlande de bois sculpté.

Lorsqu'arrivèrent les compagnons de la gilde, porteurs de ce riche présent, mon père aussitôt les fit entrer dans la salle. Il appela les principaux personnages de l'imprimerie, François Rapheleng tout le premier, et pria ma mère de leur faire quérir les meilleures bouteilles de la cave, qu'ils burent ensemble, en se réjouissant fort de se trouver unis dans cette glorieuse confrérie de Saint-Luc.

En signe d'heureux avènement, mon père fit distribuer ensuite plusieurs pintes de bon vin aux autres employés de l'officine. Ils sont en tout quarante et un, dont dix-neuf pressiers, seize compositeurs, quatre fondeurs et deux apprentis.

18 mars.

Voilà bien longtemps que nous n'avons pas eu de nouvelles de France ni de notre bon correspondant Pierre Porret; mon père s'en inquiète et parlait de partir pour Paris; mais nous l'avons tous supplié de n'en rien faire, nous souvenant des grands ennuis qui nous advinrent lors de son dernier voyage.

En revanche, Jean Moretus nous a fait tenir par un courrier l'annonce de sa récente arrivée à Francfort; les affaires s'annoncent comme devant être très bonnes, et la ville est, dit-on, encombrée d'une grande multitude d'étrangers.

J'ai eu un gros ennui hier soir. Martine, qui ordinairement à l'heure où j'écris ce journal étudie sur l'épINETTE, est remontée dans notre chambre plus tôt que je ne l'attendais et juste au moment où je m'installais devant mon cahier. J'eus beau le refermer précipitamment, elle ne s'en avisa que plus, et elle cria du haut de la porte :

« Ah! Ah! Marguerite qui a des secrets!

— Je n'ai pas de secrets » dis-je; mais en même

temps cette terrible rougeur qui me prend souvent me brûlait les joues.

« Alors, si tu n'as pas de secrets, montre ! »

Et elle voulait s'emparer du cahier, que je tenais très fort serré contre moi.

En vérité, je ne sais pourquoi je résistai ; peut-être me déplaisait-il de laisser connaître à Martine, qui est de deux ans plus jeune que moi, les réflexions que je note ici au courant de la plume et comme elles me sortent de l'esprit ; mais la curieuse insistait, et voilà que tout à coup une idée bizarre lui vint de me dire avec un méchant petit sourire :

« Je gage qu'il est question de François Rappenging là-dedans ! »

Cela me déconcerta tellement que je lui laissai prendre le cahier. Alors elle le lut depuis la première page jusqu'à la dernière, en riant aux éclats de tous mes propos ; et quand elle eut fini elle me dit qu'elle ne s'était pas trompée et qu'en effet j'avais beaucoup parlé de notre maître de latin. Je ne croyais pas cependant l'avoir fait d'une façon intempérante ; et maintenant je n'ose plus feuilleter les pages écrites, de peur d'y trouver des choses que je ne savais pas y avoir mises.

Mais désormais j'aurai garde d'éviter les indiscretions de Martine, et dès ce soir je me suis installée dans la chambre des correcteurs, où il n'entre jamais personne à cette heure-ci.

20 mars.

On prépare à l'Imprimerie une édition qui promet d'être des plus intéressantes : les *Pseaumes de David* mis en rimes françaises par le poète Clément Marot ; mais ce qui rendra l'ouvrage plus curieux encore, ce sont les airs de musique dont le texte sera accompagné et qui seront tous tirés des vieux chants populaires dans les Flandres.

Le docteur Becanus, qui est venu hier souper avec nous, semblait craindre que cette publication n'excitât les suspicions de M^{me} la Régente, par la raison que la traduction de Clément Marot (lequel fut lui-même suspecté d'hérésie) est celle dont les Réformés sont accoutumés de se servir. Mais mon père répliqua qu'il avait choisi cette version parce qu'elle était la plus conforme aux bonnes lettres et la meilleure, et que d'ailleurs il ferait incessamment le voyage de Bruxelles pour s'assurer le privilège du Conseil de Brabant et le visa du curé de Saint-Nicolas.

Il est toujours question aussi de monter une grande Bible polyglotte, semblable à celle que le cardinal Ximénès fit imprimer à Alcalá de Hénarès ; mais ce sera là un travail qui demandera plusieurs années d'exécution, et pour lequel il faut réunir à l'avance une masse considérable de documents ; François Rapheleng correspond déjà à ce sujet

avec les savants professeurs de l'Université de Louvain.

23 mars.

Aujourd'hui j'ai une grande nouvelle à consigner : mon père m'emmène avec lui à Bruxelles, où il va se rendre afin d'y obtenir les privilèges pour son nouveau livre. Ce bon père a pensé me faire un grand plaisir en m'offrant de l'accompagner, car il n'a pas oublié combien autrefois les voyages me rendaient heureuse. Mais maintenant mon humeur a bien changé, et c'est à regret que je vais m'éloigner de la maison.

Nous partirons en coche vendredi matin à la petite aube, et nous emporterons avec nous force victuailles et sucreries pour offrir aux intéressés; car l'obtention de privilèges et approbations ne va pas sans quelques présents. Voici par le menu ce que nous devons distribuer :

A. M. le chancelier de la Régence, quatre fromages de Milan, huit paniers de pruneaux et autant de poires séchées.

Au secrétaire de Langhe, deux fromages et six paniers de pruneaux.

Au curé de Saint-Nicolas, trois gigots en brune pâte, six massepains et trois fromages de Hollande.

A Messire Hopperus (lequel passe les écritures pour approbations), un pâté de veau et quatre livres de dragées fines.

A Messire Pigghius (lequel passe les écritures pour privilèges) également un pâté de veau et quatre livres de dragées fines.

De plus, mon père a fait faire un ballot de plusieurs Bibles in-16 réglées et dorées, qu'il distribuera selon les bonnes grâces des gens.

En l'absence de mon père, c'est François Rappheng qui aura la direction de tous les travaux. J'espère, d'ailleurs, que notre voyage ne durera pas plus d'une semaine et que nous serons rentrés en Anvers avant le dimanche des Palmes.

27 mars.

C'est à Bruxelles que j'écris ces lignes aujourd'hui, car j'ai emporté avec moi mon cher cahier; le temps ne me fera pas défaut pour y relater mes impressions, devant être seule toute la journée pendant que mon père continuera ses démarches.

Cette ville de Bruxelles est loin de présenter l'animation et le tapage de notre Anvers; mais la résidence de la cour fait qu'elle a beaucoup plus de belles habitations de plaisance, avec de grands jardins magnifiquement plantés et des cascades d'eaux vives, ainsi que nombre de palais habités par les principaux seigneurs du pays. Les édifices publics sont également fort somptueux. Au fond de la Grande-Place s'élève la maison communale, avec une tour très noble et très haute, surmontée d'une statue de saint Michel, patron de la ville;

et, vis-à-vis, la maison du roi, découpée et dorée comme une châsse; et enfin, tout autour, les maisons des corporations, nombreuses et riches, à commencer par celle des tapissiers, dont l'industrie est véritablement merveilleuse. J'ai vu hier un de leurs ouvrages en soie écarlate brodée d'or et j'en suis restée éblouie, comme si j'avais regardé la face du soleil.

De même, les gens d'ici n'ont pas beaucoup de ressemblance avec ceux d'Anvers, étant plus petits de taille et parlant avec plus de volubilité; ils s'expriment volontiers en français ou en patois wallon, et c'est assez rare si, dans les rues, on entend résonner quelques mots flamands. Nous sommes logés, mon père et moi, dans une auberge à l'entrée de la Ville-Haute. L'hôtesse, qui est une petite vieille ratatinée, chante du matin au soir des airs brabançons; elle ne s'interrompt que pour apostropher un gros perroquet à plumage rouge et vert auquel elle a appris toutes sortes d'imprécations contre les Espagnols. Cet oiseau, aussitôt qu'il aperçoit une de ces figures rasées et pâles, comme en ont les sujets du roi Philippe, ne manque pas de crier avec colère : « Rat d'égout! Merluchon! Face de carême! Tu n'auras pas à souper! » et mille autres brocards, lesquels, débités en wallon, ne sont pas entendus des intéressés.

Les idées de la Réforme semblent d'ailleurs agiter tout autant cette région des Pays-Bas que la nôtre; ou plutôt ce sont les rigueurs du gouver-

nement qui font souffler partout ce vent de discorde. On prévoit même le moment où les catholiques et les protestants s'uniront pour défendre leur liberté contre ces insoutenables exactions. En attendant, la guerre s'allume entre calvinistes et luthériens, et M^{me} la Régente aura fort à faire avant que de remettre le bon ordre dans les états de Sa Majesté Philippe II.

Ma bonne chance m'a fait me rencontrer, dès mon arrivée, avec cette célèbre Marguerite de Parme, dont le nom est présentement sur toutes les lèvres, soit pour la louer, soit pour la maudire. Elle sortait de son parc dans un carrosse qui allait au pas, et je pus l'envisager à mon aise. C'est une femme qui n'a guère dépassé quarante ans, et dont le visage est encore d'une parfaite beauté; elle a les yeux largement échanrés et le nez bien busqué et puissant, de cette forme particulière qu'on remarque sur les portraits de son père Charles-Quint. Sa bouche est petite et elle semble la vouloir diminuer encore en pressant ses lèvres l'une contre l'autre, comme si elle craignait d'en laisser tomber trop de paroles. J'ai beaucoup aimé le beau dessin de ses sourcils et de son front, que voilait à demi une mantille de soie emperlée. Deux autres rangées de perles lui enserraient le col étroitement et, redescendant aux entournures du corsage, accusaient le beau relief de son buste et la fine rondeur de sa taille. Quant à son caractère moral, si on en jugeait d'après les apparences,

il serait celui d'une femme bienveillante et charitable; aussi je m'étonne de la sévérité dont elle fait preuve, et j'incline à croire ce que j'ai entendu dire à quelques-uns, que le cardinal de Granvelle est l'instigateur de toutes ses cruautés.

Demain, mon bon père doit être admis en présence de cette princesse pour faire valoir ses droits au privilège; et après-demain, s'il plaît à Dieu, nous reprendrons la route d'Anvers. Il me semble qu'il y a déjà plusieurs mois que je suis partie de la maison; pourtant les distractions ne m'ont pas fait défaut ici; et, à part cette après-dînée que j'ai passée tout entière dans cette petite chambre d'auberge où rien ne m'est de connaissance, je me suis chaque jour longtemps promenée par la ville avec la sœur du curé de Saint-Nicolas, qui est une fort honnête personne.

1^{er} avril.

Notre retour en Anvers s'est heureusement effectué. Nous nous sommes arrêtés deux heures à Malines, pour changer de coche et souper. Je n'aime pas beaucoup cette ville, malgré toute sa majesté; il semble que l'air qu'on y respire y soit parcimonieusement mesuré, et que, dans les rues si uniformes et tracées au cordeau, on n'ait pas le droit de faire un pas plus grand que l'autre. Il n'est pas jusqu'à la tour de Saint-Rombaud qui ne me fasse l'effet d'une énorme règle quadran-

gulaire levée en signe de menace sur les habitants.

Le cœur me battait très fort quand, au petit jour, j'entrevis le beau panorama de notre cité, couronné de toutes ses flèches élégantes et fières, et que de loin je retrouvai, avec les yeux de mon imagination, notre demeure à sa place précise, parmi l'échelonnement de constructions qui, de loin, semblaient imbriquées les unes dans les autres comme les alvéoles d'une ruche. Nous entrâmes dans la ville par la porte de Berghem, et longeâmes le canal jusqu'au pont de Meer; là, nous laissâmes le coche (ou plutôt ce fut lui qui nous laissa), et nous nous avançâmes à pied dans notre Kammerstraat.

La première personne que nous aperçûmes sur la porte, malgré l'heure matinale, fut François Rapheleng; il avait calculé le moment probable où nous arriverions et il nous attendait pour nous souhaiter la bonne venue. Mon père et lui s'em brassèrent affectueusement. Quant à moi, je ne pus même pas lui toucher la main, étant embarrassée de plusieurs menus objets que je rapportais à ma mère et à mes sœurs. Elles aussi s'étaient levées dès la petite aube et nous reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. La table était parée, et nous déjeunâmes tous ensemble, sans que la conversation tarit une seule minute sur ce qui s'était passé ici et là-bas, pendant cette longue semaine de séparation.

Mon bon père raconta comment il avait obtenu toutes les pièces qui le mettaient à couvert pour la publication des *Pseaumes de David*, et comment M^{me} la Régente avait été affable et bonne, lui faisant oublier ainsi les vexations dont il avait été l'objet par l'entremise de son margrave. Nous apprîmes ensuite que la maladie d'Antoine Tiron, loin de s'améliorer, s'était aggravée, si bien que le docteur Becanus, craignant pour mes sœurs les exhalaisons pernicieuses, l'avait fait transporter à l'hospice Saint-Julien, rue de l'Étuve, dans la partie de l'édifice destinée à recevoir des malades (l'autre servant d'asile de nuit et étant ouverte à tous les vagabonds de passage). Ma mère, qui est la charité même, ne manque pas d'aller le visiter chaque jour, et de lui apporter quelques douceurs. En attendant, François Rapheleng continue à nous donner nos leçons de latin.

6 avril.

C'était aujourd'hui la belle fête de la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ et j'ai prié avec une très grande ferveur. Martine, qui était à côté de moi pendant la grand'messe, a beaucoup prié aussi, et, quand elle a relevé la tête après la bénédiction, j'ai cru remarquer que ses yeux étaient humides. Que peut-elle avoir?

Notre magnifique église de Notre-Dame (le roi Philippe vient de l'ériger en cathédrale, de collé-

giale qu'elle était avant) était toute ruisselante de lumières; il y en avait non seulement autour de l'autel, mais encore le long des sept nefs, en sorte que chaque pilier, en prenant son essor vers la voûte, emportait après lui un peu de cette bénigne clarté; pas assez cependant pour qu'on ne vit étinceler et ruisseler sur les pierres toutes les richesses dont cette église est remplie. Les plus grands orfèvres, comme les meilleurs peintres, comme les plus habiles tailleurs d'images, ont travaillé pendant cent ans à l'embellir. C'est comme une mariée qui porte sur elle au jour de ses noces toutes les bijoux et dentelles précieuses de ses ancêtres. Et en même temps que cette profusion de lumières la faisait exulter dans ses plus intimes perfections, un vif rayon de soleil, traversant les verrières polychromes qui entourent l'abside, venait illuminer le chœur et frapper l'autel, comme si le mystère de la Résurrection se fût accompli à cette heure même, et que le Christ, après trois jours de ténèbres, fût sorti tout resplendissant de son tombeau.

Quand la cérémonie fut finie, nous allâmes nous agenouiller devant la Vierge d'or massif qui se trouve en face du grand portail; elle était tellement surchargée de gerbes et de couronnes qu'à peine voyait-on entre ses bras la petite forme grêle de l'Enfant Jésus; et d'autre part, une quantité d'ex-voto pendant à son entour achevaient presque de la dissimuler aux yeux. Il faut dire que cette Madone est miraculeuse et que beaucoup de bons

chrétiens ont obtenu d'elle la guérison de leurs souffrances physiques, en récompense de quoi ils ont apporté tous les simulacres des membres guéris, coulés dans les métaux les plus rares et avec lesquels on pourrait bien, je crois, constituer plusieurs centaines de statues.

Mon père voulut ensuite nous faire faire le tour de l'abside, où sont les soixante-dix chapelles des corporations. Celle de la gilde de Saint-Luc est particulièrement bien décorée, chacun de ses francs-maîtres ayant eu à cœur d'y apporter le tribut de son savoir-faire. Il y a aussi dans celles des maçons et des drapiers de bonnes peintures de Franz Floris et de son élève Martin de Vos. Ce dernier a eu l'ingénieuse idée de représenter dans ses tableaux votifs des sujets analogues aux métiers qui les lui ont commandés ; c'est ainsi que pour les boulangers il a pris la *Multiplication des pains*, pour les marchands de vin les *Noces de Cana*, et pour la confrérie de l'Arbalète la *Victoire du Christ sur la Mort*. Mais le plus bel ouvrage en ce genre, c'est la chapelle des menuisiers qui le possède ; il est déjà ancien, portant la date de 1511 ; il fut peint par le célèbre ferronnier Quentin Metsys, lequel devint peintre par amour, comme mon père nous l'a raconté en sortant de l'église et comme je vais le narrer ici tout à l'heure. Il faut que je dise d'abord que ce magnifique tableau, divisé en trois compartiments, représente l'*Ensevelissement du Christ* avec tant de vérité et d'émotion qu'on

ne peut s'empêcher de pleurer en le regardant. Il paraît que, sitôt qu'il fut fait et porté dans cette chapelle des menuisiers, il excita l'envie de tous les riches notables d'Anvers, et que ce fut à qui offrirait les sommes les plus extravagantes pour le posséder; mais les menuisiers, qui l'avaient payé trois cents florins, tinrent bon et le gardèrent, en sorte que maintenant chacun le peut admirer longuement et commodément, comme nous le fîmes ce matin après l'office.

Voici maintenant comment Quentin Metsys quitta son premier métier. Tout en travaillant son fer, il eut occasion de se rencontrer avec une très avenante demoiselle qui était la fille du peintre Van Tuylt (elle-même se nommait Adélaïde). Quentin en tomba éperdument épris et, comme ils s'étaient entendus tous les deux, ils allèrent demander au père de consentir à leur mariage. Mais cet homme, qui était féru de peinture, déclara qu'il ne donnerait jamais sa fille qu'à un artiste comme lui. Alors le pauvre amoureux, laissant là forge et marteaux, s'en fut en Allemagne s'exercer secrètement à colorier et dessiner des images, jusqu'au jour où, en sachant plus que messire Van Tuylt lui-même, il demanda de nouveau et obtint la main de sa fidèle Adélaïde.

Martine et moi, nous avons causé de cette histoire toute la journée et nous approuvions pleinement la fille de Van Tuylt d'avoir su deviner les mérites et les qualités d'un aussi grand homme.

Cependant Martine a ajouté que ce n'était peut-être pas à cause de ses mérites seulement qu'elle s'était sentie inclinée vers lui; de quoi nous sommes une seconde fois tombées d'accord.

10 avril.

Notre Jean est rentré hier de Francfort. Son voyage a été long et pénible, à cause des débordements de la Meuse, qui s'était répandue partout dans les campagnes et rendait les chemins très difficiles à pratiquer; mais il n'a pas laissé en route sa bonne humeur, et, depuis qu'il est rentré, c'est un éclat de rire perpétuel dans la maison.

Mon bon père est très content du résultat de son trafic, et de la manière dont Jean s'est acquitté des opérations. Il a vendu pour cinq cent six florins de livres et pour quatre-vingt-deux florins seize sous de cartes de géographie, de toiles peintes et d'estampes; et il a si bien su mener les choses qu'il n'a eu que pour cinquante-sept florins de débours, y compris le loyer de sa boutique qui se montait à onze florins d'Allemagne. Pour revenir, comme le service du coche était interrompu par l'inondation. il prit le bateau de Francfort à Cologne, puis il alla à pied jusqu'à Maëstricht et là s'assura d'un bon cheval avec lequel il put en deux jours regagner Anvers. En tout soixante-trois grandes lieues de route, qu'il a effectuées sans coup férir et sans paraître en être fatigué le moins du monde.

Madeleine a pris ce soir, après souper, sa première leçon d'épinette; c'est Martine, qui est assez forte sur cet instrument, qui la lui a donnée. Jean, qui joue agréablement de la flûte, soutenait les notes à mesure, et Catherine, quand ce fut fini, nous chanta de sa jolie voix, encore un peu enfantine et dolente, quelques-uns des vers que fit le poète Clément Marot d'après les saints Psaumes de David, et sur lesquels mon père a voulu qu'on adaptât les anciens airs des pays de Flandre.

27 avril.

J'ai eu pendant quinze jours assez mal aux yeux, et j'ai été obligée de laisser mon cahier sans l'ouvrir, le docteur Becanus m'ayant interdit de m'appliquer à quoi que ce soit. C'est bien triste de se sentir menacée de perdre la vue, et, si je devais devenir aveugle, je prierais la Vierge de me faire aller tout de suite au Paradis.

Ce qui me causait le plus de peine pendant ce repos forcé, c'était la perspective d'interrompre mes leçons de latin qui m'intéressent tant et sont certainement le meilleur moment de ma journée; mais François Rapheleng a eu la grande bonté de me lire à haute voix les textes et de me les faire traduire verbalement, pendant que Martine écrivait sous sa dictée; de cette façon, j'ai pu continuer mes études.

Chaque jour d'ailleurs je m'aperçois davantage de cette extrême perfection du caractère de François Rapheleng. Certainement les autres collaborateurs de mon père sont très aimables pour nous ; Corneille Kiel est excellent, quoique colère comme un coq d'Inde, et Mathieu Ghisbrecht irait nous chercher la lune avec ses dents si nous nous avisions de lui demander ce service ; quant à Jean Moretus, bien qu'il se taquine toute la journée avec Martine, c'est le plus affable garçon du monde. Mais aucun ne se rapproche de cette grande perfection de Rapheleng ; avec toute sa science, il est l'indulgence même ; jamais on ne lui entend dire un mot contre le prochain et, plutôt que de tenir des propos désobligeants, il garderait le silence des heures entières. Je ne sais pas s'il aime au monde autre chose que les livres ; en tout cas il ne s'en distrait pour aucun autre passe-temps. Sans vouloir diminuer les mérites de mon père, on peut dire que les impressions plantiniennes ont beaucoup gagné en pureté et en élégance depuis qu'il est là pour s'en occuper.

De son extérieur, jè crois avoir dit qu'il était décent et simple ; de son âge, qu'il a seulement vingt-cinq ans, chose étonnante quand on considère tout ce qu'il sait ; il porte la barbe et les cheveux très longs, ce qui fait qu'il n'a point de ces vilaines collerettes à tuyaux comme presque tout le monde s'en affuble aujourd'hui. Généralement on est d'accord à le trouver laid ; moi, jè vois à tra-

vers ses traits tant de grandes pensées dans son esprit et tant de délicatesse dans son âme que je me sens bien près de le considérer comme le plus beau des hommes.

30 avril.

Quel remue-ménage aujourd'hui dans la maison ! Mon père, pour fêter le quinzième anniversaire de notre arrivée en Anvers, avait voulu traiter ses plus anciens amis et protecteurs ; cela ennuyait un peu maman, qui n'aime guère ces ripailles ; mais il a fallu en passer par là. Martine, Catherine et moi, nous avons aidé à tout préparer, et l'on a envoyé les deux petites chez une voisine, afin d'être sûr qu'elles ne feraient pas de mauvais tours pendant ce temps-là.

Sans contenir autant de belles argenteries et de pièces rares que celles du docteur Becanus, nos armoires à vaisselle sont cependant assez bien garnies. La saison y aidant, nous avons disposé dans de grands vases d'étain sur la table toutes sortes de fleurs aux nuances vives, qui sur la blancheur éclatante des nappes ne laissent pas que de produire le meilleur effet. Nous avons fait venir de chez le rôtisseur plusieurs volailles bourrées d'anis et de chez le sucrier un gâteau d'amandes qui avait la forme d'un château fort avec ses tours et ses tourelles. Enfin notre servante avait préparé deux godiveaux copieusement fournis, dont nos

convives se sont régalés. Ces convives étaient nombreux, et je ne les connaissais pas tous de visage, quoique en ayant entendu parler souvent. Du moins y avait-il les associés de mon père, Corneille et Charles de Bomberghe; le docteur Becanus était venu, ainsi que sa fille Ursule, puis le bon doyen de notre cathédrale et le greffier de la ville, messire Alexandre Grapheus, lequel fut l'un des premiers à soutenir l'Imprimerie plantinienne à l'époque de sa fondation. L'entretien tout le temps du repas a roulé précisément sur ces débuts de mon père en Anvers; et, comme il était en train de se remémorer ses souvenirs, il a raconté sa petite enfance et sa jeunesse, ce qu'il n'avait encore jamais fait devant nous. Je vais essayer de transcrire exactement ses paroles.

« Je suis né, dit mon père, au cœur de cette belle France dont je garderai toujours un souvenir pieux, malgré tous les déboires que j'y ai rencontrés. C'est près de Tours, dans le village de Saint-Avertin, que ma mère me mit au monde, et peu de temps après elle quitta elle-même cette terre, me laissant aux soins de mon père, lequel, je n'en rougis point, était de race pauvre, et obligé pour vivre de se mettre au service d'autrui. Aussi n'appris-je les premières notions des lettres qu'à l'âge de treize ans, alors que nous vinmes tous deux à Paris auprès d'un ecclésiastique nommé Pierre Puppier, lequel était attaché à l'église Saint-Michel en qualité d'obédiencier. Là je fis de rapides pro-

grès dans l'étude, grâce aux nombreuses ressources que cette ville de Paris offre à tous ceux qui ont la bonne volonté de s'instruire. Malheureusement, au bout d'un an, Messire Puppier fut nommé chanoine de la collégiale Saint-Just à Lyon, et mon père fut forcé de le suivre; jamais je n'éprouvai de plus grand chagrin, si bien que je résolus de me suffire à moi-même et de demeurer. J'avais quatorze ans, et de ce jour j'ai vécu uniquement et librement de mon travail, sans avoir recours à l'assistance de quiconque. Tout en continuant mes études en compagnie d'un mien ami, Pierre Porret, qui, lui, se destinait au métier d'apothicaire, je me plaçai en apprentissage chez un maroquinier, et bientôt je fus à même de gagner plus que ma subsistance. Alors je partis pour Caen en Normandie, une des premières villes de France où la découverte de Gutenberg avait été introduite; et, grâce à une lettre que me donna mon maître de latin, je pus entrer comme ouvrier chez l'illustre savant et typographe Robert Macé, lequel était en même temps relieur et imprimeur de l'Université et du Roi. Là, je restai cinq ans; ce furent les plus insoucians et les plus heureux de ma vie. »

Mon père s'arrêta et, ayant longuement regardé ma mère, il continua :

« Puisque tous vous êtes mes amis, je ne vous passerai pas sous silence les intimes rencontres de mon cœur, vous ayant fait connaître celles de mon esprit. Donc sachez que dans la maison de mon

patron se trouvait une sienne nièce de grande beauté et sagesse, avec qui je me liai tout de suite d'amitié, et que je ne tardai pas à épouser avec l'agrément de sa famille. Je tiens à remercier Dieu ici hautement de m'avoir accordé une si parfaite compagne, humble et douce, par qui s'assurent l'honneur et la félicité de mon foyer. »

A ces mots, tous ceux qui étaient là se retournèrent vers ma mère; toute tremblante, elle avait des larmes prêtes à tomber des yeux, et elle ne répondit que par ces témoignages aux paroles de félicitation qui lui étaient offertes. Moi-même je me sentais très émue et je le fus davantage encore quand, levant la tête, j'aperçus sur moi les yeux de François Rapheleng; puis, ayant regardé d'un autre côté, je ne pus presque en même temps m'empêcher de sourire en voyant que notre Jean serrait sous la table la main de Martine.

Mon père raconta ensuite comment il vint avec sa jeune femme s'établir à Paris en une maison qu'il avait achetée près du cloître Saint-Benoît, devant le collège de Cambrai, et comment il en fut chassé par les troubles politiques qui suivirent la mort du grand roi François I^{er}.

Pendant ce récit, on avait énormément bu et les esprits s'étaient exaltés; le docteur Becanus, qui n'avait rien dit de longtemps, voulut saisir l'occasion de discourir à son tour; nous avions grand-peur, en le voyant s'emparer de la parole, qu'il ne commençât ses extravagances sur « l'excellence du

flamand, langue mère de toutes les autres ». Heureusement qu'il n'en fut rien; il se contenta de reprendre les choses là où mon père les avait laissées :

« Oui, mon cher ami Plantin, dit-il, et vous vintes en Anvers pour la gloire de nos provinces et pour celle de toute la chrétienté. Et l'on ne peut nier que la Providence n'ait marqué à l'avance votre vocation, en voyant les merveilleux desseins par lesquels elle vous a conduit à être présentement le premier typographe du monde. Or moi-même je ne suis pas peu fier d'avoir été un des instruments de ces desseins. Vous rappelez-vous, ami cher, en quelles circonstances pitoyables je vous connus? En ce temps-là vous teniez boutique de maroquinier à l'*Écu d'or*, et vous veniez de terminer un petit coffre qui vous avait été commandé par l'illustre Gabriel de Çayas pour Sa Majesté Catholique Philippe II. Comme le bateau d'Espagne allait partir le lendemain matin avec la marée, vous vous étiez mis en route à la nuit tombante, votre travail terminé, un domestique portant une torche allumée devant vos pas. C'était à l'époque du Carnaval, et le malheur voulut que vous fussiez rencontré par une bande de jeunes gens à moitié ivres, lesquels, vous ayant pris, à cause de votre coffret, pour un malhonnête joueur de cithare qu'ils recherchaient depuis longtemps, n'eurent rien de plus pressé que de vous traverser le corps de leur espadon et de s'enfuir, leur mau-

vais coup accompli. Ce fut alors (Dieu ayant permis que je sortisse à cette même minute d'une maison où j'avais soupé en compagnie de mon confrère le docteur Farinalis), ce fut alors que, vous voyant en ce piètre état, je m'approchai de vous, et que j'eus l'heureuse fortune de vous guérir peu à peu et de vous mettre en état de monter vos ateliers d'imprimerie qui devaient vous coûter moins d'efforts et de courbature que votre précédent métier de maroquinier et de relieur. Et, pour vous montrer jusqu'au bout que j'ai bonne mémoire, je vais vous réciter les vers que vous fîtes à cette occasion :

Vrai est que de nature
 J'ai aimé l'écriture
 Des mots sententieux ;
 Mais l'alciate pierre
 M'a retenu en terre
 Pour ne voler aux cieux.
 Cela voyant, j'ai le métier élu
 Qui m'a nourri en liant des volumes.
 L'estoc reçu puis après m'a ému
 De les écrire à la presse, sans plumes. »

Le docteur Becanus, qui s'était levé pour faire son discours, se rassit et reçut les applaudissements avec un air de fausse modestie comme s'ils eussent été à lui adressés. Cependant mon père, tout en le remerciant, se tourna vers messire Alexandre Grapheus, qui ne soufflait mot, tant absorbé il était à se bien repaître de victuailles, comme un homme qui a l'habitude de consa-

crer chaque jour plusieurs heures à cette occupation.

« Très docte Grapheus, dit mon père, je serais fort ingrat si je ne proclamais bien haut et par tous les moyens en mon pouvoir combien je dois à votre bonté d'âme et générosité depuis les premiers temps de mon arrivée en cette Anvers et après. Aussi avais-je à cœur de vous témoigner aujourd'hui ma reconnaissance, ainsi qu'à tous ceux présents ici, qui ont été, comme vous, depuis quinze ans, mes fidèles collaborateurs et amis. »

Messire Grapheus alors sortit de son mutisme, il appuya les deux mains sur la table et fit effort pour se mettre debout, après quoi il répondit en latin (car il affecte de ne jamais parler que cette langue) :

« Cher et illustre maître en l'art d'imprimer les écritures : les gens de mérite et de savoir se reconnaissent à certains signes qui échappent aux yeux du vulgaire, mais auxquels ces élus ne se trompent point. Ainsi du premier regard que j'ai porté sur votre estimable personne, ai-je découvert que vous étiez de ceux-là ; et, en même temps que je me sentais incliné vers vous par les courants d'une sympathie mutuelle, je me réjouissais d'un juste orgueil en découvrant à l'avance tous les rayons que le soleil de votre génie allait faire reluire sur notre puissante ville d'Anvers. Certainement nos compatriotes n'avaient pas attendu votre venue pour

y faire fleurir, en même temps que les autres arts, cet art profitable de la typographie en lequel vous excellez; nous avons les Van Hoogstraten, les de Keiser, les de Boute, les de Laet, les Nuyts, les Coppens et plusieurs autres dont les officines encore maintenant sont justement célèbres; mais aucun n'avait conduit cet art au point de perfection où vous l'avez amené; aucun surtout n'avait su discerner, parmi les ouvrages de l'esprit, lesquels méritaient de passer aux postérités futures, fixés sur le papier en inaltérables caractères. Je sais que des projets plus grands encore vous préoccupent, et que, le Seigneur le voulant, vous ferez sortir de vos presses des œuvres plus importantes et plus merveilleuses, s'il se peut. C'est pourquoi je vous renouvelle la certitude de mon aide et de mon amitié, et je vous prie de ne point me réserver gratitude, mais seulement affection et bienveillance réciproques. »

C'était plaisir d'entendre parler si noblement Messire Grapheus, et de voir l'expression amène de son visage; après lui ce fut le tour du doyen de la cathédrale, lequel s'était assoupi un peu, appesanti par la nourriture. Quand mon père, ayant levé son hanap en son honneur, prononça son nom, le bon prêtre s'éveilla et profita de la circonstance pour récriminer violemment contre les idées de la réforme et pour féliciter mon père de ne pas verser dans les « affreuses ornières de l'hérésie ». Je crus remarquer à ce moment que

François Rapheleng fronçait les sourcils d'un air irrité.

Je n'en finirais plus si je voulais reproduire ici toutes les belles choses qui furent récitées encore, toutes à la louange de mon père; le plus vieux des seigneurs de Bomberghe lui fit un compliment très bien tourné où, parlant de sa devise, *Labeur et Constance*, il lui dit que ces qualités étaient les siennes, mais qu'il y joignait encore la science et la modestie. A la fin du repas, Ursule s'étant trouvée incommodée, nous en profitâmes pour quitter la table, Martine, Catherine et moi, et nous achevâmes la soirée dans notre chambre, où nous jouâmes au jeu des épingles, pour voir qui se marierait la première. Le sort désigna Ursule; mais elle se mit à pousser les hauts cris, en déclarant qu'elle voulait se faire béguine et qu'elle avait déjà retenu sa place dans le couvent des sœurs de Sainte-Barbe, dont sa tante maternelle est « Grande dame. »

6 mai.

Nous avons eu enfin des nouvelles de notre bon Pierre Porret. Il nous mande qu'il s'est décidé à ouvrir boutique d'apothicaire, comme les degrés qu'il a pris lui en donnent le droit; et que d'autre part, le trafic de la librairie augmentant chaque jour, il engage mon père à se pourvoir de nouveaux correspondants à Paris, sans toutefois que lui, Pierre Porret, abandonne jamais nos intérêts

qui lui sont si chers. Sa lettre est remplie de choses affectueuses, surtout pour sa « chère petite Marguerite qui doit être maintenant une belle et vertueuse jeune fille ». Je crains bien de n'avoir réalisé que la seconde moitié de cet horoscope; il est vrai que c'est celle-là qui importe le plus.

Je me suis hasardée avant-hier, au moment où notre leçon de latin prenait fin, et profitant de ce que Martine venait de sortir, à interroger François Rapheleng sur le pourquoi de cet air ennuyé qu'il avait pris l'autre jour pendant le discours de notre bon doyen. Mais il me répondit assez froidement qu'il ignorait ce que je voulais dire, que d'ailleurs la théologie n'était point son fait et que, sur toutes choses, il pensait et professait comme mon père, son cher patron. Alors je suis restée un peu confuse, et j'ai regretté mon mouvement de curiosité. Allons! je ne suis pas encore aussi vertueuse que Pierre Porret le suppose et que je me l'imagine moi-même!

Un autre de mes défauts, dont je travaille à me débarrasser, c'est une excessive sensibilité, ou susceptibilité, qui va quelquefois jusqu'à se traduire en mouvements colériques. Je voudrais n'en pas faire souffrir les autres et contenir en moi tous ces remous; mais quand l'orage gronde en quelque partie de l'air, il est difficile que ce qui est autour n'en subisse pas le choc. Heureusement que ces accidents sont rares, bien que depuis quelque temps je me sente plus nerveuse qu'à l'habitude.

11 mai.

Mon père a reçu aujourd'hui la visite du grand maître Franz Floris, qu'on appelle ici le Raphaël flamand, et qui a ouvert en cette ville une école de peinture, où de toutes parts accourent travailler ceux qui se vouent à cette belle étude de la couleur et du dessin. Son disciple Martin de Vos, l'accompagnait. L'un et l'autre ont longtemps voyagé en Italie et parlent avec enthousiasme de tout ce qu'ils ont vu dans cette admirable contrée, qui est en ce moment la reine des arts.

Je touchais de l'épinette quand mon père les a introduits dans la salle; et, comme j'aime beaucoup à entendre converser les gens de talent, je me suis tenue tranquille derrière mon instrument, attendant pour m'en aller que mon père m'en donnât l'ordre. Heureusement qu'il n'en fit rien, et je pus jouir de leur causerie, sans paraître cette fois trop indiscrette.

Les peintres ont une figure à part, et j'en reconnaîtrais un du premier coup parmi une foule d'autres personnages. Ces deux-ci ont particulièrement le physique de leur métier; et, bien qu'ils ne se ressemblent pas l'un et l'autre par les traits, ils ont ensemble quelque chose de commun qui démontre qu'ils appartiennent à la même corporation, et comme cet air de fraternité qui unit entre eux les enfants d'une même famille. Franz Floris porte

la barbe ronde et courte et les cheveux rasés; Martin de Vos, au contraire, a les cheveux bouclés et la barbe longue et en pointe; ils ont le nez et la bouche faits différemment, et les yeux de couleurs tout opposées. Cependant à leur façon de regarder les choses de loin, et d'incliner un peu la tête en arrière, on ne peut s'empêcher de deviner qu'ils font profession d'observer la nature et de la peindre.

Franz Floris venait raconter à mon père ses déboires; croirait-on que, malgré tant de belles œuvres qui sont sorties de ses pinceaux et de ceux de ses élèves, on l'accuse d'avoir importé dans les Flandres une manière de faire contraire au tempérament national, et d'avoir ainsi méprisé le goût public! Ses envieux l'appellent, lui et ses disciples, les *romanistes*, entendant par là qu'ils imitent les ouvrages des peintres italiens; on les accuse aussi d'avoir introduit des figures nues dans les tableaux, où jusqu'à présent on n'avait représenté que des sujets bibliques ou des personnages de la vie civile. Ce sont les calvinistes qui font courir contre eux ces récriminations, en haine, dit-on, de l'Église de Rome et de la protection qu'elle accorde aux artistes de tous les pays.

A ma grande surprise, mon père n'a pas aussitôt pris fait et cause pour eux. Bien que Martin de Vos soit fort de ses amis et qu'il ait même plus d'une fois fourni des dessins pour les éditions plantiniennes, ainsi que Pierre Huys, François Pourbus

et beaucoup d'autres élèves de Franz Floris, ce bon père, qui a son parler franc avec tout le monde, ne s'est pas gêné pour louer chaleureusement les maîtres flamands du siècle passé, lesquels, a-t-il dit, puisaient leur inspiration en eux-mêmes et n'allaient point chercher au-delà des monts une façon différente d'embellir ou de pourtraire la nature. « Au moins ceux-là, ajouta-t-il, garderont leur précieuse personnalité aussi longtemps que brillera l'éclat de leurs couleurs sur le bois ou la toile, tandis que vous autres, avec tout votre talent, vous pourrez aussi bien, devant vos arrière-neveux, passer pour des fabricateurs de tableaux aux gages d'un Médicis ou d'un Farnèse. »

Je craignais fort de voir, après ce discours, le visage des deux peintres se rider, mais ils déclarèrent à mon père qu'ils ne désiraient rien tant que cela, et que toute leur gloire serait de s'approcher le plus possible de ces grands artistes qu'ils ont connus en Italie : Michel-Ange, Raphaël, Tiziano et plusieurs autres dont je n'ai pas retenu les noms. A ce moment, je n'ai pu m'empêcher de crier de derrière mon épinette qu'il en fallait bien pour tous les goûts, et que ce serait malheureux si on ne représentait jamais que des femmes avec leur collerette ou des hommes avec leur pourpoint, et que la Sainte Vierge avait autant le droit d'être Italienne que Flamande, puisqu'après tout elle n'était ni l'un ni l'autre. Cette niaiserie fit rire mon père, qui dit alors aux deux peintres :

« C'est ma fille aînée, Marguerite; elle n'est jamais à court de paroles. Et j'en ai quatre autres comme celle-là. »

14 mai.

Antoine Tiron, tout à fait guéri de sa fièvre maligne, a quitté hier l'hospice Saint-Julien. Le pauvre garçon est bien changé; ses yeux se sont enfoncés d'un pouce dans son visage, et il est devenu si maigre que ses vêtements ne lui touchent plus le corps. Cependant il a dit qu'il ne se ressentait plus aucunement de son mal et qu'il ne demandait qu'à reprendre sa besogne; et il a remercié chaudement mon père qui a continué à lui compter ses appointements pendant tout le temps où il n'a pas été en état de travailler.

Comme une aventure heureuse n'arrive jamais sans en entraîner une moins bonne avec soi, l'idée m'est venue tout à coup, en voyant rentrer Antoine Tiron, que nous allions perdre les bonnes leçons de Rapheleng; et, malgré toute ma joie de revoir notre ancien maître, j'ai senti intérieurement une contrariété très vive. Le soir au lit j'en dis un mot à Martine; mais elle me répondit que pour elle cela lui était bien égal, et que les quatre livres de Cicéron étaient tout aussi ennuyeux à traduire avec n'importe quel guide. Pour moi, je ne pus dormir de la nuit, et ce matin, dès le petit jour, je m'en fus trouver mon père dans son cabinet, qui attient à la chambre des correcteurs.

Il était déjà occupé à écrire, et je vis que je le dérangeais ; néanmoins, je m'assis sur une petite chaise basse, à côté de lui, et j'attendis qu'il m'adressât la parole, ce qu'il fit en effet au bout d'un moment, mais sans lever les yeux sur moi. Alors, comme il m'avait demandé ce qui m'amenait, je répondis que c'était le souci de la santé d'Antoine Tiron et que, faible comme il était encore, il serait peut-être prudent de lui épargner le surcroît de nos leçons. Je pense que j'avais balbutié en disant cela, car mon père se mit à sourire :

« C'est fort bien, dit-il, de te préoccuper ainsi de ce fidèle serviteur ; mais es-tu sûre que François Rapheleng, qui a beaucoup plus de besogne que lui avec les épreuves, consente à s'occuper plus longtemps de vous ? »

Je n'avais pas réfléchi à cela, et je ne trouvais rien à répondre.

« Il est d'ailleurs facile de le savoir », dit mon père.

Et il appela Rapheleng, qui était dans la chambre à côté, ce dont je ne me doutais guère, vu l'heure matinale.

« Eh bien, fit-il, vous avez entendu ces discours de notre Marguerite. Qu'en dites-vous ? »

— Je dis que je serai heureux de me rendre utile auprès de vos filles aussi longtemps qu'il leur plaira ainsi qu'à vous-même, répliqua François Rapheleng.

— Eh bien, conclut mon père, va, ma petite, et tranquillise-toi au sujet de ce bon Antoine Tiron. »

Il avait l'air de mettre quelque moquerie dans ses paroles, mais moi j'étais si contente que je ne songeais pas à m'en inquiéter. Toutefois nos leçons vont être suspendues pendant six semaines, pour une raison que je noterai demain si je puis, car ce soir j'ai les yeux gourds de sommeil.

17 mai.

Je n'ai pas trouvé le temps d'écrire hier, parce qu'il y a eu une grande dispute entre Catherine et Madeleine à propos d'une guimpe de lingerie à laquelle elles avaient toutes les deux travaillé, Madeleine prétendant qu'elle avait acheté la toile de ses deniers et que l'objet était à elle, et Catherine se vantant d'avoir fait seule presque tout l'ouvrage et en réclamant la possession. Elles allèrent porter la querelle devant maman, qui, pour les contenter, leur donna une seconde guimpe pareille à la première; mais elles ne furent pas apaisées pour cela, et elles continuèrent à crier et à tempêter, à savoir qui aurait cette nouvelle guimpe qui était un peu plus bellement ornée que l'autre. Comme elles ne finissaient pas de faire tapage, et qu'elles étaient venues me trouver pour démêler le débat, je pris les deux pièces de lingerie et je les enfermai dans un tiroir. Alors elles se réunirent pour me malmener, mais je fis la sourde oreille et

je repris mes additions, qu'elles m'avaient fait interrompre.

J'ai dit que nos leçons allaient être suspendues pendant six semaines; voici pourquoi : chaque année, quinze jours avant la Pentecôte, il s'ouvre autour de la cathédrale une grande foire-kermesse qui dure un mois, et que le bourgmestre prolonge de moitié; tant que dure cette kermesse, on installe contre l'église et même dans le cloître Notre-Dame une ribambelle de petites boutiques en planches, où les principaux commerçants de la ville font dépôt de leurs marchandises. D'ordinaire, maman se chargeait de cette vente et moi je surveillais la maison; mais cette année ce sera le contraire, et, notre mère se trouvant assez mal à l'aise, il a été décidé que je la remplacerais là-bas avec Martine et Madeleine. Nous partirons donc toutes trois chaque matin pour entendre la première basse messe et sitôt après nous nous installerons à notre boutique, qui est à droite en entrant dans le cloître; on nous y portera notre repas de midi et nous ne reviendrons que le soir pour souper. Ce sera donc un changement complet d'existence et dont je ne sais si je dois me contrister ou me réjouir.

27 mai.

Voilà dix journées que nous passons à la kermesse, et je me sens déjà sur les dents; toute cette

foule qui se démène de sens et d'autre me fait l'effet d'une sarabande de fols. Notre Jean disait hier soir à souper que cette foire n'approchait pas comme mouvement de celle de Francfort; je le crois en ce qui concerne le trafic, car on n'y vend guère que de menues babioles; mais ici l'amusement s'y joint; on chante, on fait de la musique dans les rues, on danse jusque sous le porche de l'église et dans les deux cimetières, et l'on ne voit de tous côtés que marchands de victuailles qui font rôtir en plein air des dindes grosses comme des moutons.

Ce que nous vendons le plus, ce sont des livres de musique, des abécédaires et surtout la Chiro-mancie de Tricasse avec les belles images qu'y a gravées Arnaud Nicolaï. Nous en débitons en moyenne pour quatorze florins par jour. Martine s'entend à merveille à attirer les chalands; elle s'arrange si bien qu'ils en emportent toujours plus qu'ils n'en avaient demandé. Madeleine aussi ne manque pas de savoir-faire à cet égard. Quant à moi, je crois que je n'ai pas beaucoup de dispositions pour le commerce, mais je passe écriture des paiements et je fais l'étalage des livres, de façon à ce qu'ils se trouvent le mieux parés.

A côté de notre boutique est celle d'un orfèvre dont l'établissement principal est, je crois, sur le Pont-de-Meer. Cet homme est très ennuyeux par le trop de politesses qu'il nous témoigne; hier, comme je m'étais absentée un instant, je l'ai

retrouvé qui persuadait à Martine d'accepter une agrafe d'un très joli travail pour remplacer celle qu'elle porte à la ceinture et qui n'est que d'argent battu; la chose étant à moitié faite, je n'ai pas voulu humilier notre voisin, mais je l'ai forcé en revanche à choisir parmi nos ouvrages ce qui lui plairait le plus; il a pris alors au milieu de l'étagère un petit antiphonaire recouvert en peau de truie, disant que ce n'était point pour ce qu'il y avait dedans, mais pour la reliure, attendu que lui ne lisait jamais et qu'il n'était même pas sûr d'avoir appris quand il avait l'âge d'aller aux écoles. Aussitôt qu'il a eu les talons tournés, j'ai recommandé à mes sœurs de ne plus écouter les paroles de cet étourdi.

Les chanoines de la cathédrale et notre bon doyen passent quelquefois par ce cloître pour se rendre au chœur. Ils ont toujours quelque chose d'aimable à nous dire, surtout notre doyen, qui ne manque pas de s'arrêter pour savoir des nouvelles de la maison. Je pense qu'il tient mon père en très grande estime, si j'en juge par les coups de barrette qu'il nous tire à toutes les trois. D'ailleurs, en ce moment où les esprits sont tellement divisés par la Réforme, les catholiques affectent de se saluer et de s'aborder entre eux; il en est même qui, lorsqu'ils aperçoivent un prêtre, se font leur signe de croix de la tête aux pieds.

29 mai.

Bien qu'il soit tard et que je n'aie guère le temps d'écrire, je ne veux pas me coucher sans avoir transcrit une petite aventure qui m'est arrivée aujourd'hui. Quand je dis aventure, c'est par manière de parler, car je ne sais vraiment pourquoi j'attache à cela tant d'importance.

Nous étions derrière notre étalage, Madeleine, Martine et moi, lorsque nous aperçûmes, débouchant par le petit cimetière, François Rapheleng. Il se dirigea vers le cloître et, comme il y avait à l'entrée beaucoup de monde pour voir des bateleurs qui avaient installé là leur parade, il joua des coudes et fut en deux enjambées près de nous.

Je crus d'abord qu'il nous apportait quelque mauvaise nouvelle, car je lui trouvais la figure plus agitée qu'à l'ordinaire, mais il n'en était rien, heureusement; c'était seulement le fils de Pierre Porret, Alexandre, qui, passant par Anvers, venait nous rendre visite et, comme je l'avais vu quelquefois à Paris pendant mon séjour dans cette capitale, mon père m'envoyait chercher afin que nous refissions connaissance. Aussitôt je mis ma mante sur mes épaules et je me disposai à suivre François Rapheleng; mais il s'était hâté de prendre les devants et je dus courir presque pour le rejoindre.

« Eh ! bon Dieu ! lui criai-je, qu'est-ce qui vous presse tellement ? »

Il se retourna à demi :

« Je suppose que ce jeune homme doit être impatient d'apprendre que vous allez venir, me dit-il ; et moi, de mon côté, je suis fort pressé de me remettre à ma besogne.

— Est-ce donc si urgent que cela ? lui répliquai-je. Il me semble que les *Commentaires de Salluste* (c'est l'ouvrage auquel il travaille en ce moment) peuvent bien attendre cinq minutes sans en souffrir ; et, pour ce qui est d'Alexandre Porret, je me soucie fort peu de ses impatiences. »

Cela parut l'accoiser, et il consentit enfin à se ranger à mon côté pour que nous avancions ensemble ; mais il ne disait rien et baissait le dos, comme s'il eût eu honte de se montrer en public avec moi. Je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque avec un peu plus de dépit qu'il n'aurait fallu ; alors il me répondit tout doucement :

« C'est vous plutôt qui devriez prendre garde de ne pas étonner les gens en traitant de pair et compagnon avec moi. Vous devez bien savoir que je ne suis qu'un pauvre étudiant qui gagne sa vie au jour le jour, tandis que vous, vous êtes la fille d'un des plus importants personnages de la cité. »

Cette observation, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me fit jaillir des yeux deux grosses larmes. Toutefois je me contins.

« Mon père n'était pas plus riche que vous quand

il a commencé à travailler, assurai-je, et il nous a toujours enseigné que la meilleure richesse d'un homme consiste dans son intelligence et son savoir. »

Là-dessus, nous ne dîmes plus rien, mais je sentais que maintenant Rapheleng devait penser à moi autrement qu'il ne le faisait en venant me quérir sous le cloître. Quant à Alexandre Porret, je n'eus qu'un médiocre plaisir à le revoir. C'est un grand jeune homme de vingt-quatre ans qui porte la moustache à la française et s'exprime avec une grande volubilité; il a fait toutes ses études à l'académie de Toulouse, en sorte que je ne m'étais rencontrée avec lui que rarement durant que j'habitais chez son père.

Je vais cette nuit cacher mon cahier entre ma couette et mon traversin. Si Martine lisait ce que je viens d'écrire, elle ne manquerait pas de se gaudir encore de moi.

30 juin.

La dernière semaine de la kermesse a été d'une joyeuseté extraordinaire. Le beau temps s'étant mis de la fête, on ne voyait plus de tous côtés que couleurs claires et plumes balancées sur les toquets. La population de la ville, qui est d'ordinaire de deux cent mille habitants, s'était doublée; il était venu du monde de Bruges, de Louvain, de Liège. et même de Dordrecht et de Leyde; dans les hôtel-

leries on ne logeait plus les gens qu'à condition qu'ils payassent d'avance douze deniers. Cette grande affluence provient, dit-on, des franchises qui ont été accordées à nos foires par le roi Charles-Quint, et que le régime actuel a respectées. Mais je crois que les amusements qu'on y rencontre n'y sont pas étrangers non plus.

Martine, Madeleine et moi, nous en avons largement pris notre part; pendant trois soirs de suite nous avons dansé comme des marottes, et ce qui rendait la chose plus divertissante, c'est que mon père avait permis à ses employés de venir s'ébattre avec nous; ils ne se sont pas fait faute de bien profiter de la permission. Même François Raphael, si retenu d'habitude, était tout à fait sorti de lui-même et chantait toutes sortes de refrains comiques, en faisant des sauts aussi hauts que les fenêtres des maisons. Ce qui augmente d'ailleurs l'entrain de ces festivités, c'est que les personnages les plus sérieux y deviennent fatalement les pires bouffons. J'ai vu le docteur Becanus et messire Grapheus, le greffier de la ville, se prendre par les épaules et se dandiner l'un en face de l'autre pendant un quart d'heure. De vieilles femmes aussi se trémoussaient plus gaillardement et semblaient plus guillerettes que les jeunes; il est vrai que les marchands de cervoise étaient bien pour quelque chose dans cette gaité. Notre pauvre Mathieu Ghisbrecht a dû s'en apercevoir à ses dépens; il avait tellement bu pendant ces trois jours que

depuis il garde le lit et ne cesse de gémir et de geindre; mais mon père dit qu'il ne faut pas s'en inquiéter et que c'est là une maladie que tout bon Flamand doit avoir au moins quatre fois par année.

1^{er} juillet.

Après toutes ces folies, il n'est pas inutile de se recueillir un peu. Mon père fait préparer une nouvelle édition des *Heures de Notre Dame*, dont la première, qui date de 1557, est complètement épuisée. Cette fois ce sera un ouvrage de grande beauté, et les encadrements et figures en seront exécutés par Pierre Huys pour le dessin et par Arnaud Nicolaï pour la gravure. Nous nous sommes rendus chez ce dernier hier soir, dans la rue de la Montagne, en laquelle il habite, et dont il ne quitte jamais, pas même le dimanche pour se rendre à la sainte messe. C'est un singulier personnage, qui ajoute à son métier de graveur sur bois le commerce des cartes de géographie; il en a de tous les pays du monde, quelques-unes si grandes que pour les déployer il faut se mettre à quatre, chacun en tenant un bout; et, comme la boutique est fort petite et encombrée, on est obligé de descendre dans la rue pour avoir la place d'étaler. La plupart de ces cartes sont magnifiquement coloriées et forment comme des paysages de nature où les campagnes sont vertes, les eaux d'un joli bleu transparent, les cités rouges avec leur agglomération de

bâtisses en briques, et où courent au-dessus de petits nuages couleur de violette.

Arnaud Nicolaï avait l'air très content de l'attention que je prêtai à ces cartes, et il voulait toutes les dérouler les unes après les autres pour me les montrer; mais, comme il était tard, mon père prit congé du graveur après lui avoir dit ce qui l'amenait.

Il a été conclu avec lui qu'il recevrait trois florins pour chaque encadrement de quatre pièces, et dix florins pour chaque grande planche taillée; et qu'il livrerait son ouvrage successivement à raison de trois encadrements et d'une planche toutes les deux semaines. Voilà beaucoup de besogne pour ce petit homme qui semble n'avoir que le souffle, qui a de petites mains fluettes avec des doigts minces comme des copeaux et dont les petits yeux disparaissent presque sous des lunettes à branches de cuir.

4 juillet.

Un grand événement dont tout le monde parle dans les provinces, et qui ne laisse pas d'être un soulagement pour chacun, c'est le départ du cardinal de Granvelle, que le roi Philippe II s'est décidé enfin à rappeler. Depuis longtemps il était question d'éloigner des affaires cet homme si dur et si intraitable, accusé par l'opinion publique d'être la cause principale de tous nos troubles.

Mais la régente s'y opposait. Sans doute craignait-elle de ne pouvoir tenir tête à elle seule à la mutinerie du peuple flamand; car ici tout le monde est mécontent : les nobles, à qui on a enlevé les dignités et charges de la cour pour les octroyer à la grandesse espagnole; les négociants, qui se voient menacés dans la sécurité de leurs affaires; les petites gens enfin, dont la conscience est continuellement persécutée; les catholiques même sont tenus en suspicion. A chaque instant, les bourgeois les plus paisibles sont traînés devant le conseil du Saint-Office, et l'on allume des bûchers à tous les coins du royaume. C'est une de ces dernières exécutions qui a soulevé tellement la fureur générale que la Régente s'est vue forcée de se séparer de son ministre. Il retourne, dit-on, en Franche-Comté, en attendant que d'autres fonctions lui soient confiées dans les Espagnes.

Hier soir à souper mon père a causé longuement de ces événements avec François Rapheleng, Mathieu Ghisbrecht et Antoine Tiron (quant à notre Jean, il bavardait pendant ce temps avec Martine, et les secousses de la politique n'ont pas l'air de beaucoup l'inquiéter). On tombait d'accord pour reconnaître la cruauté de Granvelle, qui n'a reculé devant aucun moyen pour établir dans ce pays le pouvoir absolu et l'unité religieuse; cependant mon père un moment hocha la tête et dit avec un peu de solennité :

« Il faut reconnaître, si l'on raisonne sans pas-

sion, qu'avec les quatre mille hommes de troupes dont ce ministre disposait seulement, il ne pouvait faire autrement que d'avoir parfois la poigne un peu dure. A savoir si ceux qui seront appelés à lui succéder n'auront pas recours à de pires machinations. Celui-ci avait du moins cette haute supériorité d'être un homme de grande science, d'aimer les arts et de protéger le mérite partout où il le rencontrait. Et puis le trouble le plus souvent ne vient-il pas d'en bas plutôt que d'en haut? Les gens qui se plaignent devraient se souvenir que c'est précisément sous l'administration de Granvelle que cette puissante Anvers s'est développée jusqu'à l'état où il nous est donné de la voir maintenant, à ce point de posséder onze cents maisons de négoce, et de faire en un mois plus de trafic que Venise même n'en fait en deux ans. Et Bruges, qui a acheté l'année passée pour plus d'un million de balles de laine! et Liège, dont le développement s'accroît chaque jour! Souhaitons, mes bons amis, que le feu ne se mette pas aux poudres pour détruire toute cette belle activité. »

D'après ces paroles, je vois bien que mon bon père n'est pas sans se préoccuper de l'avenir. Pour le moment, on dit que le cardinal de Granvelle ne sera pas remplacé, et que la Régente essaiera de gouverner seule le royaume. Puisse Dieu lui inspirer d'agir selon les lois de cette bonté dont je crus reconnaître la marque en ses yeux, quand je la rencontrai au sortir de son parc à Bruxelles!

6 juillet.

La chaleur a été tellement épouvantable aujourd'hui que les caractères fondaient presque dans les casses. Madeleine s'est trouvée incommodée, et j'ai dû courir chez l'apothicaire pour acheter de quoi faire une infusion de saponaire. Ce que voyant, Henriette, qui veut toujours imiter ce que font les autres, s'est mise à crier pour en avoir. Comme elle avait besoin d'une bonne leçon et que d'ailleurs le remède n'était pas dangereux, je lui en ai versé autant qu'à Madeleine. Je m'attendais à ce que la grande amertume de cette drogue allait la faire se repentir aussitôt d'y avoir goûté; mais elle n'osa pas en convenir et elle but toute la bolée en faisant les plus grotesques grimaces. Nous en avons toutes beaucoup ri; mais maman nous a blâmées, en disant qu'il fallait avoir plus d'indulgence pour sa « noute ». (C'est ainsi qu'elle appelle notre plus petite sœur.)

Après le souper, la chaleur étant un peu tombée, nous avons fait une promenade sur le Werf. Il y avait énormément de monde allant et venant sous les arbres, et au bord de l'eau une quantité de gens assis qui prenaient béatement le frais.

10 juillet.

Mon père m'a fait venir ce matin dans son cabinet (mais cette fois la porte de la chambre des correcteurs était fermée) et il m'a fait beaucoup de caresses en me disant que, n'ayant pas de fils, il avait compté sur moi pour lui donner un gendre selon son cœur, qui pourrait plus tard soutenir et perpétuer le bon renom de l'Imprimerie plantinienne; que néanmoins il ne voudrait en rien forcer mon inclination, pas plus que celles de mes sœurs et qu'en conséquence il devait me faire part de ses projets.

Comme ce bon père est ordinairement sobre de paroles, étant ménager de son temps, je compris tout de suite qu'il devait y avoir quelque anguille sous roche, et je me troublai tellement que je laissai choir par terre un petit pichet de grès, que je portais à la cuisine au moment où mon père m'avait appelée, et qui se brisa en cent morceaux. Mais il ne prit pas garde à cela, pas plus d'ailleurs qu'à ma surprise, et il me dit de cette belle voix grave qui est la sienne :

« Ma petite Marguerite, tu sais combien mon ami Pierre Porret m'a conservé de tendre amitié, au point de me donner toujours le nom de frère. Son plus grand désir est que tu épouses son fils Alexandre. C'est à toi de voir si tu te sens en disposition de le satisfaire. »

Aussitôt je me souvins de la singulière figure

qu'avait eue François Rapheleng en me parlant de ce jeune homme, et de l'amertume contenue dans son accent pour me dire : « Je ne suis qu'un pauvre étudiant qui gagne sa vie au jour le jour, et vous, vous êtes la fille d'un des plus importants personnages de la cité », et cela me fit prendre en grippe cet Alexandre Porret, en même temps que je m'attendrissais sur Rapheleng. Je me levai et j'allai embrasser mon père.

« Vous m'avez dit tout à l'heure, balbutiai-je, que vous désiriez avoir un gendre qui pût continuer à illustrer votre maison ; or il me semble que celui qu'on vous propose n'a rien de ce qu'il faut pour cela ; premièrement parce qu'il n'a jamais étudié l'art de la typographie ni aucune des branches qui s'y rattachent...

— Il pourrait s'y former, dit mon père.

— Secondement, continuai-je, parce qu'il a plutôt les manières d'un bretteur ou d'un coureur d'aventures que celles d'un savant recueilli et sédentaire.

— Et troisièmement parce qu'il ne te plaît pas qu'il soit ainsi, dit mon père en se mettant tout à coup à rire. Eh bien, ma petite Marguerite, je vais répondre à Pierre Porret de ne plus songer à toi pour Alexandre. Il m'en coûte un peu de causer cette déception à mon vieil ami, car je ne te cacherai pas que ce projet était formé entre nous de longue date. Mais, après tout, tu es la principale intéressée dans tout ceci, et je ne t'ai pas donné la vie pour t'en demander après le sacrifice. »

J'embrassai de nouveau mon bon père, et je lui dis, afin de le dédommager un peu, que sur ses cinq filles il s'en trouverait peut-être une pour faire le bonheur du fils de son ami. Mais il me répliqua que nous ne lui paraissions ni les unes ni les autres d'humeur à nous laisser marier par raison démonstrative, et que d'ailleurs il aimait mieux que nous fussions ainsi que trop débonnaires et faciles.

En le quittant, comme l'heure de notre leçon de latin était venue, je me rendis dans la salle, où je trouvai François Rapheleng et Martine qui m'attendaient en traduisant un dialogue de Tite Live. Mais j'eus beau faire pour rassembler tous mes esprits sur la leçon, je ne pouvais m'empêcher de penser constamment à ce qui venait de se passer. Un moment notre excellent maître fut obligé de me redire trois fois la même phrase sans que je l'entendisse. Alors il se tourna vers Martine et cessa de s'occuper de moi. J'en fus très mortifiée, d'autant que je compris qu'il l'était aussi de son côté. Pouvais-je lui expliquer cependant de quelle cause provenaient mes distractions, et que c'était seulement Tite Live et non pas lui que j'avais négligé d'écouter ?

13 juillet.

J'ai écrit aujourd'hui à François Lefort, de La Rochelle, pour qu'il nous fasse tenir sans délai

deux cents rames de papier de l'aigle à trente-deux sous et cinq cents rames de grand bâtard croissant à quarante sous. Les papiers fabriqués en France (principalement dans les provinces de la Saintonge et de l'Angoumois) sont d'une bien plus belle pâte que ceux des Flandres; il est vrai qu'ils sont aussi plus chers de moitié, mais mon père n'y regarde pas quand il s'agit de belles éditions à établir.

Pour les ouvrages de vente courante, on se contente de prendre dans la ville même du carillon à dix-sept sous la rame chez la veuve Lucie Dumoulin, et pour les planches coloriées c'est du double raisin à quatre-vingt-dix sous que l'on fait venir de Lorraine. D'ailleurs, le prix de tous ces papiers varie autant que celui du beurre, et les chiffres que je viens d'indiquer sont ceux de nos plus récentes acquisitions.

Madeleine m'a interrompue comme j'achevais d'écrire ma dernière ligne, et je n'ai eu que le temps de glisser mon cahier dans le tiroir, afin qu'elle ne l'aperçoive point; il est vrai qu'elle est beaucoup moins curieuse que Martine; mais toutes nous sommes les filles d'Ève. Moi aussi, je me sentis à ce moment prise de curiosité, car Madeleine me tirait par ma jupe en ne cessant de crier : « Viens donc voir quelque chose de beau, viens voir! — Mais quoi donc? lui demandai-je, quoi? — Tu verras. C'est une surprise! » Alors je me mis à courir jusque la salle, et je vis, déployée sur la table, une étoffe de soie bleu clair, semée de

petites fleurettes d'un si beau travail et si fraîches de couleur qu'on les eût dites cueillies à l'instant même dans le jardin. Il y en avait au moins comme cela toute une pièce de dix aunes, de quoi faire trois robes entières à bouillons et à crevés, comme c'est la mode de les porter maintenant. J'appris que ce beau cadeau avait été envoyé à mon père par un gros personnage de Gênes, avec qui il avait été autrefois en relations et auquel il ne manque jamais d'offrir un des premiers exemplaires de ses publications. Ce personnage s'appelle Samuel Patelard; il possède, paraît-il, une des plus fortes fabriques de la ville. Nous étions toutes à nous écarquiller les yeux là devant, quand mon père, remettant l'étoffe dans ses plis, dit à maman en faisant la révérence :

« Voilà qui ne saurait être mieux offert qu'à vous, mademoiselle ma femme. Vous allez être avec cela mieux parée que la Régente elle-même. »

Alors maman répondit du même ton moitié plaisant et moitié sérieux :

« Quand on a des filles qui commencent à être bonnes à marier, on doit chercher à les embellir plutôt que soi-même. Donc, si vous le permettez, Christophe, je ferai couper dans ce brocart trois robes à colifichets pour nos aînées.

— Tout ce que vous ferez sera bien, dit mon père, car vous êtes la sagesse même. »

Là-dessus il sortit pour retourner travailler, comme chaque soir, assez avant dans la nuit,

et nous, nous restâmes jusque maintenant à retourner l'étoffe dans tous les sens.

Il a été décidé que nous mettrions ces robes la première fois pour la procession de l'Ommegang, et que l'on ferait faire aux petites, afin qu'elles ne soient point jalouses, deux jolis sarraux en droguet blanc.

16 juillet.

Le docteur Becanus, qui vient assez fréquemment dans la boutique (particulièrement à l'heure où les gens du dehors y entrent pour causer), a trouvé dans Corneille Kiel, notre contremaitre, un fervent approbateur de ses doctrines. Maintenant, à chaque minute qu'il a de libre, Corneille court rejoindre le docteur, et tous deux font des discours à perte de vue sur les origines du langage et la primauté de la langue flamande. Je crois que mon père n'en est guère satisfait, et il le montre à Corneille en le tenant un peu à distance; cependant, il n'ose trop récriminer contre lui, pour ne pas contrarier messire Becanus.

C'est d'ailleurs un homme assez intraitable que le docteur, bien qu'il aime parfois à rire. Ursule, qui était venue hier voir notre belle étoffe de Gênes, m'a raconté toute pleurante qu'elle ne savait comment s'y prendre pour lui avouer qu'elle veut absolument se faire béguine. Sa mère n'est pas beaucoup plus tendre avec elle, je crois. Pauvre Ursule!

Je lui ai conseillé d'aller trouver sa tante et de tâcher à arranger la chose par persuasion. Mais, comme on ne la laisse jamais sortir seule, ni parler à personne si ce n'est à nous, elle aura bien de la peine à exécuter ses plans. Il faut convenir aussi que c'est une singulière idée que de vouloir se retirer du monde à dix-huit ans !

20 juillet.

J'ai eu hier soir une si forte émotion que je ne sais si je vais pouvoir la narrer décemment. Je dois commencer par dire que c'est aujourd'hui que l'on fête ma sainte patronne et que par conséquent dès hier j'ai reçu des congratulations et des cadeaux ; mais chaque année il en est ainsi et cela n'aurait eu rien de bien particulier sans ce qui m'est arrivé avec Rapheleng.

J'avais bien remarqué depuis quelques jours qu'il paraissait plus soucieux qu'à l'ordinaire. Mais j'étais loin d'en prévoir la cause ; ce dont surtout je ne me serais jamais doutée, c'est qu'il pût songer à s'éloigner de nous ; c'était pourtant son idée et peut-être l'eût-il réalisée d'ici peu, sans le hasard qui m'a mise à même de l'en détourner.

Donc, on avait fait assez grande liesse en mon honneur ; Antoine Tiron et Mathieu Ghisbrecht avaient composé de beaux sonnets, comme c'est l'usage d'en réciter pour les fêtes ; Catherine et

Madeleine avaient chanté un duo à l'épinette, et Martine m'avait apporté plusieurs menues jolivetés qu'elle avait achetées à mon intention à la kermesse et tenues soigneusement cachées jusqu'à ce jour. Malgré tout cela, j'avais le cœur un peu gonflé, car François Rapheleng (ainsi que cela lui arrive quelquefois lorsqu'il y a surcroît de besogne) s'était abstenu de figurer à notre repas. Quand ces réjouissances furent finies (elles s'étaient prolongées assez tard), et que chacun se fut retiré chez soi, je me rendis dans la chambre des correcteurs, où j'écrivis ce journal pour être tranquille. En entrant, je vis une lumière et j'aperçus Rapheleng qui travaillait encore; nous fûmes aussi interdits l'un que l'autre de nous reconnaître, et notre premier mouvement fut de jeter chacun un coup d'œil à la porte pour nous ensauver; cependant nous n'en fîmes rien et nous restâmes là sans souffler mot. Alors je me décidai à poser mon cahier sur la table et je m'installai pour écrire, feignant de beaucoup m'appliquer; mais c'était une simagrée inutile, et je compris bien que je ne pourrais pas tracer une seule ligne.

Rapheleng, lui, s'était remis à ses épreuves; mais il devait être un peu emberlué aussi, car un moment, je le vis qui trempait sa plume d'oie dans l'encre par l'autre bout; cela me donna l'occasion de pousser un grand éclat de rire qui me soulagea les nerfs, et que je forçai même un peu pour rompre ce grand silence gênant.

« Vous voilà bien gaie ! me dit-il. C'est ma gaucherie qui vous porte à rire ?

— Oh ! vous ne pouvez pas penser cela ! lui répondis-je. Quelquefois, quand on rit si fort, c'est qu'on a plutôt envie de pleurer. »

Cette fois il s'arrêta tout à fait d'écrire.

« Vous n'avez donc pas eu une heureuse fête ? » me dit-il.

Alors je ne pus me tenir de laisser échapper ce que j'avais dans le cœur, et je murmurai, en devenant rouge comme une cochenille :

« Comment voulez-vous que ma fête soit heureuse, quand vous n'êtes pas là pour me la souhaiter ? »

Il s'approcha de moi et me prit les deux mains d'un air ému.

« Marguerite, dit-il (c'était la première fois qu'il m'appelait par mon nom, et il le faisait simplement, comme s'il eût été habitué à me nommer ainsi dans sa pensée), je vois que ce que je redoutais est arrivé ; sans le vouloir et par une fatalité commune, nous avons été conduits à nous affectionner mutuellement. J'espérais être seul à souffrir de cette secrète inclination ; mais, maintenant que je vous y sais de moitié, mon chagrin sera double de vous quitter.

— Comment, nous quitter ? Vous avez donc l'idée de nous quitter ? m'écriai-je.

— Il le faut, et mon parti en est pris depuis déjà longtemps ; c'est même pour cela que je me

presse tellement à terminer ce travail de commentaires que je ne veux pas laisser inachevé.

— Et vous croyez que mon père vous laissera partir? lui dis-je. Il saura bien vous faire rester de force. »

Mais je vis aussitôt que j'avais eu tort de dire cette phrase, car Rapheleng se recula vivement.

« Je suis pauvre, mais j'ai l'indépendance que donne le savoir, déclara-t-il; et personne au monde ne peut me retenir contre mon gré. »

Alors je me mis à pleurer de toutes mes forces. Cette pensée que Rapheleng allait s'éloigner de nous me rendait beaucoup plus malheureuse que je ne l'aurais supposé, même une heure avant : car, jusque-là, j'avais toujours évité de m'avouer à moi-même que je l'affectionnais à ce point.

Au bout d'un instant je relevai la tête et je vis que lui aussi avait de grosses larmes au bord des yeux.

« Mais enfin, lui dis-je, pourquoi tenez-vous tant à partir?

— Comment ne le comprenez-vous pas? répliqua-t-il. N'est-ce pas une chose évidente que, si les sentiments que je vous porte venaient à être découverts, je serais accusé de calcul et considéré comme un intrigant? Bien sûr, on ne manquerait pas de dire que c'est l'espoir de me créer une position meilleure qui m'a induit à vous laisser connaître mon amour...

— Oui, interrompis-je, mais dans tous les cas ce

ne serait pas suffisant pour me le faire partager. Or, sachez bien, puisque nous en sommes venus à parler de toutes ces choses, que jamais je ne me laisserai persuader de me laisser aimer malgré moi; et qu'avant même de connaître vos sentiments j'ai refusé, pas plus tard que la semaine passée, d'épouser Alexandre Porret qui m'avait recherchée en mariage.

— Et c'est à cause de moi que vous avez refusé? dit Rapheleng.

— Sans doute, fis-je, à moins que ce ne soit pour le Grand Turc. »

Je plaisantais, mais, au fond, j'avais toujours dans le cœur un grand trouble que j'essayai de ne plus laisser paraître. Il me semblait que je m'étais assez avancée comme cela, et qu'il était de ma dignité de ne pas en faire davantage.

« Avouez, dit alors Rapheleng en hésitant, que nous voilà dans une situation bien embarrassante, et qu'un plus habile que moi ne saurait comment s'en tirer. Si je pars, je vous cause du chagrin, ce qui est pire que de m'en faire à moi-même. Si je reste, je semble me prêter à une chose impossible.

— Restez, dis-je, et laissez-moi tout raconter à mon père. »

Mais il reprit encore son air courroucé.

« Voilà ce que je ne veux absolument pas! s'écria-t-il. Cela me serait plus douloureux que tout le reste, et ma conscience s'y oppose.

— Eh bien! fis-je pour en finir, n'en parlons plus

et faisons comme si nous n'étions rien l'un à l'autre. »

Nous convinmes en effet de ne plus jamais reprendre ce sujet entre nous, et il me promit de ne pas partir. Maintenant je prierai Dieu chaque jour pour qu'il inspire à mon père l'idée de me faire épouser François Rapheleng, car je n'en veux pas d'autre pour mari.

25 juillet.

Je ne sais si j'ai déjà parlé dans ce cahier d'un singulier personnage qui s'appelle Théodore Poelman. Il est foulon de son état et travaille du matin au soir à brasser des étoffes dans les cuves, et, comme il a de plus la passion des lettres, il passe sa nuit à étudier les auteurs anciens. Il n'y a pas dans toute la ville de meilleur latiniste que lui; aussi mon père lui donne-t-il de temps en temps des textes difficiles à annoter, ouvrage pour lequel ce bon Poelman n'exige jamais d'autre paiement que les petits cadeaux qu'on juge à propos de lui faire. Ce soir il est venu comme nous étions tous réunis à la veillée. C'est un homme de cinquante-cinq ans qui porte la barbe en collier et la moustache retombante; son front est magnifiquement modelé, et ses yeux, quoique petits, expriment une multitude de pensées, mais il est très réservé en paroles et ne dit juste que ce qu'il faut au sujet de son travail. En ce moment, il s'occupe de préparer

un Lucain pour la collection des classiques en petit format que mon père a entreprise afin de faciliter le goût de l'étude, et dont chaque exemplaire ne coûte pas plus de trois sous.

Rien d'aussi curieux à voir que les manuscrits de Poelman; au lieu d'écrire comme tout le monde sur des feuillets réguliers, il se sert d'une quantité de petits chiffons de toutes les paroisses, carrés, losanges, marges de pages, dos de lettres, en un mot tout ce qui offre une surface à remplir à quelqu'un qui ne peut se permettre le luxe d'acheter du papier. Plusieurs fois mon bon père eut l'envie de lui en fournir, mais il n'osa jamais le faire, de peur de blesser la fierté de cet homme pauvre qui se comporte si honorablement dans la double condition de son existence.

Pour ce qui est de Rapheleng, il ne s'est rien passé de nouveau entre nous depuis notre grande conversation de l'autre soir. Nous évitons même de nous regarder ou d'échanger les quatre paroles, si bien que Martine m'a demandé ce matin quelle fâcherie nous avions pu avoir ensemble.

9 août.

Toute la ville est aux préparatifs de la procession de l'Ommegang. Chaque année, c'est une très grande fête pour laquelle une pompe extraordinaire est déployée. Après vêpres, le dimanche qui suit la sainte Assomption, le clergé de la cathédrale,

auquel se joint celui des neuf autres paroisses, sort avec le Sacrement et fait deux fois le tour des grands murs. Toutes les maisons (j'entends celles des catholiques) ont leurs façades chamarrées de tapisseries magnifiques ou de toiles blanches sur lesquelles on a accroché des fleurs; et toutes les confréries, tous les métiers, tous les serments de la ville suivent en chantant des cantiques. Mais je raconterai cela plus en détail après la cérémonie; cela me sera facile d'ailleurs, car Martine, Catherine et moi nous devons porter une des bannières de la Vierge et marcher parmi le cortège.

13 août.

Nous avons fait essai hier de nos belles robes de soie de Gênes, complètement cousues et enjolivées; elles sont réussies à la perfection et si belles que pour ma part je me sentais presque confuse de me voir en de si riches atours. Justement, comme nous étions dans la salle à nous mirer toutes trois dans la glace du trumeau, François Rapheleng est venu à passer avec ses vêtements de travail; il m'a regardée d'une singulière façon et j'ai compris que tous ces falbalas augmentaient encore plus son idée que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Alors j'ai couru me déshabiller, et, hormis le jour de l'Ommegang, je suis bien décidée à laisser cette belle robe dormir dans le coffre.

Quant à Catherine et à Martine, elles étaient

allées supplier maman de leur permettre de souper dans cet ajustement; mais maman leur répondit que non, et qu'il fallait savoir rester simple dans la maison quand on avait à s'occuper des soins du ménage.

Ce matin, nous fûmes toutes à confesse; la chaleur était déjà excessive, et pour rentrer dans notre Kammerstraat nous dûmes passer sous les arbres du cimetière afin d'éviter d'être dévorées par le soleil; mais, après midi, ce fut bien pire, plusieurs ouvriers tombèrent en faiblesse dans les ateliers, si bien que mon bon père dut faire suspendre le travail. Quant à lui, il ne s'arrête jamais, et c'est miracle comment il peut tenir à tant de fatigues. Le docteur Becanus disait un jour en parlant de lui : « Tout est esprit dans cet homme, il ne mange, ne boit, ni ne dort ». Par moments, nous nous alarmons de le voir besogner plus qu'un jeune homme, alors qu'il n'est pas loin d'arriver à cinquante ans et que ses cheveux grisonnent déjà; mais je veux essayer de le peindre ici en paroles.

Christophe Plantin, mon père, est de taille moyenne, plutôt petite, et de prestance menue. Nonobstant, quand il est assis, il semble plus grand et fort à cause de la belle envergure de ses épaules et du développement vraiment extraordinaire de son front qui a la forme d'une belle plaque d'ivoire; il a les sourcils noirs et bien arqués, les yeux étonnamment vifs et pétulants, d'une couleur indécise qui tantôt me paraît bleue, tantôt grise ou verte,

selon, je pense, les dispositions qui s'y reflètent. Son nez — lequel nous avons toutes les cinq hérité — est d'une charpente solide, un peu bossué par le milieu, et s'infléchit légèrement au-dessus de sa bouche, assez largement fendue et entournée d'une moustache et d'une barbiche terminée en pointe. Voilà pour ses traits visibles, mais ce que je ne pourrais décrire c'est l'expression morale qui anime ce beau visage. Quand on ne connaît pas mon père et qu'on le regarde pour la première fois, on sent tout de suite qu'il y a en lui une ferme et douce bonté peu commune, et ceux qui vivent dans l'intimité de sa personne n'ont pas encore trouvé le fond de cette bonté. Aussi tous ses employés, depuis les correcteurs jusqu'au dernier des apprentis, ne se font pas faute de le reconnaître pour le meilleur des patrons, malgré que bien souvent il ne leur ménage pas les remontrances.

14 août.

Puisque j'ai commencé hier à pourtraicter une physionomie bien chère, je vais continuer aujourd'hui, en essayant de décrire, pour mon plaisir, les autres personnes de la famille. Aussi bien ai-je le temps : car, en raison de la fête de l'Assomption dont c'est la vigile, on a fermé plus tôt la boutique et les ateliers.

Ma mère (quand mon père l'a épousée, elle s'appelait Jeanne Rivière) est de six ans moins

vieille que lui. Je me souviens de l'avoir vue toute mince et fine, mais depuis quelques années elle s'est beaucoup alourdie; maintenant, elle ne sort plus guère de la maison que pour aller aux offices, ou tout près, chez les personnes du voisinage. Elle porte sur la tête la coiffure de son pays de Normandie, ce qui lui donne un aspect particulier, car ici toutes les femmes et filles ont le serre-tête et la faille à bavolet par-dessus. D'ailleurs, il serait impossible de prendre ma mère pour une Flamande, quand bien même elle se serait accommodée aux modes de ces contrées.

Me voici forcée de me dépeindre moi-même avant de parler de mes sœurs. Je le ferai sans vanité comme sans modestie fausse, sachant que je ne suis ni très belle, ni très laide, mais simplement de conformation moyenne. J'ai les cheveux couleur de châtaigne, les joues ordinairement pâles (excepté quand il me passe de ces terribles rougeurs qui me rendent si malheureuse), le nez fait comme celui de mon père, la bouche grande et les dents parfaites; avant cet affaiblissement de la vue qui m'est venu pendant mon séjour à Paris, j'avais les yeux d'une couleur bleue excessivement claire et brillante; mais maintenant ils se sont ternis un peu, comme une pierre précieuse qui aurait perdu de son éclat. Quand je me regarde au miroir, je cherche ce qui, dans ma figure, a pu plaire à François Rapheleng, et je n'y trouve pas grand'chose de séduisant, à moins qu'il n'ait deviné

à travers mes traits, comme je l'ai fait pour lui-même, quelque secrète vertu digne de fixer ses préférences.

Ma sœur Martine est de nous toutes celle qui tient le plus de notre père, physiquement j'entends, car pour le moral elle est loin de posséder ses grandes aptitudes et son génie; elle a cependant beaucoup de vivacité dans l'esprit, ce qui la rend taquine et amusante parfois; il ne se passe pas de jour où elle n'ait quelque saillie qui nous fasse rire aux éclats. Cette joyeuseté, qui est au fond de son tempérament, se reflète sur son visage; et, bien qu'elle ne soit nullement jolie, qu'elle ait le front trop haut pour une femme, et les yeux drôlement bridés, elle plaît à tout le monde.

Catherine, qui vient de prendre ses quinze ans, est déjà plus grande et aussi forte que moi; elle est d'une beauté remarquable, que sa coquetterie naturelle la porte à rehausser encore. Ses cheveux sont blonds et comme trempés d'or liquide, et son teint est doucement enluminé de nuances tendres. Tout son visage est une gracieuse peinture, où s'harmonisent les sourcils d'un noir luisant, les yeux gris clair et la bouche d'un rouge écarlate.

Je ne pense pas que mes deux autres sœurs, Madeleine et Henriette, arrivent jamais à cette perfection physique. Pour le moment, leurs traits sont encore indécis; mais il est facile de prévoir qu'elles accuseront davantage en grandissant leur marque d'origine, car nous sommes, dit-on, cha-

l'une de nous cinq, et sans nous ressembler entre nous, l'image frappante de notre bon père.

18 août.

Voilà donc passé ce fameux dimanche de l'Ommevang et, malgré ma grande lassitude, je ne veux pas me coucher sans avoir relaté ici mes impressions. Jamais de ma vie je n'avais rien vu d'aussi beau; et au dire de tout le monde jamais en effet le cortège n'avait été plus somptueux, ni la ville plus magnifiquement décorée.

Dès le matin on avait peine à avancer dans les rues; il nous a fallu cependant faire trois fois le chemin entre la maison et la cathédrale, d'abord pour aller entendre la messe, puis pour rentrer diner et mettre nos beaux vêtements, puis enfin pour retourner avant l'heure où la procession devait sortir.

Dans les sacristies de l'église (lesquelles sont pourtant assez vastes), nous eûmes bien du mal à nous faufiler, Martine, Catherine et moi. Les jeunes filles désignées pour porter les bannières y étaient déjà en grand nombre, et l'on se chamailait hautement à qui tiendrait celle-ci ou celle-là. Enfin le prêtre sacristain parut et mit ordre à tout ce tapage, eu distribuant une à une les bannières. Celle dont nous fûmes chargées était une des plus belles, toute en drap de satin blanc avec l'image

de la vierge brodée en or et une troupe de chérubins joufflus qui soufflaient de la trompette à l'entour.

Pendant ce temps dans l'église on chantait déjà le *Salve regina*, et au milieu d'une multitude de cierges allumés le cortège se mettait en route. Nous primes rang juste au moment où par le grand portail le cortège commençait à défiler dans la petite rue Notre-Dame.

C'était un spectacle mirifique que tout ce papillonnement de monde en habits de toutes les couleurs. D'abord les deux bourgmestres de la ville, celui du dedans et celui du dehors, ouvraient la marche avec les emblèmes de la magistrature déployés devant eux; immédiatement après, la haute taille du margrave Jean d'Immerseel dominait toute la cohue, puis venaient les lieutenants, les quatre greffiers, parmi lesquels je reconnus le docte Alexandre Grapheus, les échevins avec leurs écharpes de soie bleue et blanche, et les vingt-six capitaines de quartier, en uniforme de cérémonie, casaque cerise et toque de velours à panache.

Derrière ces magistrats, qui constituent la première dignité civile, marchaient les « cent bourgeois », lesquels, représentant toute la bourgeoisie de la ville, forment le second ordre de dignité. A leur suite — et c'était là le plus beau — venaient les six grandes confréries d'armes de la Vieille et de la Nouvelle Arbalète, des Archers de Saint-Michel, des archers de Saint-Georges, des Arquebusiers et

de l'Épée à deux mains, chacune avec ses enseignes et gonfalons portés en haut d'une perche d'or, et au milieu, comme la plus vénérable, l'enseigne du Papegai que les aspirants arbalétriers doivent percer d'une flèche avant de pouvoir faire partie de la compagnie. Voilà la troisième dignité de la ville.

La quatrième est celle des métiers, et c'est là encore un spectacle fort imposant. Il y en a vingt-sept, de ces métiers, tous nantis d'une grande importance et richesse. Mais le plus important, le plus riche de beaucoup, est celui des merciers, lequel comprend tous les marchands vendant étoffes d'or et d'argent, de soie et de laine, et tout autre objet d'habillement se pouvant mesurer à l'aune ou peser à la petite balance; ensuite celui des mariniers, celui des couturiers et chaussetiers, des maçons, des charpentiers, des serruriers. Mais je n'en finirais pas si je voulais tous les décrire, de même que leurs armoiries, qui sont très belles et toutes appropriées à leur état.

Tout de suite après se déroulaient, avec un accompagnement de musiques, les ordres religieux : une quantité de prêtres, moines de tous les vœux, nonnes et béguines, portant à la main une cire allumée et chantant les psaumes. C'est au milieu de ce groupe que nous marchions, Madeleine, Martine et moi, avec la bannière. Puis venaient les autres porteuses de bannières, puis la belle statue privilégiée de Notre-Dame parée de

toute sorte de bijoux et falbalas, que l'on tenait droite sur une civière dorée; et enfin le groupe des vingt-quatre chanoines de la cathédrale précédant le dais sous lequel était porté le Sacrement. Encore une quantité de prêtres, encore des confréries avec leurs étendards, la gilde de Saint-Luc, les trois chambres de rhétorique, celle du Violier, de la Chrysanthème et de la Branche d'olivier, et la foule des fidèles. Voilà, je pense, un beau cortège, dont la tête était déjà à la pointe du Werf, alors que la queue était encore dans l'église.

Mais tandis que nous formions ce beau spectacle, que la foule accourait voir de partout, nous avions, nous aussi, de quoi nous divertir les yeux en regardant toute la ville débordée, les maisons pavoisées et toutes les têtes pressées aux fenêtres, aux portes et jusque sur les gradins des toits. La Sainte Vierge me pardonnera si j'ai eu quelques distractions, mais je ne pouvais m'empêcher de prendre beaucoup de plaisir à voir grouiller cette multitude dans les rues étroites, comme anguilles ramassées dans un filet.

Mais tandis qu'en traversant l'intérieur de la ville je me réjouissais et m'ébahissais de mille choses (et principalement de cette curieuse habitude qu'ont les gens d'ici de mettre derrière la vitre tout ce qu'ils possèdent de statues et emblèmes de piété pour voir passer le Sacrement), je me sentis prise d'une émotion violente et poignante, sitôt que le

cortège, débouchant en haut de la jetée, se trouva avoir à ses pieds l'immense étendue de la rivière et du port. Oh! quelle merveille de la nature, bien plus belle que tout ce que l'imagination peut inventer! Ici c'était le soleil lui-même qui, se jouant librement à travers les mâts des navires et sur les grosses vagues du reflux, se chargeait de pavoiser, d'illuminer et de tendre un beau tapis de drap d'or tout autour de la place où la procession allait s'avancer. En même temps cette grande quantité de flèches et de clochers, qui font de la ville d'Anvers une sorte de reine des airs, s'allumaient de tous les reflets de l'astre et scintillaient sous la belle coupe d'azur du ciel. Alors fut entonné le chant du *Magnificat*, et des milliers de voix, mâles et chaudes, remplirent ce vaste espace du port et firent comme s'incliner les navires à la louange de la mère de Dieu.

A cette extrémité du Werf on avait ménagé un reposoir. Là on ôta le Sacrement de dessous le dais, et au moment où le doyen, tout emmitoufflé de sa lourde chappe, élevait l'ostensoir au-dessus de la foule, les arquebusiers tirèrent trois salves à temps égal et les capitaines du port y répondirent par trois autres salves de canon. Je tremblais si fort à ce moment-là que je manquai de lâcher la hampe de la bannière, et, sans Martine qui la rattrapa à temps, j'eusse certainement fait un malheur.

Mais voilà que minuit vient de sonner; il me

faudrait écrire jusqu'à demain pour raconter tout ce qui se passa ensuite ; je veux seulement marquer ce qui fut dit ce soir à souper, où naturellement on ne fit que causer de l'Ommegang. Antoine Tiron, qui est l'un des porte-étendards de la gilde du Violier, se répandait en discours pour vanter le bon ordre de la procession, lequel n'avait nullement été troublé par les hérétiques, et en tirait cette conclusion que c'était là une belle victoire pour le gouvernement de la Régente, et un signe d'apaisement résultant sans doute du départ du cardinal-ministre ; ce à quoi Rapheleng répondit qu'il savait de science positive que l'apaisement, au contraire, était loin de s'opérer et que les opprimés auraient leur revanche. Alors mon père, pour les mettre d'accord, prit la parole et, avec cette sûreté de jugement qui lui est propre, exposa que les protestants auraient fort à faire pour lutter contre une religion aussi pompeuse que la nôtre, et qui sait donner au peuple de si grandes joies pour le cœur et pour les yeux.

Je n'avais rien à dire, mais intérieurement je trouvais qu'il avait mille fois raison.

20 août.

Hier, comme Martine gardait la boutique avec notre Jean (ils ne sont jamais très loin l'un de l'autre), le bon peintre Franz Floris, que ses disciples appellent le Raphaël des Flandres, à cause du

célèbre Raphaël d'Urbino de qui il reçut les enseignements en Italie, est entré, ayant besoin de parler à mon père. Celui-ci se trouvait justement en courses, et Franz Floris demanda à me voir. C'était au sujet d'un frontispice destiné à orner une édition, et il s'agissait de décider quel arrangement on donnerait au titre, au milieu des belles figures qu'il avait déjà tracées. Je fus un peu surprise qu'il songeât à me consulter là-dessus, et je lui dis que je ne m'y entendais guère; mais il me répliqua qu'au contraire les femmes avaient souvent des idées fort ingénieuses et que la façon dont j'avais parlé l'autre soir, quand il était venu avec Martin de Vos, lui donnait à penser que je devais avoir beaucoup de goût. Là-dessus, il s'assit devant le pupitre et force me fut de chercher avec lui des combinaisons de lettres.

Depuis que le mal d'yeux m'avait forcée à interrompre mes études de calligraphie, je ne m'étais plus occupée d'aucune écriture ornementale; aussi me trouvai-je la première étonnée de la facilité avec laquelle je traçai au crayon plusieurs majuscules fleuries d'un assez joli dessin. Franz Floris me regardait faire en souriant.

« Nous n'avons pas besoin de chercher plus longtemps, me dit-il; voilà qui s'accommode à merveille avec mon encadrement; mais dites-moi, je vous prie, où vous avez pu vous former ainsi la main. »

Je lui racontai alors mon séjour à Paris chez

Pierre Porret, et les leçons que j'avais prises du maître-écrivain qui demeurait près du nouveau Louvre. Cela parut l'intéresser beaucoup, et il resta longtemps à me questionner sur tout ce que j'avais vu et fait dans la capitale de la France. A la fin il me dit, en prenant sa barrette pour partir :

« Messire Plantin est bien heureux d'avoir une fille aussi charmante que vous, et si je n'avais pas quarante-quatre ans depuis la dernière fête de saint Jean-Baptiste, je crois que je lui demanderais très humblement de devenir son beau-fils.

Alors notre Jean, qui n'avait cessé de plaisanter avec Martine pendant tout ce temps, s'écria de sa voix aiguë :

« Et comment vous y prendriez-vous, maître Franz Floris? n'êtes-vous pas déjà marié?

— Ah! ma pauvre femme! C'est vrai, dit le peintre, je l'avais oubliée! Elle me donne si peu d'agrément! »

Là-dessus, nous éclatâmes tous de rire; et le soir, à souper, Martine n'eut rien de plus pressé que de raconter au long cette histoire. Je remarquai alors que François Rapheleng prenait la contenance d'un homme ennuyé; et jusqu'à la fin du repas je cherchai vainement à rencontrer ses regards.

Aujourd'hui il ne s'est rien passé de nouveau; les deux petites se sont disputées pour une cigogne

apprivoisée que Corneille Kiel avait apportée à l'officine. Elles voulaient toutes deux la tenir, et elles ont si bien fait qu'elles ont failli lui tordre le cou.

1^{er} septembre.

Ursule est venue ce tantôt; elle est toujours aussi malheureuse et même davantage, car elle s'est décidée à s'ouvrir à ses parents de son grand désir de prendre le voile; mais ceux-ci l'ont renvoyée avec de grandes remontrances, lui reprochant d'être une fille ingrate et dénaturée. La pauvre avait de grosses larmes dans les yeux, en me racontant cette scène, et moi, pour la consoler, je lui dis qu'il valait encore mieux s'être promise à Dieu qu'à un homme, puisque au moins on était sûre de le retrouver toujours.

Me voilà au bout de mon cahier; demain j'en achèterai un autre à peu près semblable et je continuerai à y transcrire mes impressions et les événements de ma vie. C'est une grande douceur pour moi de pouvoir ainsi donner une forme matérielle à mes pensées, et surtout d'écrire quelquefois le nom de Rapheleng. De plus en plus nous sommes contraints et empêtrés vis-à-vis l'un de l'autre. Je crois bien qu'il se repent de m'avoir laissé connaître sa sympathie, et moi de mon côté je me repens bien aussi de m'être engagée à n'en point

parler à mon père. Comment tout cela se dénouera-t-il? Je n'en prévois aucune fin, et il y a des moments où je me sens dans le cœur une tristesse sûrement aussi grande que celle dont se lamente la pauvre Ursule.

DEUXIÈME CAHIER

8 janvier 1565.

J'étais loin de me douter, en écrivant les dernières pages de mon ancien cahier, qu'en ouvrant celui-ci je pourrais y noter la grande nouvelle de mes fiançailles avec François Rapheleng. J'ai l'âme toute débordée de joie, et aussi de reconnaissance envers mon bon père qui a su deviner mes sentiments et leur donner une prompte réalisation. Jamais je n'aurais cru qu'un homme si préoccupé de grandes choses pût lire aussi parfaitement dans le cœur d'une simple jeune fille.

Il me faut dire tout d'abord, pour remettre les événements en ordre, que peu de jours après la finition de mon cahier je tombai malade d'une fièvre au cerveau qui me tint plusieurs semaines au lit. Le chagrin de ne pouvoir parler librement à Rapheleng y était bien pour quelque chose; mais

le docteur Bécamus, qui me soignait, prétendait que j'avais dû respirer quelque mauvaise exhalaison, comme il y en a souvent du côté du port. Il est vrai que j'avais couru un soir avec Madeleine jusque dans la petite rue aux Herbes pour acheter des feuilles de menthe séchées, et nous avions en effet remarqué la mauvaise odeur qui s'élevait du canal; mais, comme je l'ai déjà dit, la mélancolie était pour autant que la malignité de l'air dans mon mal. Enfin, grâce aux bons soins dont je fus comblée, je pus tout doucement me mettre sur pieds. La première fois que je redescendis dans la salle, j'y rencontrai Rapheleng. Je compris bien qu'il était venu là pour me voir, attendu que c'était l'heure où il ne manque jamais d'habitude de surveiller le travail des ouvriers; il me serra la main sans rien dire et je vis qu'il était ému, sans doute de me retrouver aussi pâle et défaite, car j'avais à peine le souffle.

Pendant ma convalescence, qui fut longue, nous ne nous rencontrâmes presque pas; messire Bécamus m'avait défendu de manger autre chose que du laitage, en sorte que je ne venais point à table et que je ne quittais ma chambre que deux heures dans le milieu du jour, soit pour faire une petite promenade au bras de Martine, soit pour me tenir dans la boutique, où je me distraisais à voir les allées et venues des chalands.

Tout ceci me conduisit jusqu'à la Notre-Dame de décembre. Alors je fus considérée comme défi-

nitivement guérie, et je pus reprendre mes occupations ; mais je restai néanmoins faible et languissante, et de temps en temps je surprenais sur moi les yeux de mon père qui m'examinaient avec inquiétude. Un jour il me proposa de l'accompagner de nouveau chez Arnaud Nicolaï dans la rue de la Montagne ; et, chemin faisant, il essaya de me confesser : « Ma petite Marguerite, me dit-il, quel est le lutin qui te chagrine ? Le docteur Bécanus, qui est un homme très savant, assure que la fièvre ne te tourmente plus, et cependant je m'étonne de ne pas voir revenir ta bonne gaité d'autrefois. » Il me fallut beaucoup me contraindre pour ne pas avouer d'emblée à mon père la cause de ma mélancolique humeur ; mais la promesse que j'avais faite à Rapheleng me fermait les lèvres et par-dessus tout la crainte de compromettre sa position à l'officine. Je me contentai donc de balbutier que je ne me sentais aucun malaise et que le reste de mes forces ne manquerait pas de revenir peu à peu ; mais c'était une assurance donnée bien mal à propos ; car, à peine en entrant dans la boutique du graveur, je fus prise d'une faiblesse, et je m'étais au milieu de toutes les cartes de géographie et des planches qu'il était en train de tailler.

Je pensais néanmoins avoir dissipé les inquiétudes paternelles, mais il n'en était rien ; et, pour abrégé, je vais raconter les choses, comme je les ai apprises ensuite de la bouche même de mon cher fiancé.

Voilà que le surlendemain matin mon père le fit mander, non point dans son cabinet de travail, qui touche à la chambre des correcteurs et où chaque employé a le droit d'aller lui parler au besoin, mais dans une autre petite pièce assez mal éclairée qui est à côté de sa chambre à coucher au premier étage, et où il se retire pour travailler encore la nuit quand les ateliers sont fermés. Rapheleng, qui n'avait jamais mis les pieds dans ce cabinet, fut tout ému de s'y trouver appelé, et pensa aussitôt qu'il s'agissait d'une chose privée et grave. Son émotion augmenta, quand mon père lui eut dit à brûle-pourpoint :

« François Rapheleng, vous savez quelle confiance je vous ai constamment témoignée; du jour où vous êtes entré à l'Imprimerie, je vous ai regardé comme le plus sûr et le meilleur de mes collaborateurs, à ce point que les autres en étaient jaloux; et, dans nos rapports quotidiens, de même que je n'ai eu qu'à me louer de vous, je suppose que vous n'avez eu qu'à vous louer de moi. Comment se fait-il alors que vous répondiez si mal à toute cette amitié? »

Mon pauvre François, qui est timide, se trouvait dans le buisson ardent; mais pourtant il put répondre avec l'accent de la sincérité qu'il croyait n'avoir négligé aucun de ses devoirs, et que sa conscience ne lui reprochait rien.

« En effet, reprit mon père, je dois reconnaître que vous vous acquittez de votre tâche avec une

science rare et que tous les ouvrages dont je vous ai confié la revision m'ont rapporté profit et honneur ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je vous reproche d'avoir manqué de confiance en moi, qui pourtant vous ai toujours traité comme mon fils. »

A ces mots, Rapheleng perdit tout à fait contenance et s'écria :

« Je vois que M^{lle} Marguerite vous a livré mon secret, nonobstant la parole que nous nous étions donnée. Maintenant il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous, comme je voulais le faire il y a six mois. »

Alors, mon père, qui voulait l'amadouer pour en savoir davantage (car il pêchait en ce moment en eau trouble), feignit en effet de tout savoir.

« Voyons, dit-il, Rapheleng, que vous ayez jeté les yeux sur ma fille, il n'y a rien de bien exorbitant à cela ; et qu'elle-même vous ait promis...

— Elle ne m'a rien promis du tout, interrompit Rapheleng, et pour une bonne raison qu'elle a dû également vous rapporter, c'est que jamais je ne l'épouserai.

— Ah ! vous ne voulez pas épouser Marguerite ? dit mon père en se contenant. Et daignerez-vous me dire pourquoi ? »

Et, comme Rapheleng se tenait muet et immobile devant lui, mon père ajouta d'une voix fâchée :

« Sans doute, c'est que vous ne la trouvez pas digne de s'unir à un aussi grand savant que vous ?

— Ah ! mon bon patron, dit alors Rapheleng tout

tremblant, pouvez-vous penser une chose pareille? c'est au contraire l'idée qu'elle m'est trop supérieure, à moi qui ne suis rien, qui m'a retenu et paralysé, à ce point de me faire désirer de m'enfuir de chez vous comme un malfaiteur. Et si je suis resté, sur sa demande, c'est uniquement après la promesse que nous nous sommes faite de ne jamais parler, ni l'un avec l'autre, ni à personne de cette malheureuse sympathie mutuelle qui s'est formée entre nous je ne sais comment.

— Ainsi, vous l'aimez? dit mon père, et elle vous aime?

— Ne vous fâchez pas, mon bon patron, gémit Rapheleng; je suis tout prêt à partir, mais je voudrais bien conserver votre amitié.

— Vous ne la conserverez qu'en restant ici, dit mon père, et il ne tient qu'à vous que cette amitié devienne plus étroite et paternelle. Je vous donne ma fille, entendez-vous? et, si maintenant vous la refusez, je considérerai votre refus comme une injure faite à ma personne, et je ne vous regarderai de ma vie. »

Là-dessus, cet excellent père se leva et, laissant Rapheleng tout interdit, il vint me chercher dans la salle où je me trouvais et me ramena sans aucune parole à l'étage.

« Mes enfants, nous dit-il alors en nous enveloppant d'un même regard, il n'est pas de meilleure recette pour être heureux que de s'aimer honnêtement et de travailler ensemble à un commun

devoir; et, puisque vous êtes enclins aux mêmes occupations tous les deux et liés d'une sympathie réciproque, je consens à ce que vous deveniez mari et femme. Seulement, comme j'ai en ce moment de grands travaux qui ne souffrent pas de retard, j'ai décidé que la noce n'aurait lieu que dans quelques mois, à l'époque du printemps. »

Je n'en pouvais croire mes oreilles. Passer brusquement de l'abattement le plus complet à une pareille certitude de joie, c'en était trop en vérité. Les yeux pleins de larmes, je me jetai dans les bras que m'ouvrait mon bon père; il y attira également Rapheleng, et ce fut sur cette poitrine, où battait le cœur le plus loyal et le plus généreux, que nous échangeâmes le baiser des fiançailles.

9 janvier.

C'est une chose étonnante comme le secret qu'on croit le mieux enclos au fond de soi-même transpire et se fait jour au dehors. Depuis que nos fiançailles, à Rapheleng et à moi, ont été annoncées, il n'est pas une personne de la maison qui ne nous dise avec un air entendu : « Cela devait finir par là! Il ne fallait pas être grand clerc pour le deviner! » Et maintes autres choses pareilles; jusqu'à cette futée de Madeleine qui, hier soir à souper, s'est mise à crier tout à coup : « Marguerite ne pleure plus en cachette maintenant, et François ne va plus bouder au fond de la cour. »

Quant à Martine et à Catherine, elles m'ont avoué qu'elles s'étaient aperçues depuis longtemps de mon penchant pour Rapheleng; seulement, elles n'en voulaient rien dire, de peur d'envenimer les choses ou de me causer du chagrin.

Il n'y a que ma bonne mère dont la perspicacité se soit trouvée en défaut; il est vrai qu'elle a tant à faire dans la maison, avec tous les menus soucis qui lui incombent, sans compter sa « route » Henriette, qui est toujours pendue après ses cottes quand elle ne s'échappe pas à l'Imprimerie pour brouiller le travail des compositeurs et faire endê-ver tout le monde!...

14 janvier.

En ce moment, il règne dans les ateliers une activité considérable, et je crois bien que mon Rapheleng a donné l'impulsion de cette grande poussée de travail, afin qu'il n'y ait pas de retard à l'époque fixée pour notre mariage. Outre l'édition des classiques en petit format, dans laquelle il reste encore seize auteurs à publier, on prépare pour la foire de Francfort plusieurs volumes de vente courante : cela, avec les *Heures de Notre-Dame*, ornées de planches par Arnaud Nicolaï, et un grand traité de Botanique et d'Anatomie dont Pierre Huys dessine en ce moment les figures, suffit à faire besogner du matin au soir les soixante-quatre hommes du personnel. Même mon

père a dû prendre des employés supplémentaires et un second fondeur pour les caractères; ce dernier s'appelle Jacques Sabon.

Tous ces ouvrages en préparation sont cause que nous ne nous voyons guère davantage qu'auparavant, Rapheleng et moi; mais quelle différence! Nos yeux ne se quittent plus pendant le temps que durent les repas, et le peu de paroles que nous nous disons en contiennent une foule d'autres. Nous avons même cessé les leçons de latin; car je ne ferai plus de devoirs ni d'études désormais, et c'est Antoine Tiron qui continuera à enseigner mes sœurs.

20 janvier.

Nous avons eu une grande alerte la nuit dernière. La grosse cloche de la cathédrale, Orida, qu'on appelle la « Terrifiante » parce qu'elle ne sonne jamais que pour donner l'alarme, a retenti tout à coup, éveillant tout le monde en sursaut. Martine et moi, nous nous sommes cotillonnées bien vite et, sans prendre même le temps de rajuster nos serre-tête, nous avons dégringolé l'escalier, où arrivaient presque à la fois Rapheleng, Tiron, Mathieu Ghisbrecht et mon père. Je compris, aux paroles rapides qu'ils échangèrent, qu'ils redoutaient quelque complot ou soulèvement politique. Heureusement il n'en était rien, les États sont assez calmes depuis que la Régente s'est débarrassée de

Granvelle, et les troubles ont, pour le moment, cessé. Aussitôt les vantaux de la boutique tirés, nous vîmes le ciel embrasé de rouge et une vive lueur qui semblait se lever derrière le Werf. Alors nous comprîmes qu'un terrible incendie devait dévorer ce quartier et, malgré le froid très vif qu'il faisait, nous courûmes tous devers là.

Ce que nous vîmes était pire que ce que nous avions pu nous imaginer, car il ne s'agissait pas de bâtisses autour desquelles on peut facilement organiser les secours, mais du port lui-même qui brûlait, des pauvres navires qui flambaient comme des moyettes de paille, et du fleuve qui paraissait tout en feu, à cause des essences subtiles que lui versaient à torrents les cales à moitié calcinées et ouvertes des navires. C'était même par un bâtiment de commerce chargé de ces marchandises dangereuses que le sinistre avait commencé; et en un clin d'œil tout l'immense espace du port avait été rempli de ces hautes et vives flammes, dont la lueur couvrait la ville jusqu'au delà des deux cimetières.

Quand nous arrivâmes au Werf, il me sembla que je n'avais jamais connu ni regardé aucune des maisons qui bordent le port, tant leur façade, illuminée violemment, se découpait avec une infinité de détails sur cette teinte écarlate qu'avait le ciel. Et toutes les rues autour étaient inondées de tant de lumière que jamais le soleil le plus ardent ne leur en avait autant prodigué; et toutes les flèches et clochers étaient traversés de ces clartés qui sem-

blaient pénétrer dans la pierre et en faisaient ressortir la blancheur. Mais le plus effrayant, j'allais dire le plus beau, c'était toujours ces milliers de vaisseaux, tordus par la tempête de l'incendie, et le fleuve en convulsion sous l'avalanche des flammes rutilantes. Une foule énorme se pressait devant ce spectacle, se lamentait, criait, et ne pouvait rien ; car comment aborder au milieu de cette fournaise ? Cependant avec des cordes et des poulies on sauva le plus fort des équipages ; mais plusieurs gros armateurs de la ville, accourus sur leurs vaisseaux dans l'espérance de combattre le sinistre, y sont restés incinérés et noyés en même temps.

On disait ce matin qu'il y avait pour plus de cent mille florins de marchandises perdues ; il me semble que c'est encore bien peu de chose en comparaison de toutes les souffrances qu'ont dû endurer les malheureuses victimes.

25 janvier.

Mes bons parents se préoccupent dès maintenant de savoir où nous logerons, Rapheleng et moi, après notre mariage. Je vois bien qu'ils inclinent à nous garder ici même dans la maison ; et, s'ils ne le disent pas, c'est par délicatesse, afin de nous laisser toute liberté. Pour moi, je ferai absolument ce qui plaira le plus à mon cher François, et partout où il sera je serai contente d'être avec lui, fût-ce à l'autre bout du monde.

Je pensais à cela hier soir, et à ce sentiment inexplicable qui nous fait préférer tout à coup un étranger à toutes les affections de nature que le sang a déposées dans nos veines. Certes je ne crois pas être une fille ingrate, et j'aime profondément mon bon père et mon excellente mère, sans parler de mes quatre sœurs; malgré cela, je me sens disposée à les quitter de gaieté de cœur et à laisser Rapheleng me créer en dehors d'eux une vie nouvelle, comme si ce n'était pas à eux que je fusse redevable de la première.

26 janvier.

On continue à parler avec tout venant de ce terrible incendie qui a ravagé entièrement le port. Ce tantôt, après le dîner, nous sommes retournés voir les dégâts. Ah! certes, ce n'était plus le magnifique spectacle de l'autre nuit! Tout est noirci, refroidi, carbonisé, et le fleuve paraît d'encre et de boue. Malgré la hâte que l'on a mise à tout déblayer, on aperçoit encore quantité de ces pauvres vaisseaux dont il ne reste plus que la carcasse éventrée, échouée sur le flanc. Le long du quai, les sacs de marchandises, que l'on a essayé de sauver, sont mis au pillage par une foule de gamins, qui se battent et crient tout à l'entour. Ce serait comique, si l'on n'avait pas devant les yeux la triste cause de cette dévastation.

En rentrant, nous avons trouvé à l'officine le

docteur Becanus qui s'entretenait avec Corneille Kiel. Il s'agissait toujours de cette éternelle question de l'idiome parlé dans le Paradis Terrestre, qui est le thème favori du célèbre docteur, à ce point qu'il en néglige ses malades et ne rêve plus que de répandre partout sa conviction. Mon père est très mécontent que Corneille Kiel, qui a été jusqu'à présent un bon ouvrier, verse dans cette chimère; il le lui a dit sévèrement après le départ du docteur; mais Corneille a répondu, en se fâchant, que les opinions étaient libres et qu'il avait engagé son temps et non point ses idées au service de la librairie. J'ai su ensuite par Rapheleng qu'il préparait, en collaboration avec messire Becanus, un grand ouvrage qui sera l'apologie de la langue flamande. Rapheleng, d'ailleurs, a beaucoup d'estime pour Kiel et le considère comme un homme très éclairé et savant.

31 janvier.

Aujourd'hui, j'ai à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle à annoncer, et, bien entendu, il s'agit de Rapheleng et moi, car il n'y a guère plus que cela en ce moment qui me touche.

La bonne nouvelle d'abord : c'est que la question de notre logement vient d'être réglée de la façon la plus heureuse par mon excellent père. Ce matin, au lieu de retourner à ses affaires sitôt après le

repas, ainsi qu'il en a l'habitude, il nous a priés tous les deux (je parle toujours de Rapheleng et de moi) de le suivre jusqu'à la ruelle du Faucon qui fait le coin de l'immeuble que nous occupons dans la Kammerstraat. Il y a là une jolie bâtisse en briques dentelées qu'on appelle la maison du Ciseau, à cause de l'enseigne d'un coutelier qui est restée longtemps accrochée à la façade. Cette maison est vide présentement; elle se compose, dans le bas, d'un rez-de-chaussée qui sert de boutique et, au-dessus, d'un petit étage assez bien aménagé, dont le dos communique par un puits d'air à la demeure voisine qui est la nôtre.

Mon père, après nous avoir fait visiter tout cela en détail, nous dit qu'il avait acquis cette maison dans le but d'agrandir son officine; que la boutique du bas lui servirait à mettre les ballots de livres qu'il envoie tous les trois jours à l'étranger; et que pour le reste il trouverait à le louer facilement, à moins, ajouta-t-il, que nous ne jugions à propos de nous y installer, une fois les noces célébrées. Nous n'eûmes pas besoin de nous consulter avant de répondre, Rapheleng et moi, et d'un même élan nous nous jetâmes au cou de ce bon père pour le remercier.

Il est donc convenu que nous habiterons l'étage de cette jolie petite maison; et, afin de faciliter les allées et venues de Rapheleng à l'Imprimerie, on fera percer entre les deux boutiques, dans le bas, une porte intérieure qui me permettra à moi aussi

de communiquer sans sortir avec mon excellente famille.

Quant à la mauvaise nouvelle, je la narrerai demain, car j'ai encore beaucoup à faire pour mettre à jour les livres de comptes dont je n'ai pas cessé de m'occuper.

2 février.

Je n'ai pas pu écrire hier, parce que Poelman est venu dans la soirée; il avait amené sa jeune femme, Élisabeth Herman, et ses cinq petits enfants dont nous nous sommes occupées, mes sœurs et moi, pendant que le foulon latiniste collationnait des textes avec mon père et Rapheleng.

Je vais maintenant dire la mauvaise nouvelle dont j'ai parlé avant-hier : c'est que mon père a décidé que cette année ce serait Rapheleng qui irait vendre les livres à la foire de Francfort. Je vois bien qu'il a arrangé cela exprès pour le mettre au courant de toutes les affaires de l'officine, mais ce n'en est pas moins pour moi une grande tristesse de perdre pendant plusieurs semaines la présence de mon cher François. Enfin l'année prochaine, s'il y va, je l'accompagnerai, bien sûr!

En attendant, je me console en organisant notre futur logement. Rapheleng a quelques meubles qui lui sont restés de sa famille et qu'il avait laissés à Lannoy (son lieu de naissance), ne voulant pas s'en encombrer; il a écrit pour les faire venir et,

d'autre part, je transporterai dans la maison du Ciseau quelques menues bagatelles auxquelles je tiens, comme une petite table à ouvrage où je serre mes étuis à aiguilles et mes bobines de fil, et un bureau en bois de cerisier qui m'a été envoyé de Paris par Pierre Porret pour une de mes fêtes de Sainte-Marguerite.

A ce propos, j'omettais de dire que l'annonce de mon mariage a été reçue très cordialement par ce cher ami de mon père, malgré le refus que j'ai fait d'épouser son fils. Il a même promis de venir exprès pour les noces. Ah! mon Dieu! qu'il me tarde d'être à ce jour!...

5 février.

Comme le bon peintre Franz Floris est revenu ce matin porter ses frontispices achevés, une idée m'a traversé l'esprit tout à coup; et je lui ai demandé s'il serait bien difficile de faire un petit portrait en miniature que l'on pourrait garder sur soi dans un calepin.

« Un portrait de qui? m'a-t-il demandé.

— De moi, ai-je répondu.

— Ah! ah! dit-il encore; et serait-il trop curieux de vous demander à quel heureux mortel vous le destinez? »

Je lui expliquai alors que j'étais fiancée à Rapheleleng, et que, comme il se trouvait sur le point de

me quitter, je voulais qu'il emportât avec lui ce souvenir de ma personne.

« Je pense bien qu'il ne vous oublierait pas sans cela, dit-il; mais je suis tout prêt à vous contenter. Seulement il vous faudra venir deux ou trois fois dans mon atelier, afin que je prenne bien votre ressemblance. »

Une fois l'affaire entendue, j'ai mis Martine dans le secret, et je l'ai décidée sans peine à m'accompagner chez le peintre, qui d'ailleurs n'habite pas loin d'ici.

11 février.

Ma petite miniature est terminée, et elle est si jolie que j'éprouve quelque orgueil à m'y reconnaître. Ce Franz Floris est vraiment un grand artiste, qui manie le pinceau avec autant de facilité que moi la plume d'oie dont je me sers pour écrire ces lignes.

Donc avec Martine nous nous sommes rendues trois matins de suite, en sortant de la messe, dans la courte Rue aux Laines, où demeure le peintre. C'est une chose curieuse que l'immense atelier dans lequel il travaille, et où il reçoit la foule de ses élèves. Dès en entrant, on ne sait où poser les yeux, tant il y a de tous côtés de belles toiles ou de beaux panneaux de bois couverts de figures mates et rousses, d'une singulière coloration. De loin même on croirait des statues, tant on peut en

suivre les contours; et, comme je lui en faisais la remarque, il me répondit que ce grand relief de sa peinture tenait à ce qu'il avait modelé et sculpté jusqu'à l'âge de vingt ans, son père étant tailleur d'images.

D'ailleurs toute cette famille des Floris est vouée à la belle vocation des arts. Le frère aîné, Corneille de Vriendt, est l'un des plus grands architectes de la ville, et s'occupe en ce moment de la construction de la nouvelle Maison de ville, sur la grande place; le cadet, qui se nomme Jacques, est peintre sur verre à Bruxelles; et le troisième, Jean, fait métier de céramiste et s'est acquis tant de réputation dans les faïences polychromes que le roi Philippe II vient de l'appeler à son service en Espagne.

En voyant tant de magnifiques ouvrages commencés sur les chevalets, je me sentis presque confuse d'avoir demandé à ce grand artiste une chose d'aussi peu d'importance que cette miniature; mais il me rassura, me disant que cela lui reposerait bien agréablement la main, et qu'il en ferait pareillement une à Martine, si elle en avait le désir.

Pendant que je posais et que Franz Floris travaillait à prendre ma ressemblance au milieu de tous ses élèves, qui eux aussi besognaient silencieusement sur leurs toiles (je reconnus parmi eux François Pourbus et Crispin van den Broeck), on entendit tout à coup les éclats d'une voix colérique,

et une femme très laide parut à l'ouverture de la porte. Elle avait son serre-tête mis de travers et des mèches jaunâtres tout autour en sortaient comme des petits copeaux de bois sec. Je regardai Martine et je la vis prise d'une folle envie de rire. Mais la vilaine mégère ne nous laissa pas le temps de nous reconnaître.

« A-t-on jamais vu, dit-elle à Franz Floris, un homme aussi dépravé que vous? Votre pourpoint des dimanches que je trouve avec des taches de vin plus larges que la lune, quand elle est ronde! Ah! vous êtes un habile sire, et vous pouvez vous vanter de faire de belles peintures sur vos habits! »

Mais Franz Floris, au lieu de lui répondre, se contenta de la pousser dehors, et de refermer sur elle la porte, dont il tira ensuite le verrou.

« Voilà mon sort! dit-il en se tournant vers moi. Croyez-vous que je ne suis pas à plaindre? »

Et il se remit la palette au pouce, quîètement.

16 février.

J'ai eu le grand chagrin aujourd'hui de voir partir mon cher Rapheleng. Malgré qu'il ait pris le coche dès le petit jour, j'étais encore prête bien avant l'heure pour lui souhaiter le bon voyage. Nous nous sommes tendrement embrassés, et, pendant qu'il ne regardait pas, j'ai glissé dans son portemanteau ma petite miniature, que j'avais auparavant aménagée dans un joli encadrement.

Ensuite de ce départ, j'ai eu toute la journée le cœur bien gros; mais j'ai tâché à ne le laisser paraître que le moins possible, afin de ne contrister personne autour de moi. C'est égal! Je vois bien que maintenant je ne pourrai plus me passer de Rapheleng. A souper, quand je regardais sa place vide, il me semblait que les morceaux se changeaient en pierres dans ma bouche. Même aux heures où je n'avais pas l'habitude de le voir, la douce certitude qu'il se trouvait là m'était une compagnie; tandis que le savoir le long des grands chemins, sans que ma pensée puisse s'ingénier à le rejoindre, me cause une douleur aussi grande que si je l'avais perdu deux fois.

Martine, qui a très bon cœur, quoiqu'elle blesse souvent le monde par ses moqueries, s'est aperçue de mon désarroi, en dépit du soin que j'avais à le cacher. Et elle a trouvé le meilleur remède à y appliquer. Ne s'est-elle pas avisée d'interroger Jean, pendant tout le repas, sur ce voyage de Francfort qu'il a effectué l'an passé, lui demandant force détails sur ce qui lui était advenu au cours de la route, comment il avait été traité ici et là, et mille autres choses, en sorte que je me sentais un peu moins perdue, en courant en imagination après mon pauvre Rapheleng.

A la nuit tombante, je suis allée jusqu'à la cathédrale mettre le cher absent sous la protection divine. L'église était déserte, ce que j'aime beaucoup quand je vais prier, car alors il me semble

que le bon Dieu doit m'écouter davantage. Puis toute cette splendeur de tant de richesses accumulées dans le chœur et le long des nefs, loin de m'écraser, me donne au contraire des ailes à l'âme; je me crois déjà en paradis, parmi l'amoncellement de dorures et de gemmes qui doivent former le trône des chérubins.

18 février.

Les meubles de Rapheleng sont arrivés aujourd'hui de Lannoy. Tout de suite on les a fait transporter à l'étage de la petite maison du Ciseau, et j'ai passé l'après-dînée à vaquer aux arrangements de notre installation future.

Ces meubles sont de très belle fabrication, et montrent que la famille de mon cher fiancé était riche; malheureusement son père, qui avait un commerce de toile, étant mort en pleine jeunesse, le pauvre François se trouva de très bonne heure obligé de se suffire à soi-même.

Voici l'inventaire de ce qui est arrivé ce matin :

Une petite commode ventrue en bois de noyer, avec des fermoirs en cuivre;

Un coffre également en noyer, mais très habilement menuisé sur le couvercle, qui représente un combat de lions et de chimères;

Un lit de pied à la mode française, avec un baldaquin en étoffe cerise par-dessus;

Trois petits sièges à dossier, dont deux cadnières et un cabriolet avec accotoirs;

Enfin tout un lot de tapisseries au petit point, dont je compte faire les rideaux et les tentures de notre chambre.

Dans le bas de la maison, on a déjà percé la porte de communication, et installé dans la boutique le dépôt des livres que l'on envoie à l'étranger. C'est notre Jean qui aura la surveillance de la nouvelle annexe de l'officine; il suffit à tout, et on le voit à chaque minute partout à la fois. Aussi mon bon père lui fait-il beaucoup de caresses, et le traite-t-il sur le même pied que ses plus anciens collaborateurs, bien qu'il soit loin d'être aussi savant que les autres.

25 février.

Ainsi que mon père l'avait prévu, il se trouve déjà des gens, même parmi les plus disposés à l'indulgence, pour regretter le départ du cardinal de Granvelle. Certainement les persécutions ont diminué, et un calme relatif s'est établi dans les États; mais de plus en plus l'invasion espagnole se fait menaçante et insolente. Dans cette seule ville d'Anvers on ne peut mettre un pied devant l'autre sans rencontrer quelque-une de ces figures d'Espagnols rasées et pâles, et il n'est pas de jour où les Flamands ne soient dépossédés des charges publiques en faveur de ces étrangers. D'autre part, les

exécutions ayant cessé, le parti réformé augmente sans cesse ses recrues; on compte maintenant seize mille de ces hérétiques dans la ville, et ce matin l'un de leurs chefs a eu l'insolence de vouloir faire son prêche sur la place publique. Alors le margrave et ses lieutenants sont accourus pour faire cesser ce scandale; mais les autres ont tenu bon, et quelques horions ont été échangés. Mathieu Ghisbrecht, qui passait par là, a reçu dans l'œil un coup de poing, qui lui a été décoché par un de ces fanatiques, bien que notre pauvre employé se soit abstenu de manifester dans aucun sens. Mais dans ces cas-là ce sont toujours ceux qui ne disent rien qui attrapent les mauvais coups pour les autres.

Mon bon père s'est montré très affecté de cet incident; cependant nous avons remarqué, mes sœurs et moi, qu'il évitait d'en faire aucune glose.

4 mars.

Nous avons eu enfin ce matin un message de Rapheleng; il nous mande qu'il est arrivé à Francfort en heureuse santé, et parle déjà du moment où il pourra se remettre en route pour revenir.

En raison du grand travail de l'Imprimerie et du nombre croissant des employés, mon père vient de statuer un nouveau règlement pour les ateliers. Il a fondé aussi une caisse des pauvres qui servira à assister les ouvriers malades ou victimes d'un acci-

dent, ainsi que les compagnons indigents ayant quitté l'officine après y avoir travaillé au moins six mois, ou les compagnons du métier arrivés d'ailleurs pour chercher de l'ouvrage dans la ville. Cette caisse sera alimentée, d'une part avec l'argent reçu pour les bienvenues, les noces, les naissances, funérailles ou obits, et de l'autre avec une contribution fixe de chaque employé. Ainsi à partir de ce jour tout nouvel ouvrier devra verser en entrant une bienvenue de huit sous comme pour-boire aux compagnons, plus deux sous pour la caisse des pauvres. Après un mois de séjour dans les ateliers, il paiera trente sous à la caisse et cinq sous aux compagnons. Les apprentis paieront vingt sous à la caisse et dix sous aux compagnons. En ce qui concerne le travail, les compositeurs et pressiers doivent s'y mettre en cette saison dès cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, sauf deux heures qu'on leur laissera pour dîner. Ils auront le droit de tenir des assemblées et d'élire des commissaires et des juges pour la défense de leurs intérêts, à condition toutefois qu'ils seront solidaires vis-à-vis de mon père, leur bon patron, pour le paiement des amendes encourues par l'un d'entre eux.

Il y a encore beaucoup d'autres clauses à ce nouveau règlement, qui vient d'être imprimé en lettres capitales et affiché dans tous les ateliers. La principale est celle-ci : que défense absolue est faite aux employés d'entamer des discussions sur les

choses de la religion, et partant de la politique; car l'une et l'autre, à l'heure qu'il est, sont enchevêtrées étroitement.

15 mars.

La semaine qui vient de s'écouler a été particulièrement surchargée pour moi, et je n'ai pu ouvrir une seule fois mon cahier. Je dois dire, pour être franche avec moi-même, que l'heure que j'employais ordinairement à écrire ce journal je l'emploie maintenant à écrire à mon cher Rapheleng, et que c'est à lui que je raconte fidèlement ce qui se passe à la maison et dans mon cœur.

Je veux cependant noter ici un événement mémorable, auquel j'ai assisté ce dernier dimanche : l'inauguration de la nouvelle Maison de ville, qui a été célébrée en grande pompe par toutes les autorités religieuses et civiles.

Ce magnifique édifice, auquel on travaillait depuis quatre ans, est l'œuvre de Corneille Floris (de son véritable nom Corneille de Vriendt), le frère du peintre; il présente une forme d'architecture toute nouvelle et nullement gothique, comme on est habitué à en voir dans les autres constructions qui entourent la place; en sorte qu'au premier coup d'œil il dérouté un peu par sa grande simplicité; cependant cette simplicité est imposante et ne laisse pas que d'avoir sa grandeur. Tout l'ensemble du bâtiment est purement rectiligne. Au

milieu se trouve seulement un avant-corps à quatre ordres de colonnes, lequel s'achève par une logette à l'italienne, où l'on a placé la statue du géant populaire Salvius Brabo. Au seuil de cet avant-corps il n'y a, contrairement à l'usage, ni entrée monumentale, ni perron; et, pour les discours que les deux bourgmestres ont faits à la foule, on avait dû improviser une estrade que l'on avait recouverte de belles étoffes et de verdure.

Tout le long de la place aussi il y avait des estrades pour le peuple, et des arcs de triomphe décorés de beaux peinturages et surmontés des armes de la cité. Et tous les grands seigneurs, non seulement d'Anvers, mais de toutes les provinces, ont défilé sous ces arcs pour se rendre à la Maison de ville, où le clergé les attendait avec les bourgmestres, les échevins et les capitaines des quartiers. Notre Jean, qui était avec nous à une fenêtre, nous nommait au passage ces seigneurs illustres, qui du temps du roi Charles-Quint formaient le principal ornement de la cour. C'est ainsi que nous pûmes voir successivement le prince d'Orange, Guillaume III, surnommé le Taciturne à cause de son air chagrin, et les deux célèbres comtes d'Egmont et de Horn, lesquels sont regardés comme les plus ardents défenseurs de l'indépendance de nos pays.

Il va sans dire que toutes les guildes et confréries étaient là, flamberges au vent et bannières déployées; et aussi les chambres de rhétorique qui

ont joué en plein air plusieurs divertissements et moralités. C'était plaisir de voir ces jeunes gens, la plupart de familles nobles ou fortunées, se donner ainsi en spectacle pour l'amusement du peuple. Il est vrai qu'ils en ont été bien récompensés par les applaudissements et acclamations de toute cette foule, qui les a portés en triomphe, quand ce fut fini, jusqu'à la salle du banquet, dans l'intérieur de la Maison de ville, dont les huit portes étaient restées ouvertes à tout venant.

4 avril.

Vite je rouvre mon cahier pour y inscrire la plus heureuse des nouvelles. Rapheleng est en route et va nous revenir incessamment. Je ne doute pas qu'il ait fait grande diligence pour terminer au plus tôt ses affaires, car ce matin encore à dîner Jean assurait qu'il ne pourrait quitter Francfort avant une huitaine de jours.

J'éprouve une joie bien douce à penser que cette pénible séparation va prendre fin, et qu'à l'avenir rien ne pourra plus jamais nous tenir éloignés l'un de l'autre.

8 avril.

C'est avant-hier à huit heures du soir que mon cher fiancé est revenu. Nous étions tous dans la salle quand il est entré; mais son premier regard a été pour moi, et j'ai bien vu, à la façon dont il m'a serrée sur sa poitrine, que j'étais aussi la toute

première dans son cœur. Il a ensuite embrassé très tendrement mes bons parents et mes sœurs ; puis il a soupé de bon appétit, car il avait été cahoté tout le long du jour, sans qu'on eût relayé depuis le matin.

Après les premières effusions, mon père s'est informé des résultats de son voyage : le chiffre de la vente est un peu moins fort que celui de l'année passée (Rapheleng m'a confessé à part qu'il n'avait pas beaucoup le goût mercantile) ; mais en revanche il a ébauché parmi les savants de Francfort des relations qui ne laisseront pas que d'être très utiles à la marque plantinienne, et il rapporte nombre de documents précieux pour les éditions futures.

J'avais hâte de montrer à mon cher fiancé les aménagements que j'avais faits dans notre jolie petite maison du Ciseau, et hier, sitôt après le dîner, je l'ai engagé à venir les voir. Il a été complètement ravi de la façon dont toutes choses étaient arrangées ; mais je crois bien que, quand même l'appartement eût eu moins bon air, il ne s'en fût pas déclaré moins content. Après que nous avons eu tout regardé en détail, nous nous sommes assis vis-à-vis l'un de l'autre, et nous avons longuement causé des mille et mille choses qui désormais vont nous être communes. A chaque instant Rapheleng s'interrompait de parler pour me dire : « Ma chère Marguerite ! Ma bonne Marguerite chérie ! » et moi je lui répondais de même : « Mon

François bien-aimé! Mon seul amour! » Tout cela ne signifie pas grand'chose à l'écrire; mais quand on le prononce avec la naturelle éloquence du cœur, et qu'un autre cœur y fait écho, on sent en soi comme une musique délicieuse qui est certainement un avant-goût du paradis.

25 avril.

La date de notre mariage vient d'être fixée par nos chers parents; ce sera le 23 juin, époque à laquelle les plus pressants travaux de l'Imprimerie seront terminés. D'ailleurs Rapheleng, craignant sans doute plus de retard, a bien assuré à mon père que rien ne serait changé dans son travail et qu'après comme avant il aurait le même soin des épreuves. Mais quand même ces noces apporteront un grand bouleversement dans l'officine.

Déjà nous nous occupons de dresser les listes des personnes à inviter; il y aura trois soirs de suite trois festins auxquels mon père tient à convier tous ses nombreux amis et protecteurs. C'est l'habitude dans ce pays-ci de donner énormément à manger à propos de tout, et l'on passerait pour les plus pauvres parmi les pauvres si l'on ne faisait pas de ces grandes ripailles qui durent quelquefois jusqu'à huit jours.

Pour moi, j'aimerais mieux de beaucoup avoir des noces plus intimes; mais il faut bien se conformer aux us de ceux qui nous entourent.

1^{er} mai.

A mesure que s'avance le temps de mon mariage, je me sens plus profondément émue et presque inquiète; non point que je redoute de n'être point heureuse avec Rapheleng, — je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer nulle part un homme aussi parfait que lui, et je ne crois pas non plus que deux êtres aient jamais ressenti l'un pour l'autre une affection plus étroite que celle qui nous rejoint, — mais c'est une chose si grave, quand on la considère de près, que cette donation de toute sa vie! Il me semble, maintenant que j'en suis toute proche, que cela est comme une seconde naissance, et qu'une nouvelle étoile va se lever sur ma destinée. Sera-t-elle bonne ou mauvaise, cette étoile? Dieu seul peut le savoir : car, en dehors du sentiment de l'amour et par ce sentiment même, tant de péripéties peuvent contrister l'existence!

Voilà de ces réflexions que je ne communiquerais à personne, pas même à mon bien-aimé Rapheleng, et je suis tout étonnée d'avoir donné un corps à ces légers nuages, en les transcrivant sur le papier. Peut-être n'est-ce là aussi que le reflet de ces autres nuages changeants, dont le ciel est envahi aux heures indécises de la fin du jour. Ce soir en particulier l'horizon était mélancolique, traversé de barres tantôt roses, tantôt bleu pâle ou vert;

comme je revenais de l'église, où l'on avait célébré le premier office du mois de la Vierge je remarquai au-dessus des toits inégaux cette fantasmagorie de la lumière finissante. Mais bientôt, la nuit étant descendue tout à fait, je ne vis plus rien, qu'aux angles des rues les petites statues des madones, blotties au fond de leur niche et éclairées d'une lampe dont la lueur s'épandait doucement devant elles comme les paroles d'une prière.

14 mai.

On commence déjà à prendre de l'argent dans le tiroir de la boutique pour les dépenses de la noce : mon père a fait venir une pièce de gros grain de Lille, dans laquelle on coupera ma robe de mariée et une casaque pour lui-même, ainsi qu'une pièce de serge pour mes cottes. Ma bonne mère, Madeleine et Martine (et moi-même, bien entendu), nous travaillons activement à la confection de mon trousseau, lequel sera composé d'une grande quantité de nippes et fines lingerie de toile, de douze douzaines de draps et de plusieurs ajustements qui me conduiront, j'imagine, jusqu'à la fin de mes jours. Je suis confuse d'occasionner une si grande dépense à mes bons parents, et quand je pense qu'ils ont cinq filles comme moi à établir je ne m'étonne plus de tout le mal qu'ils se donnent pour tenir la maison et l'officine en bel état de prospérité et d'économie.

De mon côté, je compte bien profiter des enseignements que j'ai reçus, et élever mes enfants (si Dieu me fait la grâce de m'en envoyer) comme j'ai été élevée moi-même, dans l'accoutumance des soins matériels, en même temps que des choses de l'esprit, et surtout dans l'horreur de cette sotte vanité qui fait dédaigner les occupations ménagères, sous prétexte que l'on est plus ou moins imbu de science.

C'est à peine si je peux voir mon cher Rapheleng ces jours-ci, tant il a à cœur de mettre en avance sa besogne. Hier soir, il devait me venir quérir à l'église après l'office de la Vierge, mais il a été retardé et je l'ai rencontré seulement comme je m'en retournais seule auprès du petit cimetière. Alors il m'a prise à son bras, et nous sommes revenus côte à côte tout doucement. A un moment, comme nous ne nous disions rien, dans un de ces silences heureux comme je suppose que doivent en avoir l'un auprès de l'autre tous les gens qui s'aiment, nous nous sommes mutuellement demandé à quoi nous pensions, et il se trouva juste que c'était à ce même souvenir de la première fois que nous avions cheminé dans la rue ensemble, quand il s'enfuyait si vite après être venu me chercher pour recevoir la visite d'Alexandre Porret, et que je le forçai à m'attendre, afin d'avoir, comme aujourd'hui, la douceur de sentir son pas réglé sur le mien.

20 mai.

J'ai obtenu de mes bons parents de ne pas aller vendre cette année, pendant la kermesse, sous le cloître Notre-Dame. Il a été convenu que mon père y mettrait un sien relieur, Josse de Hertoghe, qui tient boutique tout près de là, contre le portail septentrional de l'église. Martine et Madeleine ont un peu regretté cette décision, qui les prive du mouvement et du bruit auxquels elles prenaient plaisir; mais, comme il y a beaucoup à faire à la maison et les fêtes des noces en perspective, elles se sont facilement résignées.

C'est ce matin que l'on a mis en circulation les premiers exemplaires des *Emblèmes de Junius*, dont les dessins ont été faits à la plume par un artiste de Paris, Geoffroy Ballain, et gravés sur bois par Arnaud Nicolai. Ces sortes de livres sont fort goûtés du public, et les plus érudits comme les plus ignares se dépêchent d'en venir faire emplette. Un autre livre d'*Emblèmes*, ceux d'Alciat, dessinés et gravés par les mêmes artistes, est en ce moment en préparation; on y voit une foule de maximes très profondes, arrangées en distiques, sur l'amour, l'amitié, la foi conjugale, le bonheur de l'étude et maintes autres choses dont chacun peut aisément faire son profit: et aussi des apologues très curieux, comme celui de l'*Ane chargé de reliques*, du *Pot de terre contre le pot de fer*, etc.; Martine et les petites

en lisent tout haut les épreuves à la veillée, et quelquefois, Rapheleng et moi, nous nous arrêtons de causer pour les entendre.

J'oubliais de noter qu'Ursule est venue ce matin avec son père, lequel m'apportait, en guise de cadeau de noces, deux belles pierres de saphir, que je vais faire monter en pendants d'oreilles. J'aurais voulu demander à Ursule où elle en était avec le béguinage; mais, comme son père n'a pas cessé de discourir, il nous a été impossible d'échanger un mot. Seulement, j'ai bien vu à sa mine dolente et déprimée qu'elle ne devait pas être beaucoup plus avancée qu'auparavant.

3 juin.

C'est donc ce mois-ci que le grand événement s'accomplira. Dans vingt jours je serai l'épouse de Rapheleng! Malgré le grand surcroît d'occupations et le remue-ménage que les préparatifs de la noce occasionnent, je cherche à me recueillir et à me préparer par la prière et la méditation intérieure à la pratique de mes nouveaux devoirs. Hier je suis allée trouver notre bon doyen, et il m'a entretenue longuement des vertus que doit pratiquer une honnête femme, et surtout de cette influence douce et forte qu'elle doit prendre sur le caractère moral de son mari. Rien par violence ni méchante humeur, tout par bonne grâce et complaisance, voilà, m'a-t-il dit, à quoi vous devez vous appliquer; et, comme je lui demandais comment on pouvait concilier ce

mode d'être avec la soumission conjugale dont je ferai serment à l'autel, il m'a répondu que l'obéissance n'impliquait pas l'indifférence, mais que c'était au contraire le chemin par lequel on se faufile dans les cœurs pour les mieux gouverner.

Ce matin, nous avons toutes communié ensemble, ma bonne mère, Martine, Catherine et moi; et les deux petites, qui n'ont pas encore reçu le sacrement, ont voulu absolument acheter de leur bourse deux cierges de trois sous chacun, qu'elles ont fait brûler à mon intention devant la Vierge.

15 juin.

Voici, je pense, la dernière fois que j'ouvre ce cahier avant mon mariage; je veux du moins y consigner le plus de détails possible, afin d'avoir le plaisir de les retrouver plus tard et de comparer ma pensée de ce moment-là avec celle d'aujourd'hui. Ce dont je suis bien certaine, c'est que, si mon esprit change, mon cœur ne changera pas et que, jusqu'à mon dernier souffle, je resterai l'épouse fidèle et chérie de Rapheleng.

Une chose aussi que je veux dire, c'est la vivace gratitude dont je suis toute remplie pour l'incessante délicatesse et bonté de mon cher père. S'étant aperçu que Rapheleng n'était pas en état de faire bonne figure au mariage, et ne voulant pas l'offenser par une offre d'argent directe, il lui a déclaré

(comme une chose qui l'arrangeait lui-même) que désormais il lui remettrait son paiement d'avance tous les trois mois, et de plus il lui a compté, séance tenante, une somme de trente-trois florins qu'il a prétendu lui devoir sur d'anciens travaux, et avec lesquels mon bien-aimé fiancé s'est empressé d'aller acheter nos anneaux, plus six aunes de drap et un bonnet, pour être décent le jour de la cérémonie.

La veille du mariage, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit, nous passerons contrat devant le notaire Gilles Bossche. Voici, en résumé, les clauses de ce contrat : mon père s'engage à me donner le trousseau et à faire tous les frais des noces ; il s'engage en outre à nous exonérer complètement de toutes dépenses, tant que nous habiterons chez lui, et à payer à Rapheleng une somme de cent florins par an pour son salaire. Dans le cas où, pour une raison ou pour une autre, mon cher mari (il me semble que je peux déjà lui donner ce nom) jugerait à propos d'aller loger avec moi hors de l'officine, mon père lui donnerait, pour frais de logis et d'entretien, une indemnité de cent soixante florins ; mais en tout état de cause Rapheleng s'engage à continuer ses services à l'Imprimerie pendant trois années consécutives, au bout desquelles, s'il avait quelque velléité de changer d'emploi, il devrait en prévenir mon père six mois à l'avance.

Pour ce qui est des cadeaux que nous recevrons à l'occasion du mariage, mon père se réserve le

droit de garder ceux qui nous seront faits par ses amis ou protecteurs particuliers, tandis que ceux qui nous échoieraient du côté de Rapheleng deviendraient le profit de notre communauté.

Cela me paraît un peu puéril de mettre tant de solennité à spécifier toutes ces conditions devant l'homme de la loi, tant il me semble que jamais la moindre brouille ne pourra survenir entre nous ; mais mon père est habitué à apporter en toutes choses une grande prudence et discrétion.

21 juin.

Je croyais ne plus pouvoir écrire mon journal avant le 23, mais il se trouve que j'ai une heure de libre, en attendant le souper, et j'en profite pour énumérer ici les personnes qui ont été invitées à nos noces :

D'abord, les associés de mon père, messires Jacques de Schotti et Corneille et Charles de Bomberghe, le docteur Becanus avec sa femme, Catherine de Carde, et sa fille Ursule ; le seigneur Marco Perez, le docte Alexandre Grapheus, greffier de la ville ; notre voisin Bernuys et mademoiselle sa femme ; messires Jean Wynman, Jacques Brayer, Noël Moreau, Retius, Gifanius, amis particuliers de mon père, qui les a conviés avec toute leur famille.

Ensuite les principaux libraires et imprimeurs de la ville, Jean Bellère et son frère Pierre Bel-

lère, Jérôme Cock, Philippe Nuyts, Geoffroi Birckman, Antoine Tilens, et quelques autres dont les noms ne me reviennent pas.

Ensuite tous les membres de la confrérie de Saint-Luc, laquelle comprend : les peintres imagiers, statuaires, graveurs et dessinateurs, si nombreux dans cette ville et avec lesquels mon père est constamment en rapport d'affaires et d'amitié. Franz Floris a promis de venir avec son frère l'architecte; j'espère bien qu'il n'amènera pas sa vilaine femme, qui trouverait sûrement à reprendre à tout.

On a déjà commandé toutes les victuailles du banquet, lequel sera donné dans la grande salle, derrière la boutique. On y servira douze riz de veau, trois langues de bœuf, trois gigots en brune pâte, cinq gigots rissolés dans la lèchefrite, six pâtés de veau, six jambonneaux de seize livres chacun, trois cochons de lait, six chapons, douze pigeons, douze cailles; et, pour le dessert, une grande quantité de cerises blanches, de fraises, d'oranges, d'olives, de câpres, de pommes, de salades et de radis. On a demandé en outre au sucrier quatre massepains, douze livres de dragées, une livre d'anis, et trois livres de fromage de Milan. Enfin, il y aura une grande abondance de vin du Rhin, et autant de vin noir pour ceux qui le préféreront.

Comme il n'est pas possible d'inviter en même temps tous les employés de l'Imprimerie, et que

mon bon père veut néanmoins leur faire faire bombance, il leur a annoncé ce matin qu'il leur distribuerait un pot-de-vin de sept florins, avec lequel ils iront festoyer de leur côté, et boire à la prospérité des nouveaux époux.

Il me semble que ce jour-là il ne se formera jamais assez de vœux pour notre bonheur.

2 février 1566.

Voilà plus de six mois que je suis l'épouse de Rapheleng, et je n'ai eu ni le temps ni le désir de revenir à ce cahier, dont la moitié à peine des feuillets est écrite. La félicité ne s'exprime guère en paroles et, d'autre part, c'est en mon cher mari que j'ai déversé jusqu'ici toutes les impressions de mon âme; mais aujourd'hui il arrive à l'officine un événement assez important pour que je me décide à reprendre la plume.

Ce matin, le margrave Jean d'Immerseel est venu à nouveau faire des recherches dans les ateliers. Il a procédé, à vrai dire, d'une façon benévole et sans s'entourer de tout cet appareil de justice qui nous avait tant impressionnés il y a quatre ans. Cette fois, c'est mon père lui-même qui l'a introduit, et le margrave, pour s'excuser, lui a dit qu'il avait reçu de la Régente l'ordre de perquisitionner pareillement chez tous les imprimeurs de la ville. Pas moins qu'il a examiné très étroitement tous les volumes; et finalement il en

a retenu un seul, les *Testaments des douze patriarches*, qui ne portait pas l'approbation ecclésiastique. Cet ouvrage ne figure pas cependant sur la liste des livres défendus; aussi le margrave a-t-il dit à mon père qu'il allait le faire visiter derechef à Bruxelles, et que, si l'on n'y trouvait rien de répugnant à la foi catholique, les choses en resteraient là.

En apparence cet événement n'est donc ni très effrayant ni très grave; mais, pour ma part, je le trouve assez significatif, car il répond à une mienne secrète inquiétude, qui dort depuis longtemps en moi, et par instants se réveille pour me torturer douloureusement... Oh! combien je prie Dieu et Notre Dame de faire que mon excellent père, que mon bien-aimé Rapheleng aient gardé dans toute leur pureté la religion de leur saint baptême! Oui! c'est là toute mon anxiété, qu'ils soient l'un et l'autre enclins à verser sur la pente de l'hérésie. A bien des menus détails, à des petits riens que j'observe, il me semble parfois qu'il ne doit pas en être autrement. D'autres fois, au contraire, je me révolte contre cette absurdité, et j'accuse mon imagination de se mettre à la poursuite d'une invraisemblable chimère.

8 février.

Cette irritante question de religion parait sur le point d'entrer dans une période aiguë; malgré toute sa prudence et toute sa souplesse, la Régente,

voyant les énormes progrès que fait chaque jour la Réforme et l'audace des hérétiques, qui, non contents de bouleverser les villes, s'en vont jusque dans le fond des campagnes prêcher leurs doctrines nouvelles, a donné ordre qu'on rétablît les tribunaux de l'Inquisition. Encore un peu et, comme du temps de Granvelle, on verra les supplices recommencer, les piloris et les gibets se dresser de nouveau sur les places, et les bûchers se rallumer dans tous les coins du royaume.

Le plus grave, c'est que les grands seigneurs flamands, restés cependant attachés à la religion catholique, semblent, au point de vue politique et pour la défense des intérêts généraux, faire cause commune avec les Réformés. Dans le conseil même de la Régente, on dit que Guillaume le Taciturne, les comtes d'Egmont et de Horn et le comte de Brederode emploient toute leur influence à obtenir la liberté de conscience pour chacun. Mais la Régente, qui n'est en somme qu'un instrument dans la main de son frère Philippe II, se voit bien obligée de suivre les instructions que ce roi impitoyable lui fait tenir directement d'Espagne.

Comment tout cela tournera-t-il? Ce soir, à table, j'ai voulu amener la conversation sur ce sujet; mais de plus en plus mon père et Rapheleung restent muets quand on agite ces questions; leur silence augmente mon anxiété et mes doutes, et marque d'un point noir mon bonheur.

12 février.

Je suis allée aujourd'hui, avec Martine, rendre visite à la famille Becanus. J'avais eu soin de m'accrocher aux oreilles les beaux saphirs dont le docteur m'avait gratifiée au moment de mes noces et que j'ai fait monter en pendants par le joaillier.

Lorsque nous entrâmes dans la belle maison de la rue des Tanneurs, nous entendîmes dès l'escalier parler très haut, et la chambrière, qui nous fit pénétrer dans la salle de cérémonie, nous pria d'attendre quelque peu, avec la mine embarrassée d'une personne qui a quelque chose à celer. Nous attendîmes en effet assez longtemps, et Martine commençait déjà à perdre patience, quand enfin Catherine de Carde, l'épouse de messire Becanus, se décida à venir nous joindre.

A peine les premières révérences faites, elle se mit à parler richesse, comme elle le fait toujours avec tout le monde, et me demanda d'un air pitoyable si j'étais toujours contente d'avoir épousé un homme aussi marmiteux que Rapheleng. Je ne savais que répondre, tant je trouvais indélicate cette façon de me parler de mon cher mari; mais Martine, qui a la langue pointue, s'empressa de répliquer que si mon père l'avait accueilli pour gendre c'est que sans doute il en faisait beaucoup de cas, et que d'ailleurs il m'eût été facile de m'établir plus avantageusement, si je l'avais désiré.

Mais l'épouse de Becanus ne parut pas goûter ce raisonnement :

« C'est tout de même un singulier choix ! répétait-elle avec conviction (en même temps elle ajustait ostensiblement les dentelles de sa guimpe), et les jeunes personnes, par le temps qui court, ont vraiment de ridicules idées. Croyez-vous qu'Ursule, fortunée et dotée comme elle l'est, prétend absolument se faire béguine ? Il ne se passe pas de jour où nous n'ayons des disputes à ce sujet. Au moment où vous avez heurté le marteau, j'étais encore en train de la sermonner sur ce chapitre. Mais elle ne veut pas entendre raison ; elle est plus entêtée que la mule du roi Philippe. »

Alors, timidement, je demandai si nous ne pourrions lui dire bonjour.

« Je l'ai enfermée à double tour dans sa chambre, répondit cette personne sévère, car elle serait capable, avec sa berlue, de s'ensauver pour aller rejoindre sa tante au couvent de Sainte-Barbe ; mais, si vous tenez tant à la voir, je vais donner l'ordre qu'on vous l'amène. Au surplus, je suis obligée de vous fausser compagnie, ayant à aller chez le mercier pour choisir des étoffes de soie dont je veux me faire tailler un cotillon. »

Là-dessus, elle sortit après nous avoir recommandé à toutes les deux de travailler à changer les idées de sa fille. Mais quand la pauvre Ursule vint toute en larmes, nous ne pûmes rien lui dire contre cette volonté qui paraît si profondément

enracinée dans son cœur. Je dus même lui promettre, avant de la quitter, d'aller trouver sa parente au Béguinage et de l'entretenir de cette triste situation.

26 février.

Les seigneurs flamands se sont réunis le 16 de ce mois dans le vieux château de Breda, pour rédiger une requête, dans laquelle ils protestent contre les agissements de l'Inquisition et autres excès du gouvernement espagnol. C'est le comte de Brederode qui a été le principal instigateur de cette protestation, qu'on appelle le Compromis des nobles. Hier cette pièce a été présentée aux gentilshommes anversoïis, qui pour la plupart l'ont revêtue de leurs noms. Elle compte déjà près d'un millier de signatures, et il est à croire qu'elle en récoltera encore au moins autant avant d'être remise à la Régente.

Aujourd'hui c'était dimanche, et nous sommes allés tous ensemble à la grand'messe. J'ai prié avec beaucoup de ferveur pour le maintien de la foi de mon bon père et de mon cher mari; et il m'a semblé que rien dans leur attitude pendant la célébration de l'office ne donnait confirmation à mes soupçons.

1^{er} mars.

Hier la journée a été tant belle, tant radieuse, qu'on se serait cru tout à coup au milieu du printemps, si les arbres n'avaient pas manqué de leur feuillaison. C'était même un singulier contraste de voir sous le soleil éclatant ces branches desséchées et tordues qui semblaient toutes honteuses de leur nudité. J'ai décidé François à venir faire une petite promenade avec moi sur le Werf. Il est toujours tellement enfermé dans son travail que jamais il ne s'accorde la moindre sortie; cependant cette fois il a bien voulu consentir à m'accompagner.

J'étais bien heureuse de cette bonne aubaine inattendue, et je me sentais toute légère et guillerette à son bras. Mon cher mari est de nature silencieuse, comme tous les hommes de grand savoir; moi-même, d'ailleurs, je ne suis pas très bavardé, à moins de me trouver avec Martine et Catherine, qui jacassent toutes les deux comme des pies. Nous avons donc cheminé assez longtemps ensemble, sans échanger beaucoup de paroles. Cependant quand nous sommes arrivés à la Tête de Grue et que nous avons embrassé d'un même coup d'œil les beaux navires, avec leurs voiles traversées de soleil, et le fleuve qui paraissait d'or, nous n'avons pu nous défendre de dire tout haut notre admiration, et sitôt après nous sommes

regardés avec tendresse et serrés davantage l'un contre l'autre, comme si toute cette beauté des choses eût été créée uniquement pour notre plaisir.

Avant de rentrer, nous avons prolongé notre promenade tout le long du port. C'est merveille et sujet d'étonnement toujours nouveau de voir quelle magnifique activité y règne; rien que du fait des marchandises entrant et sortant par la marine, le roi Philippe touche vingt-deux mille ducats par an; et, hors ces deux gabelles de la mer, il touche encore un tribut proportionnel sur tous les autres revenus de la ville, lesquels lui constituent une redevance plus forte que celle qu'il tire de toute la Castille. A ce régime, il y a longtemps qu'une autre cité moins puissante serait à bout; mais celle d'Anvers semble un puits sans fond de richesses, et sa prospérité ne paraît même pas en être atteinte.

24 mars.

Mon bon père est au comble de ses vœux : ma mère vient de lui donner un fils, et depuis hier l'allégresse règne dans la maison. Le baptême a eu lieu ce matin en grande pompe à la cathédrale, et le nouveau-né a reçu le prénom de Christophe, afin de perpétuer dans toute son intégrité le nom déjà illustre de Christophe Plantin.

C'est moi qui ai fait les fonctions de marraine, et j'avais pour compère le peintre Martin de Vos,

élève de Franz Floris et, comme lui, maître à la compagnie de Saint-Luc. Notre bon doyen a voulu lui-même verser l'eau sur le front de l'enfant, et réciter les prières liturgiques. Tout le bas de l'église était plein de monde, car mon père avait invité la plupart de ses amis et, après, on est revenu à la maison faire un grand repas, qui a duré depuis midi jusqu'au couvre-feu. Mais je me suis abstenue d'y demeurer plus tard que le vêpre et, sitôt les sucreries apportées, je suis venue m'installer auprès de ma mère, que tout ce tumulte troublait un peu. Quant au petit Christophe, il dormait dans son berceau, ses deux menottes fermées et sa mignonne face aussi rose qu'une pomme douce; on eût dit, tant il y avait de paix et de sérénité sur ce petit visage, qu'il avait conscience de toute la joie que sa venue au monde nous apportait.

En raison de cet heureux événement, mon père a fait verser à la caisse des pauvres un don de quatorze écus, et a fait distribuer aux ouvriers un pot-de-vin de la même somme.

3 avril.

J'ai agi sagement en me remettant à écrire ce journal, car les événements se multiplient beaucoup, aussi bien à l'intérieur de notre maison qu'au dehors.

Aujourd'hui j'ai à noter le départ de mon père pour Bruxelles, mandé par madame la Régente.

Nous espérons que cet appel n'augure rien de fâcheux, à en juger par les termes de la missive qui étaient particulièrement honnêtes et affectueux pour mon père. Voici la teneur de ce papier :

« Marguerite, par la grâce de Dieu, duchesse de Parme et Plaisance, Régente et Gouvernante des Pays-Bas.

« A notre cher et bien-aimé Christophe Plantin, libraire en Anvers.

« Cher et bien-aimé, ceci est pour vous ordonner que vous ayez incontinent à vous trouver ici pour quelques choses que nous avons à vous faire déclarer et lesquelles entendrez à votre venue. Sur quoi, cher et bien-aimé, que Notre Seigneur vous ait en sa sainte garde.

« Bruxelles, ce deuxième jour d'avril 1566.

« MARGUERITE. »

Ainsi que je l'ai dit, mon père s'est mis aussitôt en route, et il a emmené avec lui notre Jean, pour l'aider à prendre ses commodités pendant le voyage.

Cette année, en raison de la grande besogne qu'il y a dans l'officine, nous n'avons dépêché personne à la foire de Francfort, et c'est un de nos correspondants de là-bas, André Wechel, qui s'est chargé de vendre les livres. On lui en a expédié en temps utile quatorze tonneaux.

6 avril.

J'ai été tellement occupée depuis cinq ou six semaines que je n'avais pu tenir encore la promesse faite par moi à cette pauvre Ursule d'aller au Béguinage pour entretenir sa tante de ses projets. Aujourd'hui j'ai trouvé le moyen de m'acquitter de la commission.

Ce n'était pas la première fois que je me rendais dans ce quartier du couvent de Sainte-Barbe, lequel est situé près de la porte de Cronembourg, et par sa grande tranquillité fait tache au milieu de cette ville bruyante, autant que ferait un petit lac ensommeillé au milieu d'un océan tumultueux. Mais pour ma part cette atmosphère quiète ne me déplait point. Dès en entrant, on a le sentiment que la vie doit s'y passer sans grandes jouissances, mais aussi sans grandes douleurs; chaque heure, chaque minute y ramène un devoir prévu d'avance, et auquel on doit s'attacher d'autant plus facilement qu'on a la liberté de s'en départir : car les béguines qui vivent là ne prononcent pas de grands vœux, et peuvent s'en retourner dans le monde au bout d'un temps, et même se marier si elles en prennent l'envie. Non plus elles ne vivent en communauté (excepté les novices), ayant chacune leur petite maison autour du large préau qui fait le milieu de ce singulier village, et dans laquelle elles ont le droit de recevoir qui leur plaît en dehors des

heures d'office ou de travail. Celle qu'habite la tante d'Ursule est plus grande et plus haute d'un étage que toutes les autres, et fait face à la chapelle; elle est dite « la Maison de la Grande Dame », et c'est toujours la supérieure des Béguines qui l'habite. C'est là que j'entrai et que je trouvai cette respectable personne occupée à coudre.

Elle m'accueillit affablement, avant même de savoir qui j'étais, ni ce que je venais faire auprès d'elle; et, m'ayant fait asseoir sur une petite cadrière basse, elle attendit que j'entreprisse la conversation. Quand je prononçai le nom de sa nièce Ursule, elle eut tout à coup un sursaut.

« Ah! la pauvre petite! la pauvre petite! soupira-t-elle, c'est sûrement le Malin qui lui a suscité l'idée de venir ici; c'est une bien grande tentation, qui la hante là! Mais il lui faut avant tout obéir à ses parents. »

Et, ayant entre-croisé ses doigts, elle récita le quatrième commandement de Dieu.

J'étais fort surprise de la trouver dans cette disposition, et je lui dépeignis alors le triste état où languissait Ursule entre son père, qui est tout féru de son idée fixe au sujet de la langue primitive, et sa mère, qui ne s'occupe que de frivolités et méprise tout ce qui n'équivaut pas à un écu d'or.

« Oui, je sais bien, je sais bien, me dit-elle, mais il n'y a qu'un remède à cela, c'est de prier. Dites-lui de ma part qu'elle prie avec ferveur, sans impatience; et, si Notre Seigneur l'appelle à son ser-

vice, il saura bien lui aplanir le chemin qui mène à lui. »

Je n'en pus tirer autre chose, et je compris qu'il ne fallait pas apporter de passion dans cette demeure de paix; aussi me retirai-je sans insister davantage. Elle m'accompagna jusqu'à la porte, devant le préau couvert d'herbe verte comme de l'émeraude et émaillée de petites pâquerettes roses. Là elle me fit ce même sourire qu'à l'arrivée, un sourire qui avait plutôt l'air de passer par-dessus moi pour aller à Dieu.

En longeant l'allée pour sortir, je croisai la file blanche des novices; elles marchaient une à une, le voile baissé, et se rendaient à la chapelle comme des colombes au nid.

8 avril.

Mon bon père est revenu de Bruxelles cette après-dînée. Nous attendions son retour avec une anxiété assez grande, car il n'avait eu aucune occasion de nous envoyer de ses nouvelles depuis cinq jours qu'il était parti.

Il ne s'est pas expliqué très au long avec nous sur ce que la Régente avait à lui faire entendre; il s'est seulement contenté de nous dire que tout allait bien pour ses affaires, et qu'on lui avait rendu le livre des *Testaments des douze patriarches* avec une approbation pour la vente, signée du chancelier Gaspar Schelline. On va faire imprimer

cette approbation, qui devra être ajoutée à l'intérieur de chaque exemplaire.

Mon père, qui était pressé de voir les travaux de l'officine, s'est retiré sitôt le souper fini; mais Jean est resté toute la veillée avec nous, et il nous a narré avec abondance les événements qui se sont passés dans la capitale pendant qu'il s'y trouvait. Nous avons donc su par lui et avec force détails ce que la rumeur publique ne nous aurait appris que dans quelques jours.

Donc, le lendemain de son arrivée à Bruxelles, c'est-à-dire le 5 avril, notre Jean, qui se promenait du côté des remparts n'ayant rien à faire, vit entrer dans la ville une cohorte de plus de deux cents seigneurs, à la tête desquels il reconnut le comte de Brederode. Toute cette bande se dirigea vers le palais de la Gouvernante, qui en était avertie sans doute, car ils entrèrent aussitôt comme des gens attendus. Jean, dont les grègues ne sont pas liées, se faufila à leur suite, et resta dans la cour, au milieu des archers de garde qui causaient déjà de l'événement. Il sut alors que ces seigneurs étaient de ceux qui avaient signé le Compromis de Breda (lequel actuellement a reçu l'adhésion de plus de deux mille grands personnages flamands), et qu'ils avaient été choisis par tous les autres pour porter leur requête à la Régente et lui exposer les griefs de toute la nation. L'entrevue dura plus d'une heure d'horloge, au bout de laquelle les deux cents seigneurs sortirent avec des faces rouges et

courroucées. Le comte de Brederode marchait encore à leur tête, et Jean put l'examiner tout à loisir. Ce seigneur, qui descend en ligne directe des comtes souverains de Hollande, a la physionomie d'un intrépide bretteur et débauché; de taille géante, de carrure athlétique, de contenance martiale, il porte haut la tête et secoue par moments comme une crinière sa lourde chevelure bouclée, qu'il garde tout entière épandue sur ses épaules. C'est un véritable paladin, le miroir même de la chevalerie, dit-on, un de ceux enfin vers qui se tournent avec le plus de confiance les regards des patriotes.

Jean, qui avait fait séance tenante connaissance avec les archers, trouva le moyen de savoir ce qui s'était passé devant la Régente et pourquoi les seigneurs en se retirant paraissaient si courroucés. Marguerite de Parme avait, parait-il, écouté assez gracieusement leurs discours, et promis d'appuyer la requête auprès du roi; mais à peine avait-elle fait cette réponse qu'un des gentilhommes espagnols qui l'assistaient s'approcha d'elle et l'engagea presque à voix haute et avec mépris à ne pas céder à ces « gueux ». Sans doute appelait-il ainsi les nobles seigneurs à cause de l'accord qu'ils avaient fait avec le peuple. Mais ceux-ci, qui l'entendirent, se retirèrent sans vouloir entrer davantage en explication et le cœur rempli de rancune.

Le soir même ils se réunirent dans un banquet donné par le comte de Culembourg, et tous ensem-

ble ils décidèrent d'adopter pour leur confédération ce nom de « gueux », qui leur avait été jeté comme un défi, et de prendre en même temps pour marques de ralliement l'écuelle et la besace, insignes ordinaires de la profession des gueux. Ils ne furent pas longs à mettre leur projet à exécution, car dès le lendemain on les vit se promener dans la ville, revêtus de gros drap gris, le menton et les joues rasés, et ayant à leur chapeau une écuelle de bois et un gobelet au cou; en même temps ils portaient chacun une pancarte avec ces paroles écrites d'un côté : « Fidèles au roi », et sur le revers, autour d'une besace soutenue par deux mains entrelacées, ces autres paroles : « Jusqu'à la besace ». La vue de tous ces illustres gentils-hommes ainsi faits causa une grande émotion parmi le peuple et fut comme le signal de nouvelles agitations.

Voilà la demie de onze heures qui sonne. Je vais me coucher. Quant à Rapheleng, il est en conférence avec mon père et ne remontera pas de sitôt.

15 avril.

Notre bon Antoine Tiron, qui fut un maître si dévoué pour nous et qui avait rendu comme correcteur tant de services à l'Imprimerie, doit nous quitter le 29 de ce mois. Il a déclaré ce matin à mon père que sa santé n'était plus assez bonne

pour lui permettre de fournir autant de travail ; et en effet, depuis qu'il a eu cette fièvre maligne qui le retint quelque temps à l'hospice, il n'avait jamais repris entièrement ses forces. Il ne va pas néanmoins rester inactif et il a trouvé un petit emploi près du chanoine bénéficiaire de l'église Saint-Lambert à Liège, qui l'occupera à préparer les sermons qu'il prêche chaque dimanche à ses ouailles.

Mon père se montre très contrarié de perdre ce fidèle collaborateur, et cherche déjà comment le remplacer ; les bons latinistes sont rares, quoique tout le monde ici (même les femmes) se pique de parler latin. Mon père avait jeté les yeux sur un jeune homme extrêmement instruit qui pour l'instant sert de secrétaire au cardinal de Granvelle (lequel, retiré présentement des affaires politiques, ne s'occupe plus que de belles-lettres), et qui s'appelle Juste Lipse ; et il lui a écrit personnellement pour l'engager à venir se fixer à l'officine ; mais ce jeune savant a répondu qu'il était sur le point d'aller étudier à Rome, se réservant toutefois à son retour de continuer avec l'Imprimerie plantinienne les bonnes relations si honorablement commencées. En attendant, ce sera un autre de nos employés, Victor Giselinus, qui fera la besogne de ce bon Antoine Tiron. Mon père a porté ses appointements à sept florins et demi par mois ; c'est un jeune homme très actif qui, en même temps que le travail de son emploi, s'occupe à préparer ses études pour la médecine.

5 mai.

Le petit Christophe se porte à merveille et se développe à vue d'œil ; mon père passe chaque jour plus d'une grande demi-heure, matin et soir, à le bercer ou à le dodiner, et c'est merveille de voir cet homme si grave se complaire à ces cajoleries. Ma mère lui en marquait hier sa surprise : « Vous n'en avez jamais fait autant pour aucun autre de nos enfants, Christophe », lui disait-elle. A quoi mon père répondit : « C'est que ce n'était que des filles ; mais de celui-ci, qui est un homme, je veux faire un second moi-même. »

D'ailleurs mes sœurs n'en sont pas jalouses, et c'est à qui tiendra le cher enfant entre ses bras, pendant que la chambrière lui passe une toile imbibée d'eau tiède sur le visage. Et moi je fais avec lui l'apprentissage de ma prochaine maternité.

Du côté des affaires politiques, rien de nouveau. On attend le résultat de la requête que les « gueux » (tout le monde les appelle ainsi maintenant) ont déposée entre les mains de la Régente. On dit que, pour en activer la solution, le comte d'Egmont va entreprendre lui-même le voyage d'Espagne et porter en personne ses griefs au roi Philippe.

27 mai.

Je crois tenir la clef du problème qui m'a tant inquiétée depuis six mois au sujet des croyances de mon bon père et de mon bien aimé mari. Heureusement les choses ne sont pas aussi engagées que je l'avais craint; et cependant mes soupçons n'étaient pas sans fondement.

C'est par hasard et au moment où je m'y attendais le moins que le voile s'est tout à coup soulevé devant mes yeux. Je pense que mes prières ne sont pas étrangères à ce résultat : car il ne se passe pas de jour où je n'invoque Notre-Seigneur et Notre-Dame pour qu'ils me donnent les moyens d'exercer une salutaire influence sur ces êtres qui me sont si chers.

Je ne sais si j'ai noté ici que je m'occupe toujours de la correspondance et des comptes de l'officine; or, ces derniers jours, en l'absence de mon père, j'eus à prendre connaissance d'une missive dont la teneur me causa beaucoup d'étonnement. Bien qu'elle fût tout entière écrite en flamand, elle me parut d'abord rédigée en une langue étrangère, tant les termes en étaient baroques et contournés. Après l'avoir lue plusieurs fois attentivement, je compris qu'il ne s'agissait point d'affaires, mais d'un échange de vues théologiques. La lettre, datée du 25 mai, était signée Guillaume Postel. On y parlait d'une autre lettre écrite par mon père

comme « d'un grand don reçu de sa main » ; on l'y nommait « mon très cher frère en Charité » ; et, après plusieurs longues dissertations, ainsi se terminait cette singulière épître : « Si vous voulez ouvrir aux frères de deçà mes conceptions, j'espère qu'elles ne seront pas inutiles à la Famille de la Charité : car, comme Dieu est mon père, aussi nature est ma mère ; duquel je désire que bénédiction éternelle vous soit donnée. »

Mon premier soin fut de replier le papier et de le poser avec les autres sur la table à écrire de mon père, afin qu'il n'eût pas à prendre ombrage de mon involontaire curiosité ; ensuite, persuadée que Rapheleng (bien qu'il n'eût été aucunement question de lui) était associé à ce mystère, je courus à la chambre des correcteurs avec l'idée de l'interroger ; mais je m'arrêtai à temps, dans la crainte de commettre une inadvertance, et je me retirai en notre appartement pour réfléchir.

Il m'apparaissait clairement que cette Famille de la Charité devait être une de ces sectes, ou associations mystiques, comme il s'en est formé, tellement dans ces pays, depuis que le souffle de Calvin a dispersé toutes les croyances ; mais j'en ignorais les particularités, si elle était orthodoxe ou hérétique ; et même son existence jusqu'à ce jour m'avait été inconnue. Alors je cherchai quelle personne pouvait me renseigner à cet égard ; je pensai successivement à notre bon doyen, à messire Becanus, et même au peintre Franz Floris.

sans m'arrêter à vouloir, pour des motifs différents, me confier à aucun d'eux. Enfin, l'idée de la bonne tante d'Ursule me traversa l'esprit; et je me préparai aussitôt à me mettre en route pour l'aller joindre; mais je m'aperçus ensuite qu'il était trop tard et je renvoyai la chose à demain.

29 mai.

Comme lors de ma première visite, j'ai trouvé aujourd'hui la « Grande Dame » dans sa maisonnette blanche ouverte sur le préau; elle était en train de faire quelque menu ouvrage de couture, et me reçut avec ce même lointain sourire qui n'est pas de la terre.

« Ce n'est point d'Ursule que je viens cette fois vous entretenir, » lui dis-je après l'avoir saluée avec respect.

Et, sans nommer ni mon père ni Rapheleng, sans même lui parler de la lettre de ce Guillaume Postel, je la priai de vouloir bien m'apprendre ce qu'était la « Famille de la Charité ».

« Vous auriez pu vous instruire sans venir si loin », répondit-elle.

Ses yeux gris luisaient comme de l'étain, et je remarquai alors leur singulière pénétration, qui m'avait échappé à mon autre visite. Sans doute, elle en savait beaucoup plus long que moi sur la foi religieuse de mon père et de mon mari.

« Cette Famille de la Charité, me dit-elle, est

une dangereuse institution, plus dangereuse peut-être que si elle était franchement lapse et relapse, parce que sous les dehors des fleurs de l'Amour divin elle cache les pires orties de Satan. Elle fut fondée il y a une vingtaine d'années par un Allemand qui s'appelait Henri Niclaës, lequel ne se sépara pas franchement de l'Église de Rome et permit à ses adeptes de rester fidèles au culte catholique; seulement il leur enjoignit une règle d'existence et des pratiques secrètes qui devaient, dans sa pensée, remplacer peu à peu les anciennes formules rituelles. C'était un rêveur, une sorte d'illumine qui, dès l'âge de neuf ans, prétendait avoir des visions; il enseigna dès lors que nos saints Évangiles sont une lettre morte que l'Esprit de Dieu doit vivifier; il annonça que, dans trois villes, les prophètes du Christ planteraient l'étendard de la Charité, et que ces trois villes seraient Strasbourg, Munster et Amsterdam. Il me faudrait plusieurs journées consécutives pour vous narrer au long toutes ces rêveries; elles sont consignées dans un livre qui a été imprimé à Leyde et est gardé par les plus anciens membres de la secte, lequel livre a pour titre *Le Miroir de la Justice*; on y prêche à chaque page l'abnégation, le sacrifice volontaire, la pratique du bien; mais ces beaux enseignements n'y sont appuyés par aucune sanction surnaturelle et, malgré ses allures mystiques et ascétiques, c'est tout uniment quelque chose comme une religion d'humanité; aussi on

nomme cet Henri Nicolaës et ses adeptes des « libertaires », c'est-à-dire des hommes qui n'ont d'autre règle que leur liberté individuelle. »

J'étais confondue d'en entendre si long de la bouche d'une recluse, mais ma surprise ne fit qu'aller en croissant lorsqu'elle m'énuméra, de sa voix tranquille, les différents personnages de la ville qui font partie de la Famille de la Charité : d'abord le docteur Becanus (bien m'avait pris de ne pas aller aux renseignements près de lui) ; ensuite messire Alexandre Grapheus, Corneille et Charles de Bomberghe, Jacques de Schotti (lesquels sont tous les associés et intimes amis de mon père).

« Et je vous en citerais bien d'autres, me dit-elle, si je n'avais crainte de vous affliger. Allez, maintenant, ma fille, et ne désespérez pas du salut de ces demi-aveugles ; Dieu ne veut pas briser le roseau penché, ni éteindre la flamme qui luit encore. »

27 juin.

Je suis restée tout ce temps sans écrire : car, le Ciel m'ayant fait la grâce de bénir mon mariage avec Rapheleng, j'ai mis au monde le 9 de ce mois un fils très fort et bellement constitué, lequel a reçu en baptême, lui aussi, le nom de Christophe, comme le dernier né de mes chers parents. Les deux petits Christophe sont installés dans une même chambre durant le jour, et les deux berce-

lonnettes se font vis-à-vis; le mien est déjà si beau qu'il pèse autant que son aîné, et tous deux se ressemblent à s'y méprendre. Pour éviter de les confondre par la suite, on leur a attaché au cou des saint-esprits de forme différente. C'est mon père qui les a achetés lui-même chez le patenôtrier du cloître Notre-Dame; et il a voulu les en parer de ses propres mains.

4 juillet.

Le bon peintre Franz Floris est venu ce soir nous faire visite à la veillée. Malheureusement il était tellement pris de vin que mon père et Rapheleleng l'ont emmené dans la boutique, afin que mes sœurs n'entendissent pas toutes les incongruités qu'il débitait. C'est grand dommage qu'un homme d'une si précieuse habileté dans son art se livre à ce point à la boisson; il n'est pas de semaine, paraît-il, où il ne fasse des joutes bachiques avec quelques-uns de ses élèves, voire même avec les gens qu'il rencontre dans la rue et qu'il invite sans plus de vergogne à lui tenir tête. Mon père, qui l'aime beaucoup, dit pour l'excuser que c'est le caractère acariâtre de sa femme qui l'a poussé à se consoler ainsi; mais on ne peut s'empêcher de trouver qu'il se console trop abondamment.

Au milieu des choses qu'il avait commencé à nous raconter (tantôt gravement, tantôt de très plaisante façon), la plus curieuse était comment le

roi Philippe avait accueilli là-bas en Espagne le comte d'Egmont. (Les comtes d'Egmont et de Horn sont les protecteurs dévoués de Franz Floris, et le premier surtout ne manque jamais de l'appeler chez lui quand il séjourne en Anvers.) Or il paraît que ce pauvre comte d'Egmont a dû quitter l'Escorial sans avoir pu se faire écouter du roi ; il n'a pas l'esprit assez délié ni le caractère assez ferme pour lutter contre ce rusé souverain. Celui-ci le reçut fort gracieusement, mais, chaque fois que le gentilhomme ouvrait la bouche pour exposer l'état malheureux des Flandres, le roi lui coupait la parole en lui demandant des nouvelles de ses huit filles et en l'assurant du vif désir qu'il ressentait de les voir bientôt avantageusement établies. Finalement il le renvoya avec un cadeau, et les affaires en demeurent toujours au même point.

Quand Franz Floris eut quitté la boutique, j'entendis mon père traiter Rapheleng de grand naïf, mais en riant et sans aucune méchanceté ; c'était parce que mon cher mari, pour éviter que le peintre ne chancelât en rentrant chez lui, l'avait fait reconduire par Mathieu Ghisbrecht, lequel a, lui aussi, le défaut de s'enivrer plus souvent que de raison. « Bien sûr, dit mon père, qu'ils ne manqueront pas de s'arrêter ensemble dans les tavernes le long du chemin ; en sorte que Mathieu aura bientôt les jambes aussi hésitantes que son compagnon. »

6 juillet.

Nous avons reçu des nouvelles de France. Pierre Porret nous mande que la situation politique n'est guère moins troublée là-bas qu'ici, toujours à cause de ces terribles dissensions religieuses qui mettent tout à feu et à sang. Le roi Philippe II est bien pour quelque chose aussi dans ces violences : car, ayant épousé la princesse Élisabeth, fille de la reine Catherine de Médicis, il se sert d'elle comme d'un nouveau moyen de fomentation et de redoubler la discorde. La reine Catherine a toutes les peines du monde, paraît-il, à obtenir de voir quelquefois sa fille. Durant leur dernière entrevue, qui eut lieu dans la ville de Bayonne, non loin de la frontière, la jeune princesse était accompagnée du plus fidèle conseiller de Philippe, le duc d'Albe. Celui-ci dit alors à la reine avec beaucoup de rudesse « qu'un souverain ne pouvait faire chose plus honteuse, ni plus dommageable pour lui-même, que de permettre aux peuples de vivre selon leur conscience ; qu'il fallait, avant tout, avec des remèdes sévères, et sans épargner le fer ni le feu, extirper le mal d'hérésie jusqu'à la racine, car la douceur et le support ne servaient qu'à l'accroître ; et que, si la reine manquait à un si juste devoir, Sa Majesté catholique était résolue à tout ; afin d'arrêter le cours d'une pareille peste. »

Ainsi l'influence espagnole tend à pénétrer en

France chaque jour plus avant; cependant, il est à croire qu'elle y fera moins de ravages que dans les Pays-Bas, lesquels se trouvent directement sous la domination du roi Philippe.

Pierre Porret nous mande encore beaucoup d'autres choses le concernant ainsi que sa famille : son commerce d'apothicaire marche bien; et il vient de se rendre possesseur de la maison où il a établi son officine; quant à son fils Alexandre, il n'en parle que pour nous dire qu'il n'en a depuis quelques mois aucune nouvelle.

8 juillet.

Les prêches des réformés se multiplient à l'entour des villes; avant-hier, il y en eut un aux portes mêmes de cette Anvers, où se tenaient vingt-six mille personnes, des plus riches et des plus considérables de la ville. Ce qu'ayant appris, la Régente envoya l'ordre de disperser toute cette foule quand elle s'assemblerait à l'avenir; mais les magistrats lui firent réponse « que les sectes étaient devenues trop nombreuses pour qu'on pût les combattre ainsi, et que le mieux qu'on pouvait espérer maintenant, c'était d'arriver à empêcher l'exercice du culte réformé dans l'enceinte même de la ville; mais que, quant à supprimer les prédications en plein air avec le seul secours de la milice, c'était absolument impossible ».

Les lenteurs du roi à répondre aux réclamations

du Compromis mettent cette pauvre Madame Marguerite dans une situation terrible : les gens bien informés disent que la lutte ouverte ne peut plus être différée longtemps. « Il y aura bientôt une noix fort dure à casser, disait hier un des gentils-hommes anversoïis. Le roi n'accorde pas ce qu'on lui demande, et les autres ne céderont pas, dussent-ils tous y laisser leurs têtes. »

En attendant, le peuple réclame la présence du Taciturne, prince d'Orange et burgrave héréditaire de la ville; on dit que sa sagesse est seule capable d'amortir la violence du choc qui ne peut manquer de se produire.

10 juillet.

La ville est dans un état d'effervescence qu'il est difficile de traduire par la plume; au lieu de l'agitation habituelle et bien réglée du commerce, c'est un désordre, un vacarme, dont on n'avait pas eu d'exemple jusqu'à ce jour. Pour comble, le comte de Bréderode, le « Grand Gueux », comme on l'appelle présentement, est venu installer ici son quartier général, et il se promène par les rues avec une foule de seigneurs tous aussi turbulents que lui, revêtus de toile bise et portant besace; mais ce ne sont des gueux que de nom, car ils ont la poche pleine d'écus, font bombance dans les tavernes et s'amuseut avec les filles.

Les affaires souffrent forcément de cette crise à

laquelle tout le royaume est en proie. Nos expéditions de livres ont diminué de moitié depuis un mois, ce qui ne laisse pas d'être inquiétant. Il est vrai que la vente des Bibles augmente dans des proportions extraordinaires : il ne se passe pas de jour où l'on n'en écoule plusieurs centaines d'exemplaires dans notre seule boutique, et mon père va faire procéder à de nouveaux tirages pour arriver à contenter tout le monde.

13 juillet.

Le prince d'Orange s'est enfin décidé à se rendre aux pressants appels de la population. Il faut dire que la Régente elle-même, effrayée de la tournure alarmante que prenaient les choses, l'avait fait supplier de son côté de quitter provisoirement son gouvernement de Hollande et de Zélande pour venir apporter ici la pacification de sa présence. Il a fait son entrée en Anvers ce matin, comme le carillon de Notre-Dame annonçait onze heures. La ville tout entière était dans la joie. Le peuple bordait la route à plusieurs lieues de distance. La grille de la porte de Berghem, par laquelle il devait entrer, les murailles des remparts, les échelons des toits et les fenêtres des maisons étaient fourmillants de monde, et tous les visages rayonnaient de bonheur et d'espérance. Une grande cavalcade se rendit à son devant, pour l'escorter dès son entrée dans la ville. Le comte de Bréde-

rode tout le premier, suivi de ses Gueux, chevauchait à la tête de ce cortège; lorsque de loin ils aperçurent le prince, ils déchargèrent leurs pistolets, et la multitude répondit à ce signal par les plus bruyantes acclamations. Une minute après, le Taciturne était entouré de toute cette foule qui le baisait aux mains, se frôlait à lui, l'appelait son père, son sauveur, son seul espoir. Mais des cris de : « Vivent les Gueux ! » s'étant mêlés à ces cris d'enthousiasme qui l'accueillaient, il les fit cesser immédiatement et, interpellant Bréderode, il lui déclara avec vivacité qu'il aurait tôt fait de les obliger à oublier ce fatal mot d'ordre. Néanmoins, Bréderode ne s'en montra pas contrit et continua à faire grand tapage autour du Taciturne, jusqu'à ce qu'enfin celui-ci lui eût dit nettement qu'il goûtait peu ces bruyantes démonstrations, à la fois trop chaleureuses pour qu'on pût les blâmer et trop dangereuses pour qu'on les pût approuver. Alors, Bréderode et les autres gentilshommes s'appliquèrent à faire comprendre à la population que tout ce tumulte déplaisait au prince, et elle se dispersa bientôt. Mais tous se sentaient soulagés de posséder dans leurs murs celui qu'ils considèrent instinctivement comme leur protecteur et défenseur naturel.

C'est Jean et Mathieu Ghisbrecht qui nous ont narré tous ces détails; ils sont allés se poster en face de l'hôtel où le prince Guillaume doit loger. Mon père n'a pas voulu permettre à mes sœurs

de se mêler à cette cohue, bien qu'elles en mou-russent d'envie; quant à moi, je suis restée à mitonner les deux petits Christophe, qui poussent comme sainfoin au soleil, et que nous allaitons tour à tour, ma mère et moi, sans nous inquiéter de les reconnaître à leur saint-esprit.

4 août.

J'ai eu occasion d'apercevoir hier le Taciturne comme il sortait de son hôtel et que moi je me rendais à la sainte messe. Il m'a semblé que son visage avait fort changé depuis le jour où je le vis pour la première fois, lors de l'inauguration de notre Maison de ville. Il est vrai que, ce matin, j'ai examiné de plus près et avec une curiosité plus grande.

Guillaume d'Orange n'a, dit-on, que trente-trois ans d'âge; mais il en marque presque le double, tant ses traits sont plissés d'une quantité de petites rides, comme un linge fin qu'on aurait trempé dans l'eau froide. Et c'est aussi une idée de froideur qui vient en l'esprit à le regarder. Je ne m'étonne plus qu'on l'ait appelé le Taciturne, car il porte sur toute sa face — très large par en haut et toute pointue par le bas — une empreinte de mélancolie qui ne se doit dissiper, j'imagine, dans aucune circonstance. Entre son bonnet de fourrure sombre et sa fraise blanche, ses yeux fulgurants et noirs éclatent comme les deux balles d'une espingole; et son nez, long et cassuré, ressemble à la lame

hérissée de crocs d'une pertuisane. Les coins de sa bouche retombent avec amertume sous la moustache, qui redescend, elle aussi, de part et d'autre en deux arcs détendus autour de cette bouche désenchantée. Mais ce qui frappe davantage en lui, c'est l'étonnante saillie de ses mâchoires et de ses pommettes qui donnent l'idée d'une force inquiétante et peu commune. Il me semble qu'à la place des Anversois cet énigmatique personnage m'inspirerait plus de crainte que de confiance.

Cependant il fait, paraît-il, de bonne besogne, et semble avoir à cœur de vouloir pacifier les deux partis, et de rétablir la tranquillité publique. Depuis trois semaines qu'il est ici, il a traité séparément avec toutes les corporations de la cité. Non seulement cela, il a eu de fréquentes entrevues avec les chefs des associations militaires, avec les compagnies de négociants étrangers, avec même les membres des trois chambres de rhétorique, le Violier, le Chrysanthème et la Branche d'Olivier. Il passe ses jours et ses nuits (car il s'accorde à peine quatre heures de sommeil) à s'efforcer d'amener tous les citoyens à l'union entre eux, pour rétablir la sécurité et la paix. Grâce à lui, on a retrouvé enfin un peu de calme. Espérons que cet heureux résultat ne fera que se confirmer, et que d'ici à peu de temps cette belle ville aura repris l'activité et la sagesse qui en ont fait jusqu'à présent, malgré bien des vicissitudes, la souveraine des pays du Nord.

10 août.

Madeleine a été assez souffrante ces jours derniers d'une violente colique; le docteur Becanus, qui est venu la voir, a dit que la chaleur excessive devait y être pour quelque chose : car depuis le commencement de ce mois nous n'avons pas eu une minute de détente, et même la nuit on étouffe tellement qu'il faut laisser ouverts les vasistas des fenêtres.

On s'occupe déjà en ville des préparatifs pour la procession de l'Ommegang, qui tombe cette année le 18, la fête de Notre-Dame étant un jeudi. On avait craint un moment de ne pouvoir faire sortir dans la ville ce grand et solennel cortège, à cause de l'exaltation des partis; mais, grâce au Taciturne, l'ordre s'est rétabli maintenant, et l'on compte au contraire donner à cette fête plus d'éclat encore qu'à l'ordinaire.

16 août.

Tout le monde s'étonne ici et murmure contre la Régente, qui a rappelé à Bruxelles le prince d'Orange, sous prétexte qu'il ne devait pas manquer d'assister à la réunion des chevaliers de la Toison d'or, qui va avoir lieu dans cette ville. Vainement le prince lui a répondu qu'il y avait danger à abandonner son poste en ce moment, et

qu'il pourrait en résulter quelque écart; la Régente s'est entêtée et lui a mandé de tout quitter pour venir la joindre. Mon père disait ce matin à dîner qu'il devait y avoir là-dessous quelque raison mystérieuse, et que peut-être le roi Philippe s'était enfin décidé à sortir de son mutisme. Malgré ce rappel précipité, le prince d'Orange a pris, avant de partir, des mesures pour la sécurité publique; il a annoncé qu'il ne tolérerait pas l'exercice du culte réformé dans la ville, mais qu'on pourrait l'exercer sans bruit dans les faubourgs; il a fait encore quelques autres ordonnances très sages, auxquelles les chefs des corporations ont adhéré de part et d'autre, « par égard et respect tout particulier pour sa personne » ont-ils déclaré. Enfin il voulait aussi que la ville enrôlât et payât douze cents hommes, afin qu'en cas d'alarme on pût avoir sous la main un certain nombre de soldats bien disciplinés; mais il ne parvint pas sur ce point à faire adopter ses avis; les magistrats lui ont déclaré qu'ils étaient tout prêts à assumer la responsabilité de la ville, mais qu'ils ne voulaient pas de mercenaires.

Madeleine est tout à fait remise maintenant; elle pourra se joindre à la procession de l'Ommegang et porter une bannière avec Martine et Catherine.

25 août.

Que d'affreux événements accomplis en cette ville depuis une semaine! Je me demande, au moment où je rassemble mes idées pour écrire, si je n'ai pas été en butte à quelque affreux cauchemar. Mais, hélas! il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles autour de soi pour s'assurer que ce cauchemar est la plus monstrueuse des réalités. Mais je ne veux pas me laisser aller à d'inutiles doléances, et je vais m'efforcer de retenir mon indignation pour raconter aussi bien que possible tout ce qui s'est passé pendant cette fatale semaine.

Donc ce dimanche 18, la procession de l'Omme-gang sortit ainsi que chaque année de la cathédrale; cependant par prudence on n'avait pas pris le Sacrement et c'était la statue privilégiée de la Vierge, toute parée et surchargée d'ors, qui formait le centre du cortège; autour marchaient comme de coutume au son des trompes et des tambours, et parmi toute la flottille des bannières et gonfalons blasonnés, les nombreuses gildes et confréries, chambres de rhétorique, congrégations religieuses, et enfin la nombreuse suite des fidèles, cierge à la main et en beaux vêtements de fête.

Tout d'abord le magnifique cortège se déroula sans entrave. Ce fut seulement vers la place de Meer, où une grande foule de peuple était amassée, que quelques cris commencèrent à retentir, trou-

blant le chant des cantiques ; puis à ces cris isolés se joignirent de vilains ricanements, et des apostrophes directes adressées à notre glorieuse patronne : « Mayken¹ lui disait-on, Mayken ! ton heure est venue, on ne te verra plus avec toutes tes parures ! C'est aujourd'hui ta dernière promenade ! »

Et comme les catholiques enflaient la voix, si bien que le chant de leurs cantiques couvrait ces bruits discordants, des projectiles furent lancés dans la direction de la Vierge, lesquels heureusement ne l'atteignirent pas ; mais plusieurs des assistants en reçurent, et Martine, qui portait une bannière avec Catherine et Madeleine, fut heurtée à l'oreille gauche par une pierre pointue qui lui mit en sang tout ce côté de la tête.

Alors notre bon doyen, afin de ne pas davantage exposer ses ouailles, donna ordre qu'on prit au plus court pour revenir à la cathédrale, et la procession ne fit ainsi que le demi-tour des remparts.

Jusque-là les choses n'étaient pas bien graves, et l'on pouvait même se féliciter qu'il n'y eût pas eu de plus grands désordres, mais ce n'était que les premières velléités de ce terrible débordement de passion qui devait dévaster avec plus de brutalité qu'un ouragan les plus beaux édifices de la contrée.

Le lendemain, dès la première heure, la même

1. En flamand *Petite Marie*.

foule houleuse, qui avait insulté le cortège, stationnait devant la cathédrale; et, aussitôt que les portes en furent ouvertes, elle se précipita au dedans et courut à la statue de la Vierge, pour recommencer ses dérisions; mais la belle statue en or massif avait été placée derrière une grille de fer, à l'intérieur du chœur, au lieu d'être comme d'usage exposée bénévolement à la dévotion de tous; ce que voyant, ces fanatiques poussèrent de grands hurlements et se précipitèrent contre la balustrade, qu'ils rompirent, malgré tous les efforts que les gardiens de l'église leur opposèrent. En même temps un homme de mauvaise mine, qui avait l'air d'un ouvrier (il portait un pourpoint noir tout élimé et un vieux chapeau de paille, qu'il avait indécemment gardé sur la tête) était monté dans la chaire de vérité et s'y livrait à une pantomime bouffonne et à des discours incohérents, croyant imiter par là les prédications de nos saints prêtres. Le petit nombre de catholiques qui avait pu réussir à se glisser dans l'église ainsi envahie s'indignait et lui enjoignait de se taire, mais le gros de la foule, composé principalement de gens en guenilles, de méchants apprentis et d'artisans sans ouvrage applaudissait et criait de toutes forces : « A bas les Papistes! Vivent les Gueux! » A la fin, un jeune marinier du port, dégoûté de tant d'insolence, escalada la chaire par le côté et, comme il était fort et robuste, il saisit le sacrilège bouffon et voulut le jeter par-dessus bord; mais l'autre le tira

à son tour par le bras et ils tombèrent ensemble sur le pavé de la nef. Il s'ensuivit une batterie générale, comme sur une place publique, les uns prenant fait et cause pour l'artisan, les autres pour le marinier. Ce dernier fut blessé d'un coup de pistolet, et l'église fut souillée du sang de ce juste. Cependant les catholiques, aidés du clergé et des gardiens, parvinrent, après une lutte héroïque, à chasser du lieu saint cette meute de malfaisants.

Pendant ce temps les magistrats étaient paisiblement réunis à la Maison de ville. Lorsqu'on vint leur annoncer ce qui s'était passé dans la cathédrale, ils témoignèrent d'un grand embarras, et ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'envoyer un message au prince d'Orange pour le conjurer de revenir. En perdant le prince, ils semblaient avoir tout perdu, jusqu'à la possibilité de maintenir dans la ville cette tranquillité dont ils s'étaient cependant portés garants ; peut-être aussi pensaient-ils que ces excès n'auraient pas de suite, en quoi ils se trompaient cruellement.

Le lendemain soir, en effet, comme on achevait l'office des vêpres (le clergé n'avait pas voulu s'effacer devant ces menaces, ni priver les fidèles des cérémonies du culte), l'invasion recommença, mais beaucoup plus nombreuse et redoutable encore. C'étaient toujours ces mêmes gens sans aveu, faces de bandits, que l'on n'avait jamais rencontrés dans la ville, et qui semblaient avoir été tirés exprès de quelque abominable géhenne ; mais cette fois ils

étaient ostensiblement armés et marchaient à la prise de l'église comme à un assaut. Une pauvre centenaire, qui vendait des cierges à l'entrée du porche, fut culbutée et injuriée par eux; ils lui prirent toute sa marchandise, et frappèrent en plus les personnes qui se portèrent à son aide. Comme la veille, on courut donner l'alarme à la Maison de ville; et cette fois le margrave, accompagné de la milice et des deux bourgmestres, se décida à venir combattre cette émeute, qu'il eût été si aisé d'empêcher. Maintenant il était trop tard; les autres, déjà installés dans l'église comme vainqueurs et triomphants, leur fermèrent les portes dessus, après les avoir couverts de huées.

Cependant les ombres de la nuit commençaient à descendre. Enfermés dans le lieu saint, ces bandits entamèrent leur infernale besogne. D'abord ils s'attaquèrent à la Vierge privilégiée, principal objet de leur fureur; en une seconde la magnifique statue fut arrachée de sa niche, foulée aux pieds, dépouillée de toutes ses parures; quelques-uns même de ces insensés essayaient de lui enfoncer leur dague à travers le corps. Puis ce fut le tour de toutes les autres saintes reliques, qu'ils enlevèrent et profanèrent avec une incroyable rapidité. Les précieux tableaux furent arrachés des murs, crevés et tailladés; les riches vitraux qui resplendissaient aux hautes fenêtres furent brisés et réduits à néant, de même que toutes les belles sculptures disséminées le long des sept nefs, et qui ne formaient plus le

lendemain au milieu de l'église qu'un grand monticule de poussières. Un groupe colossal, où l'on voyait Notre-Seigneur en croix au milieu des deux larrons, ornait le maître-autel ; il fut renversé avec des cordes et des poulies et mutilé à coups de hache. Enfin, comme il ne faisait plus clair sous les voûtes, une troupe de vilaines ribaudes qui avaient accompagné ces bandits se mirent en devoir de les éclairer, afin qu'ils pussent continuer leurs ravages ; elles s'emparèrent des cierges d'autel, allumèrent tous les candélabres, et bientôt la cathédrale fut toute illuminée comme pour les plus belles fêtes. Alors la folie de ces misérables ne connut plus de bornes ; passant les magnifiques vêtements sacerdotaux sur leurs sordides haillons, ils rompirent le pain consacré, burent à grandes rasades le vin sacramentel, qu'ils versèrent dans les calices d'or, et poussèrent l'ignominie jusqu'à graisser le sale cuir de leurs savates avec l'huile sainte qui servait à oindre les évêques et les rois. Quand ils eurent tout saccagé, leur soif de destruction n'était cependant pas encore assouvie ; chacun d'eux armé d'une torche enflammée, ils se précipitèrent dehors et se portèrent d'un lieu saint à un autre, ne laissant rien debout partout où ils avaient passé. Nous entendîmes l'écho de leurs hurlements, qui résonnaient dans cette molle nuit d'été comme une invraisemblable et cannibale clameur. Le lendemain matin ils avaient ravagé ainsi trente églises ou monastères dans les murs de la ville ; et les

rues étaient pleines de moines et de nonnes à demi-vêtues qui s'ensauvaient pour fuir les griffes de ces abominables démons.

27 août.

Les ravages des iconoclastes (on les nomme ainsi, parce qu'ils semblent avoir juré de briser toutes les images) continuent, non pas dans Anvers, où tout le mal possible a été fait, mais dans les autres provinces; à Malines, à Tournai, à Gand, la trombe s'est abattue sans rencontrer plus de résistance.

C'est une chose incroyable de penser que dans une ville comme celle-ci, disposant de tant de confréries militaires et de la milice, de pareilles abominations aient pu se produire trois jours durant avec une si complète impunité; on commence à dire ouvertement que les magistrats y ont prêté en dessous la main, et que l'hérésie s'est infiltrée jusque dans les corps de ces premiers chefs du peuple; on dit aussi que c'est le grand Bréderode et ses Gueux qui ont enrôlé cette troupe de bandits, en leur donnant pour toute rémunération une somme de dix patars par jour. Mais il est plus probable que le mot d'ordre est venu des Réformés riches et puissants de la ville, lesquels se sont tenus cois dans leur maison pendant tout le temps que cet orage a grondé.

En attendant, les pertes sont inestimables, et

elles apparaissent plus grandes encore, à mesure qu'un peu d'ordre se fait en ce chaos ; dans notre seule cathédrale c'est par centaines de millions de florins que se chiffre le désastre ; encore ne serait-ce rien, s'il ne s'agissait que d'or et d'argent monnayé, mais tant de belles œuvres que nos meilleurs ouvriers d'art y avaient accumulées et que nulle fortune au monde ne pourra remplacer jamais, tant de précieuses reliques, de bijoux merveilleusement ciselés, de peintures et de sculptures uniques ! La magnifique *Assomption* de Franz Floris, qui faisait l'admiration de tous ceux qui la regardaient, a été lacérée et mise en bouillie ; et dans les soixante et dix chapelles des corporations presque tous les tableaux ont disparu. Dieu a voulu protéger cependant d'insigne façon le précieux triptyque de Quentin Metsys, qui représente *l'Ensevelissement du Christ* ; comme par miracle, les volets s'en sont trouvés fermés, de telle sorte que les iconoclastes n'ont pu l'apercevoir : on l'a retrouvé intact le matin dans la chapelle des Liénoisiers, où il éclaire de sa lumineuse splendeur toute la désolation du vaste édifice.

Le prince d'Orange est rentré hier matin à cheval, accompagné de son frère le comte Louis. On dit qu'il a réprimandé sévèrement le margrave Jean d'Immerseel et les deux bourgmestres de leur indécision et de leur faiblesse.

4 septembre.

Notre vie de famille s'étant trouvée toute bouleversée par ces lamentables événements, je n'ai pu noter une conversation que j'avais eue avec mon père au sujet de Martine, la veille de la procession de l'Ommegang. Je tiens cependant à la transcrire ici, parce que cela me permettra d'y mieux réfléchir et d'apporter dans ma conduite un peu de cette grande prudence qui est le propre de toutes les actions de mon bien-aimé père.

Je n'avais pas été sans m'apercevoir moi-même qu'entre ma sœur cadette et notre Jean régnait une grande intimité et familiarité, — et je ne songeais même pas à en concevoir de l'étonnement, tant cette amitié jusqu'à présent semblait de bon aloi et comme fraternelle. Jean n'avait pas quatorze ans quand il est entré comme apprenti à l'officine, et à cette époque Martine était petite fille encore; ils avaient pris l'habitude de jouer ensemble et même de se gourmer quelquefois; plus tard, quand mon père, après ses mauvaises affaires, remonta l'imprimerie sur les bases nouvelles de l'association, Jean, qui était allé travailler à Venise, revint habiter avec nous, et ce fut encore entre lui et Martine la même familiarité sans conséquence; leur caractère, qui est à peu près semblable et qui les porte l'un et l'autre à s'appliquer aux choses extérieures et actives, expliquait

d'ailleurs assez bien ce rapprochement; mais les années sont venues, et mon père s'est avisé qu'un peu de surveillance ne serait pas inutile à leur endroit.

Voilà ce qu'il m'a expliqué l'autre soir dans le petit cabinet de travail qui attient à sa chambre au premier étage, et comme quoi il m'a dit avoir jeté son dévolu sur moi, pour tenir sous l'œil les deux jouvenceaux. Je me suis récriée d'abord, disant que c'était plutôt là une besogne incombant à ma mère, mais il a insisté en me donnant de si bonnes raisons (particulièrement celle-ci, que Martine est beaucoup plus souvent en ma compagnie) que je me risquai à accepter cette charge; mais j'espère n'avoir pas de trop fréquentes occasions d'y exercer ma sévérité.

En ville, le calme s'est à peu près rétabli. Le prince d'Orange, après de longues entrevues avec les chefs du parti réformé, a rédigé un accord en seize articles que la Régente a signé. Il y est dit que trois églises seront accordées aux différentes sectes pour l'exercice de leur culte, et stipulé expressément que nulle tentative ne devra être faite ni par les catholiques ni par les protestants pour déranger l'ordre public. Les mesures les plus sévères ont été prises pour que des sermons et des excitations dans les rues ne viennent plus troubler à l'avenir la bonne harmonie qui devrait régner entre des frères et des concitoyens, lors même qu'ils seraient d'opinions diverses sur les doctrines

et rites religieux. Cette convention a été lue publiquement ce tantôt par le margrave, de l'une des fenêtres de la Maison de ville. Après quoi, pour faire exemple, on a pendu haut et court trois des destructeurs d'images, en présence de tout le peuple.

10 septembre.

Le bruit court que le roi Philippe se déciderait à quitter ses chères Espagnes pour venir voir par lui-même ce qui se passe dans ces pays. Il paraît que la Régente l'en aurait supplié, et que cette princesse est dans l'état le plus lamentable depuis qu'elle a signé le dernier accord. « Je me mange le cœur, répète-t-elle sans cesse, et ne puis rien sans le roi; toutes ces mesures de conciliation, c'est un sabot pour des roues, un emplâtre sur une plaie. »

D'autre part, on raconte que Sa Majesté catholique est entrée dans une grande fureur en apprenant tous les ravages des iconoclastes. Cette nouvelle lui est parvenue dans son Alcazar de Ségovie, qui est sa résidence favorite. Le roi, quoique malade d'une fièvre intermittente, s'est levé tout droit sur son lit et a crié en s'arrachant la barbe de rage : « Cela leur coûtera cher, je le jure par l'âme de mon père ! cela leur coûtera plus cher qu'ils ne croient ! »

En attendant, ce sont les honnêtes négociants de la ville qui payent pour les turbulents. Mon père

commence à être inquiet de la mauvaise tournure que prennent les affaires et retarde à imprimer ses grands ouvrages. Il a su par Franz Floris, qui est au courant de tout à cause du grand nombre de ses élèves, que l'ambassadeur de la reine d'Angleterre, sir Thomas Gresham, écrivait déjà dans son pays « qu'on ait à chercher un autre marché pour l'écoulement des denrées anglaises, attendu que le commerce ne trouverait plus de sécurité dans Anvers par ces temps de troubles. »

Ces propos ont une signification importante, car les Anglais sont toujours les derniers à apporter leur crédit à une place, et les premiers à s'en retirer aussitôt que la carène craque.

20 décembre.

En rangeant ce matin les papiers de Rapheleng, j'ai rencontré cet opuscule du *Miroir de la Justice*, dont m'avait parlé la tante d'Ursule, et je n'ai pu me retenir d'y jeter les yeux; j'y ai retrouvé toute cette exaltation mystique qui paraît être le propre esprit de tous les membres de cette Famille de la Charité, à laquelle appartiennent (je ne puis plus en douter, hélas!) mon excellent père et mon bien-aimé mari.

C'est une grande douleur, la plus grande peut-être qu'une femme fidèle puisse ressentir, que de ne pas se trouver en étroite communion d'idées avec le compagnon de son existence. Il semble que les

baisers les plus fervents soient menteurs et que les regards les plus amoureux ne soient que tromperie, quand par derrière se cache ce douloureux mystère d'une âme qui ne se laisse pénétrer que par surprise. Ah! mon cher Rapheleng! quand je pense aux beaux élans qui nous poussaient l'un vers l'autre et à toutes les douces émotions du jour de notre mariage, alors que nos mains se sont unies au pied de l'autel, je ne puis m'empêcher de verser des larmes et de dire que le meilleur des bonheurs humains est fait d'illusion, et que tout ici bas est imperfection et inanité. Je n'ai pourtant pas la force d'en vouloir à mon mari de l'éloignement moral en lequel il me tient. Il est si bon, si affectueux en toutes autres choses! Et je n'ai pas non plus le courage de lui avouer que son secret m'est connu, car je sens qu'il y a là entre nous une barrière inflexible contre laquelle je me briserais avec une pitoyable souffrance, sans pouvoir réussir à la faire céder.

2 octobre.

Ce matin c'était la fête des Saints Anges, et je suis allée entendre la messe à la cathédrale. On répare peu à peu les abominables dégâts du saccagement; mais, bien que tous les catholiques rivalisent de zèle pour restituer à ce magnifique temple sa splendeur primitive, il n'est que trop certain que jamais on ne parviendra à lui rendre tant de

richesses incomparables, que pendant des siècles les plus grands ouvriers d'art y avaient amassées.

Pour le moment c'est une chose navrante que ces sept grandes nefes toutes nues et endeuillées de ce qui faisait leur éclat et leur noblesse, et de voir aussi par les larges fenêtres privées de leurs verrières polychromes le soleil entrer brutalement et éclairer jusqu'en ses moindres détails cette cruelle dévastation. Mais ce sont les soixante-dix chapelles des corporations qui portent les plus vives plaies à leurs flancs ; on n'y a rien laissé des trésors sans nombre qu'elles contenaient, si ce n'est dans celle des menuisiers le triptyque resté fermé de Quentin Metsys. Les maîtres des corporations ont déjà commandé de nouveaux tableaux pour leurs autels, et Franz Floris et Martin de Vos, aidés de tous leurs élèves, travaillent avec acharnement à honorer de nouveau par leurs grands ouvrages Celui qui est le premier inspirateur de l'art et le divin créateur de toute Poésie et Beauté.

Quand on pense que quatre cents églises dans les provinces ont été également saccagées et dépouillées par ces barbares ! Ces déchainements ont causé le plus grand tort au parti protestant et à ceux qui veulent faire cause commune avec lui. Bréderode et ses gens, malgré leur amour du tapage, se sont tenus cois pendant quelque temps, et c'est seulement depuis que la tourmente s'est apaisée qu'ils recommencent à montrer leurs têtes au-dessus des eaux.

5 novembre.

J'ai passé depuis un mois par de biens cruelles perplexités. Nos deux petits Christophe ont été atteints de la coqueluche. Je les ai soignés tous les deux ensemble dans la petite maison du Ciseau, où on les avait installés dès le début, afin d'éviter que la contagion n'aille encore se répandre sur mes sœurs; et j'ai dû moi-même pendant ce temps rester à l'écart de tout le monde, sauf mon cher Rapheleng, qui n'a jamais voulu se séparer de moi, malgré les instances que mon père lui a faites.

Ces circonstances m'ont donné une fois de plus l'occasion d'admirer les sages desseins de la Providence, qui mélange toujours un peu de miel au pire fiel des épreuves qu'elle nous envoie. En ce qui me concerne, j'ai pu constater avec une douce émotion combien mon cher mari m'était profondément et intimement attaché, et combien cette tendresse qu'il exprime peu est bien enracinée et vivace au fond de son cœur. Chaque nuit, malgré les grandes fatigues de ses journées de travail, il ne manquait jamais de se lever le premier, quand la convulsion de la toux étouffait l'un ou l'autre des deux pauvrets, et souvent il passait des heures entières à les promener dans la chambre, me suppliant de rester au lit afin de mieux ménager mes forces. Pour ce qui était de sa propre peine, il n'avait jamais l'air d'y prendre garde.

Enfin maintenant toutes ces misères ont vu leur terme; les deux petits Christophe se sont remis à faire leurs gentils gazouillements et risettes, et à se rouler ensemble sur le tapis où ils se tiennent à croupetons; mais le mien est toujours le plus robuste, bien que ce soit lui que la maladie ait touché le plus violemment.

19 novembre.

Pour la première fois, depuis que mon père m'a délégué ses droits sur Martine, j'ai eu ce matin occasion de la reprendre; c'était, il est vrai, à propos d'une chose de mince importance, mais j'ai pensé mieux faire en établissant tout de suite mes positions.

On était quelques quarts d'heure avant dîner, et Catherine donnait à Madeleine sa leçon d'épINETTE; à ce moment-là généralement Martine travaille à revoir les épreuves de la matinée, et ma mère, toujours accompagnée de sa noute Henriette, surveille les travaux du ménage. J'avais besoin de parler à Martine et j'allai la chercher dans la pièce où elle se tient pour écrire, mais elle n'y était point. Je la cherchai encore vainement à la boutique et dans la chambre des correcteurs. Alors l'idée me vint qu'elle devait être à jaser avec Jean dans quelque recoin de la maison. Je ne m'étais pas trompée : bientôt je les trouvai tous les deux dans le magasin des emballages, dont Jean a la

direction; ils étaient assis sur des piles de livres, les bras et les jambes ballants, s'entretenant de choses qui devaient sans doute être fort plaisantes, car ils se souriaient l'un à l'autre avec une égale satisfaction. Je fis signe à Martine de venir dans l'allée et, après lui avoir dit ce qui m'occupait, je lui remontrai qu'elle était une trop grande fille maintenant pour se permettre de ces familiarités avec un étranger. A ce dernier mot elle éclata :

« Un étranger! cria-t-elle, voilà une idée singulière et qui ne me serait jamais venue de regarder notre Jean comme un étranger!

— Est-ce donc comme un frère que tu le regardes? » lui demandai-je.

Alors elle baissa un peu le nez; et, comme elle a le meilleur cœur du monde, malgré sa malice, elle se jeta à mon cou, et me déclara qu'elle se comporterait plus discrètement à l'avenir.

C'était tout ce que je voulais d'elle, et je n'insistai pas davantage, de crainte de la troubler plus que de raison.

2 décembre.

Mon bon père, qui ne parle pas volontiers de ses affaires, s'est ouvert aujourd'hui avec le docte Alexandre Grapheus, lequel il avait convié à souper, de ses inquiétudes au sujet de la situation des Provinces.

« C'est à ne rien oser entreprendre, disait-il;

tous les efforts sont paralysés; le rêve de ma vie, cette grande Bible polyglotte, pour laquelle mon cher gendre Rapheleng ici présent travaille déjà en ses moments de loisir, ne verra sans doute jamais le jour : car, pour bâtir un monument de cette importance, il faut sentir sous ses pieds un terrain qui ne croule pas. »

Alors, timidement François rappela à mon père que les savants de Francfort avec lesquels il était en relations le pressaient de se transporter là-bas pour mettre à exécution ce grand projet.

« Non, dit mon père, j'ai déjà quitté la France, ma première patrie; je ne quitterai pas cette seconde patrie d'Anvers, quelles que soient les tourmentes qui l'accablent. »

Pendant ce temps, messire Grapheus ne perdait pas une bouchée du repas: il écoutait les discours de mon père et de mon mari en dodelinant de la tête, comme un homme qui a beaucoup de choses à dire, mais qui attend pour le faire d'être à son moment. Enfin, après le rôti, il se décida; sa qualité de greffier de la ville lui vaut d'être au courant de beaucoup de choses, et je crois que mon père, en l'invitant, avait eu le secret espoir de le faire parler.

« Oui, oui, hem! hem! commença-t-il par dire, les vents ne sont pas au beau, tout au contraire; ou je me trompe beaucoup, ou la « Terrifiante » aura plus d'une fois à donner l'alarme en l'année qui va venir. Si le roi arrive avec l'armée espa-

gnole, on ne tardera pas à voir commencer la Danse des ours. »

Là-dessus, Jean ayant fait observer que depuis l'entremise du prince d'Orange l'ordre était cependant un peu revenu dans la ville, le docte Grapheus secoua de nouveau sa grosse tête.

« Que sait-on? dit-il. Les partis sont si divisés que ce qui paraissait le salut hier devient le danger aujourd'hui. Déjà on accuse le Taciturne d'être gagné à l'hérésie, parce qu'il a fait circuler dernièrement un pamphlet dans lequel, reconnaissant que les affaires sont aux extrêmes perplexités, il déclare qu'un certain degré de liberté religieuse accordé au peuple est le seul moyen d'écartier les plus terribles conflits. Et la Régente elle-même, ayant osé conseiller au Roi un peu de tolérance en lui écrivant « qu'il valait mieux conserver la religion catholique dans une partie du pays que de tout perdre », est suspectée et malmenée à cette terrible cour d'Espagne. « M'est avis (conclut alors messire Grapheus) que, si Sa Majesté ne se décide pas à venir en personne, elle enverra à sa place quelqu'un qui n'aura pas de velours au bout de ses doigts. »

25 décembre.

Il est minuit; mon père, ma mère et mes sœurs viennent de partir à la cathédrale pour la messe de la Nativité, à laquelle sont allés aussi notre

Jean et Mathieu Ghisbrecht. Mon mari et Corneille Kiel sont enfermés dans la chambre des correcteurs, où ils achèvent la revision du travail, et moi je reste seule avec les deux petits Christophe, qui dorment paisiblement, chacun dans sa barcelonnette.

J'ai relevé le rideau de vitrage au-dessus de la table où j'écris; en face de moi je vois la maison de Pierre Bernhuys, notre voisin, et un peu de celle de Jacques Brayer, le marchand d'estampes. Sans doute sont-ils eux aussi à l'office, car aucune lumière ne veille aux fenêtres; seulement, comme la nuit est très claire et que la lune est bas dans le ciel, un rayon mol et argenté glisse sur les deux façades en triangle, dont le pignon se dresse tout enveloppé de ces vapeurs blanchâtres, pareil à un vase rempli d'encens.

Je ne sais pourquoi ce tableau, qui m'est familier, m'inspire aujourd'hui une mélancolie nouvelle et me fait remonter à fleur de l'âme une foule de souvenirs déjà lointains. C'est peut-être le fait de la solitude, durant laquelle on entend résonner en soi les moindres accords, de même que pendant le silence on entend vibrer les plus petits tressaillements. Il me souvient de m'être mise pareillement derrière cette fenêtre le soir même de notre venue dans cette maison, et d'avoir interrogé avec cette inquiétude que donne l'inconnu les objets environnants. Rien n'a changé de ce que mes yeux aperçurent alors, et cependant chaque chose me paraît

différente; j'y discerne plus de réalité et moins de rêve, et dans cette lumière indécise qui descend du ciel il me semble, au lieu de la troupe fraîche de mes illusions, distinguer une figure aux traits souriants mais ombrés d'un peu de résignation, qui ne doit être autre que celle du Devoir.

4 janvier 1567.

Cette année nouvelle a commencé en amenant à tous de nouvelles craintes; les forces du gouvernement se sont accrues, et, avec elles, l'Inquisition recommence ses terribles menaces; d'autre part, les comtes d'Egmont et de Horn se sont séparés du prince d'Orange, et le grand Bréderode, avec ses Gueux, continue à faire plus de bruit que de besogne. Pour comble, des gens que l'on ne connaît pas, mais dont le zèle est bien intempestif et aveugle, font circuler des listes de prétendus hérétiques et exposent ainsi à tous les dangers les citoyens les plus innocents. Sur l'une des listes, le nom de mon père était marqué, ainsi que ceux d'Alexandre Grapheus, de Corneille et Charles de Bomberghe et du docteur Becanus. C'est ce dernier qui nous a communiqué le fait, et il en est pour sa part si courroucé qu'il va provisoirement s'éloigner de la ville avec sa femme Catherine de Carde et Ursule.

Quant à mon père, il va écrire à la Régente, afin de protester contre une si alarmante insinua-

tion, laquelle, si elle était crue, compromettrait toutes les entreprises de sa librairie, et pourrait même le faire conduire à la prison du Steen et à la potence.

Ces événements m'ont mis un peu de mort dans l'âme. Je ne doute pas que l'adhésion secrète de mon père à la Famille de la Charité ne soit pour quelque chose dans cette accusation mal fondée; d'autant plus que ses meilleurs amis et associés, lesquels font aussi partie de cette secte mystique, se trouvent englobés dans la même perfide rumeur. Heureusement que mon cher Rapheleng n'a pas été inquiété jusqu'ici! J'ai essayé ce soir de le faire parler sur ce sujet, mais comme toujours il est resté muet et impénétrable. Que Dieu nous protège!

14 janvier.

C'est aujourd'hui que je termine mes vingt ans, et je m'étonne de n'être pas plus vieille. En me mariant, il me semble que j'ai tout de suite doublé d'âge; je l'ai dit ce matin à Martine, comme elle m'apportait une belle jacinthe rose pour me fêter; alors elle s'est mise à rire, en me disant que c'était parce que j'avais épousé un homme trop grave; il peut bien se faire qu'elle dise vrai, mais, tel qu'il est, mon cher François est toujours à mes yeux le meilleur et le plus parfait des hommes.

On sait maintenant quel est l'auteur de ces listes

de prétendus hérétiques, dont tant de personnes ont tremblé : c'est un Espagnol, qui s'appelle Francisco Pays. On le dit envoyé dans ces contrées par le roi Philippe, afin d'espionner tout ce qui s'y passe ; il a heureusement quitté la ville, pour porter ailleurs ses vilaines et lâches investigations.

18 janvier.

Ursule est entrée au Béguinage. Cela s'est fait subitement et comme par miracle : car la pauvre n'osait plus espérer ce résultat, bien qu'elle eût gardé toujours le même dessein dans son cœur.

Voici comment les choses se sont passées :

Le docteur Becanus (lequel est un grand voyageur et, à cause de sa marotte des langues, a déjà parcouru plusieurs fois toutes les contrées de l'Europe) s'est autorisé de ce qu'on l'accusait d'avoir versé dans l'hérésie pour planter là ses malades et s'en aller chez les Turcs. Il devait emmener sa femme et sa fille, et partir hier matin, ce que d'ailleurs il fit ; mais Ursule n'est pas du voyage.

Au dernier moment, comme toutes ses affaires étaient paquetées, et sa place retenue dans le coche, il lui est sorti sur la figure une manière d'érysipèle qui la rendait toute boursoufflée et défigurée ; sa mère alors s'est récriée qu'elle ne pouvait l'emmener dans cet état, et son père, l'ayant examinée de près, reconnut que la trinquebaler à travers les cahots de la route lui serait dangereux.

Que faire? Ce mal, sans être inquiétant, pouvait se prolonger plusieurs semaines, et messire Becanus, non plus que sa femme, n'avaient envie de rechausser leurs pantoufles, après avoir pris toutes leurs mesures et annoncé leur départ à grand bruit. Ursule tout doucement disait qu'elle resterait à la maison; mais ses parents ne jugeaient pas convenable de la laisser ainsi ni de conserver un train pour elle seule. Alors ce fut le docteur Becanus lui-même qui, se tapant la tête, s'écria : « Mais nous sommes trop bêtes! Il faut la conduire à sa tante! — Vous avez bien raison! dit la mère, elle ne saurait être mieux que là! » Et, sans lui demander si cela lui plaisait, ils amenèrent Ursule, dont le cœur était en jubilation, au Béguinage de Sainte-Barbe. Elle y est depuis hier, et aujourd'hui nous sommes allées la voir, Martine, Madeleine et moi. Nous l'avons trouvée installée chez la Grande Dame, sa tante, et déjà coiffée du petit béguin et du voile. Alors, comme Martine lui faisait observer que sans doute à leur retour ses parents voudraient la retirer, Ursule a répondu tranquillement que maintenant que Dieu l'avait prise il saurait bien la garder pour lui. Elle est charmante dans son costume de nonnain, et le mal qui l'avait subitement atteinte a complètement disparu sans laisser de traces.

25 janvier.

Les affaires ont de plus en plus l'air de se gâter, et les fils s'embrouillent de plus en plus de ce terrible écheveau avec lequel on voudrait étrangler le peuple; voilà que maintenant le Taciturne a quitté la ville, et s'est provisoirement retiré dans son gouvernement de Zélande. Il a pris ce parti pour en remontrer à la Régente, qui s'est avisée tout à coup de revenir sur l'accord fait après le pillage des églises. Toutes les autorisations qu'elle avait données alors, elle les a retirées sans s'expliquer, défendant ce qu'elle avait permis naguère; on suppose que ce revirement vient d'un ordre formel du roi Philippe, lequel n'aura pas voulu ratifier ces tolérantes conventions. En quittant l'hôtel qu'il habitait dans la ville, le prince d'Orange a déclaré tout haut, et de façon à être entendu de tous, « qu'il en avait assez d'être un jouet dans la main d'une femme capricieuse, et un instrument dans la main d'un roi sans humanité. »

A la suite du Taciturne, beaucoup de riches négociants et de personnages importants ont également quitté la ville; plusieurs boutiques se sont fermées et les rues sont désertes et tristes, balayées d'ailleurs par une méchante bise glaciale.

5 février.

Nous sommes en carnaval, mais on ne s'en aperçoit guère, et tout a bien changé depuis un an : à la place des bandes de joyeux masques qui dansaient et jouaient de la cithare à toutes les portes, on n'aperçoit plus que la longue figure du margrave Jean d'Immerseel, suivi de ses reîtres, ou celle du comte de Bréderode avec ses Gueux. Souvent il arrive que ces deux cortèges se rencontrent ; ce sont alors des invectives et des menaces ; mais on évite soigneusement d'échanger des coups, car au point où en sont les choses la moindre batterie serait le signal d'une tuerie générale.

D'ailleurs, Bréderode, avec ses hauts cris et ses extravagances, a beaucoup perdu dans la confiance publique. Partout où ce singulier personnage s'établit, le bruit des festins se fait entendre, des gens de costumes et de tournure suspects se pressent à sa porte et s'accrochent à ses trousses. Depuis surtout que le Taciturne est parti, il se considère comme le premier défenseur de la ville et ne cesse de déclarer qu'il trouvera bien le moyen de réussir là où tous les autres ont dû s'effacer. Il a fait tenir une nouvelle adresse à la Régente, pour la sommer de licencier les forces qu'elle a réunies et de permettre aux Réformés d'exercer leur culte publiquement ; mais Madame Marguerite lui a répondu aussitôt de façon à lui faire baisser le ton. Elle se

demandait, disait-elle, à quelle sorte de gens elle avait affaire, puisqu'on prétendait seulement un an auparavant à être délivré de l'Inquisition, et qu'on en était venu maintenant à avoir l'audace de parler de prédication dans les villes; les concessions du mois de septembre lui avaient toujours été odieuses et elle les avait révoquées parce que tel était son bon plaisir. « Quant à vous et à vos complices, continuait-elle en s'adressant au comte, vous ferez bien de vous retirer chez vous et dans les lieux de vos résidences sans vous mêler des affaires publiques, vous assurant que, si vous y contrevenez, je ne pourrai laisser de pouvoirs contraires au repos public; je trouverai souvenir de vous. »

Malgré ce sage conseil, cet homme dangereux persiste à vouloir rester en Anvers. On dit même qu'il a pris cette réponse de la Régente comme une déclaration de guerre, et qu'il commence sournoisement à lever des troupes dans la ville et aux environs.

10 février.

Nous avons perdu aujourd'hui Mathieu Ghisbrecht; il vivait avec nous depuis quatre ans, et son emploi spécial était de surveiller le travail des compositeurs. Cependant il avait fait aussi quelques travaux d'annotation, que mon père lui payait en sus des soixante florins qu'il gagnait par an à l'officine.

Ce brave garçon, dont le seul défaut est d'aimer un peu trop la cervoise, va essayer de monter une petite imprimerie dans la ville de Namur, où il est né; il ne tardera pas, je pense, à y prendre femme; car lorsqu'on travaille pour son compte, une femme est un aide précieux et un agent naturel d'économie. Nous lui avons souhaité bonne chance, à son départ; il nous a promis de nous mander quelquefois de ses nouvelles, et nous a tous embrassés avec des larmes dans les yeux.

Je ne sais si nous nous déciderons à le remplacer. En ce moment les opérations de vente sont tellement arrêtées que les frais dépassent les recettes; puis mon père est tout occupé — ainsi que mon mari — de ce grand projet d'une Bible polyglotte; il a déjà fait imprimer une feuille modèle en quatre langues, qu'il enverra au roi Philippe, aussitôt qu'un peu d'accalmie se présentera, afin d'obtenir les subsides et protections nécessaires à une œuvre de cette importance.

25 février.

Le Taciturne s'est décidé à revenir, non point comme fonctionnaire du gouvernement, mais comme burgrave héréditaire de la ville, pour travailler, a-t-il dit, à la liberté et à l'indépendance de ses concitoyens. Il est probable qu'il se fait peu d'illusions sur l'avenir, car il a déclaré dans un banquet qui lui a été donné à la Maison de ville,

« qu'il était convaincu que sa tête et celle de beaucoup d'autres étaient déjà vouées au billot, mais que cela ne l'empêcherait pas de faire de son mieux pour arracher le pays à ce honteux esclavage ».

Grâce à son retour, la paix semble ne plus courir de grands dangers en Anvers; la première mesure du prince a été de publier une déclaration formelle pour empêcher le comte de Bréderode de continuer ses levées de troupes; sur quoi, le « Grand Gueux » s'est dirigé vers le nord, afin de s'occuper de nouveaux enrôlements.

29 février.

Aujourd'hui dimanche, nous sommes allés tous ensemble à la grand'messe; puis, sitôt après le dîner, nous sommes sortis dans la ville avec les deux petits Christophe. Il faisait doux et par moments le soleil luisait un peu. Martine et Catherine portaient chacune un des deux petits, et c'était plaisir de voir les précautions qu'elles y prenaient; moi, je tenais Madeleine par la main, et maman avait pendue à sa cotte sa noute Henriette, qui commence cependant à être d'âge à marcher seule. Le plaisir de cette promenade aurait été complet, si mon père et Rapheleng eussent consenti à y venir, mais ils se sont rendus de leur côté chez Arnaud Nicolaï pour je ne sais quelles planches à faire tailler, et il n'y avait avec nous que notre Jean qui se dandinait au milieu de nos cotillons

comme un jeune coq, et nous faisait rire par ses saillies.

Nous sommes allés rendre visite à Poëlmann, qui demeure à l'autre bout de la ville. C'est sa jeune femme Élisabeth Herman qui nous reçut dans une chambre assez petite, où ils habitent tous deux et leurs cinq enfants. Malgré tant d'encombrement, tout est en ordre dans cet étroit logis, où nous avons peine à nous tenir. Poëlmann était sorti, et la jolie Élisabeth nous vanta alors toutes les perfections de son mari, et comment, après avoir travaillé toute la journée de son métier de foulon, il rentre le soir et se met à préparer les textes que mon père lui confie. Nous vîmes sa petite table de travail en bois blanc, avec un trou à même pour verser l'encre, et ses menues coupures de papier sur lesquelles il écrit. Quant à elle, elle ne peut rien pour l'aider que de s'occuper du ménage et des cinq marmots, qui sont tous plus frais et gaillards les uns que les autres.

En rentrant, nous fîmes encore un tour par la ville; il y avait assez de monde en promenade; mais ce n'est plus le même monde qu'autrefois; les visages sont renfrognés et les regards défiants; cependant, à l'angle des rues les petites Vierges continuent à veiller au fond de leurs niches; quelques-unes sont éraflées et mutilées par les pierres qu'on leur jette de temps en temps; car les Réformés, qui réclament la liberté pour leur culte, semblent ne pas pouvoir tolérer que les Catholi-

ques exercent paisiblement le leur. Près de la place de Meer, nous avons fait rencontre de Franz Floris; il nous a appris que d'après les derniers recensements il y avait actuellement cinquante mille protestants avérés en Anvers, sans compter ceux qui le sont de cœur et secrètement.

3 mars.

Mon père a profité de ce que les choses paraissent se tenir au calme pour écrire en Espagne, à l'un des secrétaires du roi, messire Gabriel de Çayas, lequel a eu autrefois des bontés pour lui. Il lui parle de son grand projet de Bible polyglotte, conçu d'après le même plan que celle que fit faire à Alcalá de Hénarès, au commencement de ce siècle, le cardinal Ximénès de Cisneros, laquelle est devenue fort rare, ayant été imprimée à un très petit nombre d'exemplaires; il lui explique tout au long de quelle utilité serait pour les Catholiques un pareil monument, dans lequel ils pourraient puiser l'intelligence des textes originaux et tenir tête aux savants théologiens de la Réforme, et quelle belle action ce serait pour le roi de faire publier à la perfection le livre par excellence, sur lequel le bonheur des hommes et des empires est basé. En même temps, mon père ne cache pas à son illustre correspondant que des propositions lui ont été faites de Francfort pour l'aider à la réalisation de son projet, et que le duc de Saxe lui-

même s'est mis à sa disposition pour lui fournir les avances nécessaires.

Mon père explique ensuite que trois années d'un travail consécutif seraient le minimum de temps pour faire composer l'ouvrage, lequel comprendrait plusieurs gros volumes in-folio; il se propose d'acheter le papier nécessaire à Troyes en Champagne, ou dans la ville de la Rochelle, où il se fournit d'ordinaire; il lui en faudrait trois mille rames, qui coûteraient douze mille florins, et une somme égale serait dépensée en salaires d'ouvriers et autres frais.

« Quant aux caractères, ajoute mon père pour finir, je les ai tous taillés et en ordre, les ayant, par le moyen de mes amis, découverts et achetés de longue main, à tels frais, travail et nombre d'argent qu'on n'y pourrait bonnement mettre le prix. D'autant que je ne pense pas qu'il s'en puisse trouver ensemble de si beaux ni de si bons en aucune partie de toute l'Europe, ainsi que plusieurs imprimeurs et connaisseurs de la France, de l'Allemagne et de l'Italie me l'ont dit maintes fois et répété. »

C'est moi-même qui ai écrit cette lettre sous la dictée de mon père, et j'ai tenu à en inscrire ici les principaux objets, afin de pouvoir m'y renseigner, le cas échéant, mon père m'ayant priée d'en garder copie et souvenance.

12 mars.

Les turbulences des Gueux ont porté leurs fruits sanglants; maintenant la guerre civile est déchaînée, et nul ne peut savoir quand ni comment elle s'arrêtera. Sainte Vierge! j'ai les yeux pleins de toutes les horreurs que j'ai vues et j'ai peine à écrire, tant ma main tremble.

On savait depuis quelques jours que Bréderode préparait quelque mauvais coup. Avec tout son ramassis de mécontents et de vagabonds, il s'était jeté sur l'île de Welcheren pour essayer de s'en emparer de force. « Quand je serai maître d'un lambeau de territoire, si petit qu'il soit, disait-il, je pourrai parler en maître et dicter des conditions à la Régente. » Mais il avait été repoussé par la milice régulière; alors la malheureuse idée lui vint d'envoyer toute sa soldatesque sous les ordres d'un tout jeune homme, le comte Marnix de Thoulouse (le frère même de celui qui fit signer aux seigneurs le compromis de Breda), prendre possession du petit village d'Austruwel, à un demi-mille d'ici seulement. Pendant ce temps lui, Bréderode, devait aller chercher de nouvelles recrues en Hollande.

Les choses en étaient là quand ce matin, au petit jour, une grande rumeur courut dans la ville; en même temps on entendait les décharges des espingoles et des canons. Un quart d'heure après

tout le monde était dehors et courait du côté d'Austruwel, les uns pour prendre parti pour les rebelles, les autres contre. Mais, arrivés aux remparts, ceux qui voulaient passer trouvèrent le pont-levis rompu; le prince d'Orange, prévoyant ce qui advenait, l'avait fait couper pendant la nuit.

Alors force fut à toute cette foule d'assister de loin au combat; en un instant les remparts de la ville, du côté d'Austruwel, les toits des maisons, les tours des églises, se couvrirent de spectateurs. On voyait d'un côté le jeune Tholouse se démener entre la digue et le fleuve, avec ses trois mille hommes de rencontre; de l'autre, le comte de Beauvoir qui l'assiégeait avec une milice de sept à huit cents hommes à peine, envoyés par la Régente. Ceux-ci avaient joué de surprise, pour fondre sur les rebelles; ils s'étaient rendus par petits pelotons et sans armes pendant la nuit à l'abbaye de Saint-Bernard, contre le village; et tout l'attirail de combat, les casques, les baudriers, les arquebuses, les cuirasses, les lances, les drapeaux et les tambours avaient été transportés d'avance et secrètement afin d'éviter tout soupçon. Au point du jour, Beauvoir et ses gens s'étaient jetés sur les hommes de Tholouse sans crier gare, si bien que ceux-ci avaient d'abord cru voir arriver le renfort promis par Bréderode; mais la croix d'Espagne sur les bannières les eut bientôt détrompés.

Maintenant ils étaient aux prises, et jamais

combat ne fut plus poignant. On voyait le comte de Tholouse courir à droite et à gauche, donner des ordres, grouper ses hommes derrière la digue qui les séparait des assaillants; et toute cette agitation contrastait avec l'attitude froide et réfléchie des soldats du comte de Beauvoir, lesquels s'avancèrent méthodiquement, le second peloton attendant pour faire feu que le premier eût déchargé ses arquebuses, et celui-ci se retirant par derrière à son tour pour les recharger.

C'était une chose atroce, et que de ma vie je n'oublierai, que cette tuerie de part et d'autre; mais ce qui était plus pitoyable et navrant encore, c'était de voir la jeune femme du comte de Tholouse se tordre de désespoir au milieu de la foule impuissante des assistants, et supplier tous ceux qu'elle apercevait de sauver son mari qui allait périr. Hélas! le pont-levis était coupé, personne ne pouvait lui venir en aide, et la malheureuse femme elle-même se voyait contrainte de suivre de loin, comme les autres, les péripéties de cet affreux drame.

Le pauvre petit comte de Tholouse, avec sa figure encore imberbe et juvénile et sa taille grêle, ne cessait pas cependant de porter au courage ses compagnons; mais une panique terrible les avait pris, si bien qu'au lieu de viser sans hâte ils tiraient à tort et à travers, et que leurs balles passaient par-dessus la tête des assaillants. Encore une minute, et Beauvoir et la milice se trouvèrent

maîtres de la place; d'une seule charge ils enlevèrent le retranchement. Alors ce ne fut plus une bataille, mais un carnage : les vaincus gisaient par centaines sur le sol, et ceux qui s'ensauvaient étaient saisis pêle-mêle et jetés par douzaines dans l'Escaut. Quelques-uns, plus heureux, purent cependant se cacher dans une ferme près de là; mais Beauvoir y fit mettre le feu, et bientôt ce fut une affreuse odeur de chair grillée; et une fumée épaisse et rougeâtre monta vers le ciel. Pendant ce temps, sur la digue même où il était resté le dernier, le « jeune étudiant » (Beauvoir appelait ainsi par mépris le pauvre comte de Tholouse) était taillé en pièces, et les débris de son corps foulés aux pieds par les soldats de la Régente.

De si grandes abominations avaient poussé à l'affolement toute la population de notre Anvers. Il était deux heures quand le combat prit fin, et déjà l'émeute grondait comme un tonnerre de la porte Rouge à la porte d'Austruwel, où la foule s'était amassée. Chacun se trouva bientôt armé comme par miracle de lances, de piques, d'arquebuses, voire même de marteaux de forgeron et de ces grandes épées que les capitaines de guerre portaient au siècle dernier. Les femmes même étaient munies de ces instruments de destruction, et un citoyen me tendit une hache, que je repoussai avec horreur. Dans cette cohue, Rapheleng avait été entraîné loin de moi et je me trouvai seule pressée de tous côtés par des gens exaltés de fureur.

Tout à coup, il y eut un remous d'une violence extrême, et toutes les têtes se tournèrent vers un même point; en même temps des cris plus violents éclataient, des gestes plus menaçants frappaient l'air; et l'on aperçut le Taciturne enveloppé de sa grande casaque de cuir. Il arrivait tout doucement, au petit trot de sa jument couleur de soufre, et sur son visage marqué de soucis aucune passion véhémence n'apparaissait. Il était sans escorte, fendant à lui tout seul cette foule formidable, assoiffée de sang et disposée à tous les crimes. Des huées lui étaient jetées à la face, comme des soufflets; on l'accusait d'avoir, en faisant couper le pont-levis, préparé la victoire de la Régente; on l'appelait papiste, ministre de l'Antéchrist, misérable traître, et autres aménités pareilles. Sa vie courait les plus grands dangers. Un drapier furieux pointa même son arquebuse contre lui; mais le coup fut détourné par une autre main.

Comment s'y prit-il pour imposer silence à ce tumulte, et pour se faire écouter de ces forcenés? Sans doute possédait-il, à cet instant, ce talisman mystérieux qu'on appelle l'autorité souveraine. Toujours est-il qu'ayant ramené son cheval sous l'arceau de la porte Rouge, il parla; et toute cette foule vociférante se tut pour l'entendre.

Ses paroles ne m'arrivaient qu'au milieu d'un bourdonnement, tant mes artères battaient avec force, répétant en moi tout le vacarme qui m'avait, trois heures durant, empli les oreilles. J'entendis

cependant qu'il prêchait la pacification et la concorde, et promettait satisfaction et justice, sous condition que chacun rentrerait chez soi sans envenimer l'émeute. Il parvint ainsi, par la seule force de ses discours, à refouler ce torrent humain vers le centre de la ville.

13 mars.

Malgré la présence d'esprit du Taciturne, les choses sont loin d'être pacifiées. Hier à la nuit tombante, comme je finissais d'écrire mon journal, nous apprîmes que les calvinistes, au nombre de quinze mille, avaient pris d'assaut le Steen et délivré les prisonniers qui s'y trouvaient; et de là, passant à l'arsenal, ils s'étaient emparés d'une centaine de pièces de canon qu'ils ont transportées sur le Meer, dont ils ont fait leur quartier-général, barrant toutes les issues et lieux environnants avec des pavés énormes et des charrettes renversées. Ainsi, le mal va en croissant. On parle de piller toutes les maisons des catholiques et même celles des luthériens qui ne sont pas d'accord avec ces sectaires. Chacun s'enferme chez soi, et la ville semblerait morte, si on n'entendait les clameurs menaçantes qui s'élèvent du quartier général et se répandent partout, comme une grêle de malédictions.

14 mars.

Les calvinistes continuent à occuper le Meer et réclament les clefs de la Maison de ville, déclarant que si on ne les leur délivre pas ils iront faire sauter l'édifice. Le Taciturne a rassemblé ses forces pour tenir tête à l'émeute, qui va grossissant. Il a posté autour de la Maison de ville les huit compagnies de lanciers dont il dispose et fait appel à tous les bourgeois tranquilles, tant catholiques que luthériens, pour garder la cité et les remparts.

On redoute à chaque minute quelque nouvelle alarme. La nuit dernière s'est passée tout entière à veiller, et les émeutiers, confinés dans le Meer, n'ont pas cessé de tenir leurs fusils chargés et leurs canons pointés, en criant tous ensemble de quart d'heure en quart d'heure : « Vivent les Gueux ! A bas les papistes ! » Mais il ne s'en est suivi encore aucun mal sérieux.

15 mars.

Ce matin, la ville présentait le plus effrayant des spectacles : la Terrifiante sonnait à toute volée et l'on s'attendait d'un instant à l'autre à voir les partis en venir aux mains ; trois armées distinctes se partageaient les différents quartiers : les calvinistes continuaient à occuper sur toute sa longueur

la place du Meer; les luthériens s'étaient portés le long du fleuve et autour de l'abbaye Saint-Michel; et les catholiques, avec la milice régulière, étaient rangés sur la place de la Maison de ville. Ce qui rendait les choses plus solennelles encore, c'était le grand silence qui planait sur ces préparatifs, succédant aux cris et clameurs des jours précédents; on sentait que ce silence était gros de révolutions vengeresses et, à part la grosse voix de la Terrifiante, on n'entendait pas le plus petit son remuer l'air.

Cependant, sur les huit heures, un roulement de tambour frappa toutes les poitrines; le Taciturne sur son cheval jaune, suivi des deux bourgmestres, du margrave et de cent cavaliers qui portaient des écharpes rouges, signe de ralliement des amis de l'ordre, fit une sortie dans la ville. Il avait travaillé toute la nuit avec les magistrats à arrêter les termes d'une nouvelle convention, et il s'agissait d'en faire reconnaître les articles avant que la révolte éclatât. Si cette convention n'était pas acceptée, on pouvait s'attendre à voir une lutte sanglante commencer dès ce jour dans Anvers; la ville devait être livrée au pillage, à l'incendie, à toutes les horreurs de la guerre civile; car jamais on ne vit parmi les citoyens d'un même sang une telle impatience de se battre.

La convention avait été approuvée par les représentants des catholiques et des luthériens; mais le plus difficile était de la faire accepter par les calvi-

nistes; derrière leurs barricades, les armes au poing, ils conservaient une attitude menaçante. Cependant, le prince put pénétrer à cheval à l'entrée de la place. On lut alors à haute voix et par son ordre la convention, qui était à peu près la même que celle d'août; et, après chaque article, le Taciturne prenait la parole pour en faire remarquer les avantages; quand cette lecture fut achevée, il déclara sans se fâcher aux calvinistes qu'on ne pouvait rien leur accorder de plus; que, s'ils s'entêtaient à vouloir un conflit, ce serait sans aucune chance de succès et à leurs risques et périls, attendu que les luthériens et les catholiques s'étaient entendus sur ce traité et se trouvaient ainsi à deux contre un. Et pour finir ce parlement et montrer que la paix était faite, il les engagea tout doucement à répéter ce qu'il allait dire. Alors, en tirant son bonnet de dessus sa tête, il cria d'une voix forte : « Vive le roi ! » Et les mutins, un peu étourdis d'abord et après avoir hésité une minute, crièrent, comme s'ils n'en pouvaient mais : « Vive le roi ! »

Telle est l'étonnante puissance de cet homme sur la multitude.

Aussitôt après, la foule s'est débandée et ce soir on voit passer des gens par petits groupes, et marchant à pas menus comme des convalescents qui viennent d'échapper aux terribles comminations de la mort.

23 mars.

C'était aujourd'hui le dimanche des Palmes. Tous les catholiques sont allés ce matin aux églises avec des branches vertes dans les mains; les enfants portaient de grands rameaux surchargés de toute sorte de sucreries. Madeleine et Henriette en avaient pour leur part un plus grand qu'elles et d'un poids si lourd qu'il a fallu les aider à le tenir.

Ce spectacle de toutes ces verdure inclinées devant l'autel, de toutes ces verdure bénites s'en revenant dans les rues, un tantinet balancées par la démarche lente de ceux qui les rapportaient pieusement, faisait un sensible contraste avec les ferrailles et les barricades dont la ville avait été emplie la semaine passée. Et moi, qui pensais à ces choses dans mon cœur, je formais cet intime vœu que ces rameaux aux mains des habitants pussent être comme la branche d'olivier apportée à l'arche par la colombe en signe de miséricorde et de paix.

29 mars.

Mon père a eu cette après-dînée la visite de Jacques Peetersen, l'un de ses correspondants d'Amsterdam; les affaires continuent à ne battre que d'une aile là-bas comme ici, bien que l'on puisse dire que, dans toute l'étendue des Provinces,

c'est notre ville d'Anvers qui a été menacée davantage. Les têtes y sont plus chaudes qu'ailleurs, en outre que le grand mouvement de négoce y attire sans cesse une population flottante qui, les jours de soulèvement public, monte à la surface comme l'écume sur le bouillon.

Ce Jacques Peetersen (lequel de son métier principal est imprimeur de cartes à jouer) nous a donné des nouvelles du grand Bréderode, dont personne ne s'était plus avisé de parler depuis l'échauffourée d'Austruwel. Il paraît que ce roi des Gueux continue dans la ville d'Amsterdam les prouesses qui l'ont rendu célèbre dans celle-ci, causant beaucoup d'ennui aux magistrats et à tous les amis de l'ordre, aussi bien catholiques que réformés. Il est toujours entouré d'une foule de débauchés et de paillards, de gentilshommes déguisés en matelots, de commerçants faillis, de toutes sortes de croquants en un mot, très propres à boire à la santé des Gueux et à brailler les refrains patriotiques, mais inaptes à mener à bonne fin aucune entreprise sérieuse. On les voit du matin au soir occupés à tirer à la cible dans les jardins de la ville, quand ils ne tournent pas leurs arbalètes du côté des passants inoffensifs, en manière de plaisanterie et à seule fin de les mettre en fuite. De plus, comme leur bourse est toujours vide, ils ne cessent d'importuner les gens riches pour obtenir de l'argent « en faveur de la bonne cause », disent-ils, mais au plus net pour organiser de

grands festins et godailleries aux dépens de ceux qui ont encore la niaiserie de les en croire.

Pendant que Jacques Peetersen donnait toutes ces explications à mon père, notre voisin Bernuys est venu tout défait, avec sa collerette froissée et ses trousses de travers, nous demander secours, parce que sa femme avait une crise de nerfs que rien ne pouvait calmer. Comme je ne pouvais me rendre près d'elle à cause des deux petits, et que ma mère était occupée à mettre le cellier en ordre, j'envoyai bien vite Martine avec notre correcteur, Victor Giselinus, qui en sait assez long sur la médecine, attendu qu'il se prépare à prendre bientôt ses degrés dans cette faculté. Au bout d'un moment, comme ils ne reparaissaient ni l'un ni l'autre, notre Jean, qui avait l'œil aux aguets de la boutique, traversa pour savoir où ils en étaient, et il revint bientôt en s'esclaffant. Cette malheureuse femme était dans toutes ses fureurs, parce qu'elle avait trouvé dans le coffre de son mari un papier où on lui disait de ne pas manquer de se rendre chez Eudoxie à la nuit tombante. Or ce nom d'Eudoxie sert, paraît-il, à désigner une secte assez nombreuse, dont les adhérents se réunissent deux fois la semaine avec le plus grand mystère. Vainement Bernuys, les bras au ciel, expliquait la chose tout au long, et protestait de sa parfaite fidélité conjugale; la pauvre jalouse n'en voulait rien croire, continuant à pousser de si hauts cris que tout le quartier en était ému. Enfin quelqu'un eut l'idée

de la faire revenir en lui jetant une potée d'eau froide au visage ; ce qui, vu l'état dedans lequel elle se trouvait, était le meilleur argument dont on pût se servir pour la convaincre.

9 avril.

Le bruit court que de nouveau le Taciturne est sur le point de quitter la ville, mais définitivement cette fois. Les mieux informés prétendent même qu'il abandonnera tout à fait son gouvernement de Hollande pour se retirer en Allemagne ; la raison de cette détermination serait que la Régente va exiger de tous les chevaliers de la Toison d'Or un serment d'obéissance aveugle à ses volontés ; quelques gentilshommes paraissent disposés à s'y prêter, mais le prince d'Orange, lui, n'est pas homme à abdiquer si facilement son indépendance. On dit aussi qu'il s'est rallié depuis longtemps déjà aux doctrines de Luther, ce qui expliquerait bien des particularités de sa conduite.

C'est Alexandre Grapheus qui nous tient au courant de ces nouvelles, car chaque jour il entre dans l'officine à l'heure où les chalands habituels y viennent aussi ; la plupart d'entre eux n'ont d'autre motif que de causer familièrement de choses diverses. Mais en ce moment les entretiens, par une pente irrésistible, roulent toujours sur ce triste sujet de la politique.

On racontait ce tantôt que le comte d'Egmont

s'était, lui aussi, décidé à prêter ce serment à la Régente, malgré les objurgations du prince d'Orange; qu'ils avaient eu l'un et l'autre une longue conversation à ce propos, laquelle a été surprise par un des domestiques du prince; celui-ci disait au comte qu'il ne lui servirait de rien de se laisser prendre au « miel espagnol », et qu'un jour ou l'autre, quand il aurait la tête sur le billot, il s'apercevrait qu'il a été joué; mais le comte d'Egmont paraissait quand même résolu à faire sa soumission, plutôt que de se démettre de ses biens, ainsi que va le faire le Taciturne. En se quittant, ils se pressèrent les mains longuement, comme des gens qui ne doivent pas se revoir. « Adieu, prince sans terre! » dit le comte d'Egmont à Guillaume. — A quoi Guillaume répondit: « Adieu, comte sans tête! » Et ils se séparèrent sur cette prophétie calamiteuse.

12 avril.

Le prince a quitté hier la ville, emportant avec lui les regrets de tout le peuple; il a défendu qu'on l'accompagnât jusqu'aux portes, et s'en est allé sans tambours ni trompettes, avec cette modestie qu'il n'a cessé de montrer pendant tout le temps de son gouvernement. Dieu sait maintenant ce qu'il adviendra de notre cité!

Quant à Bréderode, il va lui aussi quitter les Provinces; la Régente n'a pas voulu accepter sa

soumission, bien qu'il eût offert le plus platement du monde de la faire aussi complète et absolue que possible; mais on se méfie de sa turbulence, et l'on ne croit plus à sa parole de vouloir mourir comme un pauvre soldat pour le service de Sa Majesté.

20 avril.

Madeleine se prépare à faire ce printemps sa communion. C'est Catherine qui lui explique le catéchisme les jours où elle ne va pas à l'église. D'abord Martine s'était chargée de ce soin, mais elle n'avait pas assez de patience et, comme Madeleine est elle-même d'humeur très vive, il s'en suivait des récriminations et discordances qui tournaient quelquefois à la colère.

Catherine, au contraire, avec sa jolie figure un peu dolente et l'aimable nonchaloir de ses manières, réussit à merveille à se faire écouter de son élève. J'admire combien elle est ingénieuse dans ses paroles, lesquelles sont toujours empreintes d'une foi sereine et forte. A ce propos, je veux marquer ici un menu fait qui m'a beaucoup émue. Ce matin même, après le dîner, mon père était resté dans la salle pour revoir avec moi les livres de compte, et les deux jeunes filles, assises près de l'épinette, répétaient la leçon à demi-voix. Nous ne nous occupions guère les uns des autres, chacun étant absorbé dedans sa besogne, mais je vis à un moment l'attention de mon père se distraire du

gros livre que je lui présentais, et son oreille se tendre vers le doux parler de Catherine. Elle expliquait présentement à Madeleine que la sainte Église aime d'un égal amour tous ses enfants, mais que sa sollicitude maternelle s'en va plutôt vers ceux qui se laissent éblouir par quelque passager mirage de l'erreur. « C'est pourquoi, disait Catherine, nous devons prier chaque jour pour les fidèles et les infidèles, pour les justes et les égarés, et pour tous ceux qui nous sont chers, afin que, selon la parole du Christ, il n'y ait qu'un seul pasteur et qu'un seul troupeau. »

J'aurais voulu que mon bien-aimé Rapheleng fût là aussi, et qu'il entendit ces paroles; et, en y pensant depuis, je me suis reproché de n'avoir pas le verbe assez libre, ou l'âme assez courageuse, pour les oser.

26 avril.

Aujourd'hui, seize compagnies d'infanterie, sous les ordres du comte Mansfeldt, sont entrées dans la ville. Tournay, Valenciennes, Bois-le-Duc et toutes les places importantes ont également reçu garnison. Il semble que le pays tout entier soit disposé à courber l'échine désormais sous le joug de l'Espagne, et que le Taciturne ait emporté avec lui les dernières velléités d'indépendance de ses concitoyens.

On annonce que Madame la Régente viendra un

de ces jours prochains en Anvers; les chevaliers de la Toison d'Or, qui lui ont prêté le nouveau serment, l'accompagneront, et ceux-là même qui, hier, hurlaient le plus contre elle quand ils se croyaient les plus forts, auront à honneur de figurer dans son cortège comme des fauves enchaînés.

28 avril.

La fière cité s'est prosternée dans la poussière sur le passage de la Régente. Il faut vraiment qu'une grande soif d'accalmie et de paix exténue cette population pour que pas un cri discordant n'ait été poussé devant l'autorité triomphante. Pour moi, j'ai toujours eu une naturelle sympathie envers cette pauvre femme aux prises avec de si cruelles difficultés, et obligée de contenir dans sa faible main des éléments aussi disparates que l'autorité royale et les franchises d'une nation qui, jusqu'à ce jour, avait eu l'habitude de la liberté. Je ne crois pas qu'elle ait le goût du sang : car, chaque fois qu'elle l'a pu, elle a cherché à éviter d'en arriver aux mesures extrêmes; mais son terrible frère ne lui permet guère d'user de clémence et a ganté de fer cette main qui semblait plutôt faite pour de maternelles caresses.

Je l'ai vue aujourd'hui, sans avoir pour cela d'autre peine que de me mettre à la fenêtre, car son cortège a traversé la Kammerstraat dans toute sa longueur, se rendant à la cathédrale, et pareil-

lement au retour j'ai pu la considérer de nouveau. Elle a toujours ce même regard lointain et un peu mélancolique qui m'avait frappée en elle quand je la rencontrai à Bruxelles, auprès de son parc; mais son attitude m'a paru plus ferme et imposante, en accord sans doute avec les circonstances où elle se trouve présentement. De même, son costume était plus riche et vraiment royal; elle portait une robe blanche surmontée d'un manteau noir brodé d'or, les manches garnies d'aiguillettes et la taille ceinte d'une chaînette à plusieurs tours. Sur ses cheveux hardiment relevés se dressait une petite toque en velours noir à passementerie, avec, sur le côté, un gros bouquet de fleurs frisées, et à son col une énorme perle était passée, qui représentait bien à elle seule toute la valeur d'une province.

Il paraît que la duchesse n'a pu cacher son dépit en voyant dans quel triste et abominable état les iconoclastes ont mis notre cathédrale. Qu'eût-elle dit si elle y fût entrée au lendemain même du désastre? A présent, les plus horribles blessures ont été fermées, ce qui n'empêche que la tristesse est grande à voir encore le dénuement de ce vaste édifice. Elle a visité aussi les autres églises de la ville, qui n'ont pas été davantage épargnées; mais ce qui a le plus excité son indignation c'est d'apprendre que les riches bibliothèques des monastères, avec les magnifiques manuscrits enluminés et précieux qu'elles contenaient, étaient deve-

nues, par les mains de ces bandits, la proie des flammes.

Rentrée à la maison de ville, la Régente, avant de partir, reçut les hommages des plus notables habitants; mon père s'y rendit avec les francs-maitres de la confrérie de Saint-Luc et fut admis, ainsi que le peintre Franz Floris et quelques autres, à baiser les mains de la duchesse.

Ce soir, tout est au calme dans les différents quartiers. Nous avons fait une petite promenade, mon cher Rapheleng et moi, et nous avons senti, par les paroles tendres que nous nous sommes dites, que nos cœurs battaient toujours à l'unisson.

9 mai.

Mon père continue à correspondre avec messire Gabriel de Çayas au sujet de la Bible polyglotte; il a déjà reçu trois lettres de l'Espagne, en lesquelles son projet est traité avec considération, mais le roi n'a pas encore décidé de le prendre sous son patronage et de le subsidier officiellement.

D'autre part Rapheleng, que sa grande science met en rapport avec tous les plus célèbres docteurs de l'Europe, ne cesse pas de réunir les documents nécessaires à cette grande œuvre; il en reçoit d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre; de ce dernier pays, un médecin très érudit nommé Clément, avec qui il a été lié quand il professait le grec à

l'Université de Cambridge, lui a fait tenir un manuscrit extrêmement précieux du Pentateuque, provenant de la bibliothèque de feu Thomas Morus. Enfin le cardinal Granvelle, actuellement en résidence à Rome, lui a promis de faire prendre à ses frais, par les soins de son jeune secrétaire Juste Lipse, une copie de la version Alexandrine qui est au Vatican.

Ces préparatifs n'empêchent pas le travail courant : car, bien que la vente soit assez molle, mon père n'a voulu congédier aucun de ses ouvriers. Il n'imité pas en cela les autres imprimeurs de la ville, lesquels ont presque tous arrêté leurs presses. Pour lui, nulle fortune contraire ne l'abat; je ne crois pas qu'on puisse jamais rencontrer personne qui unisse plus de capacité à plus de bonté, et qui connaisse et pratique mieux la vertu. Chaque jour je découvre quelque chose de nouveau à louer en lui, et avant tout sa grande humilité et sa charité envers des confrères qui lui portent envie et auxquels il ne cesse de vouloir du bien, au lieu du mal qu'il pourrait leur faire. Ce matin encore, il est venu en aide à un libraire de la rue Saint-Antoine, lequel avait une forte obligation à payer; mais de ces générosités jamais il ne se vante, et je serais la première à les ignorer, si tous les comptes ne me passaient pas entre les mains.

15 mai.

Madeline a fait aujourd'hui sa communion. Nous nous sommes tous approchés du Sacrement avec elle, excepté mon cher Rapheleng, lequel, je le crains, est plus engagé que mon père dans la voie des fausses doctrines. Cette abstention de mon mari a été la seule ombre à cette radieuse journée, qui s'est commencée dans la dévotion et s'est achevée dans les plaisirs de la table, comme toutes les fêtes de ces pays. Je me souviens qu'en France il y avait bien plus de retenue en pareille circonstance.

A ce festin, nous n'étions pas très nombreux; mais on avait sorti, pour faire honneur à Madeline, les plus belles pièces du vaissellier. Notre voisin Bernuys y est venu, ainsi que sa femme avec qui il a fait la paix depuis leur grande querelle du mois passé; il y avait aussi le peintre Franz Floris et son disciple Martin de Vos, messire Alexandre Grapheus, Charles de Bomberghe et Mademoiselle sa femme, et notre bon doyen, lequel ne manque jamais d'assister à nos réjouissances de famille; en tout dix-neuf personnes, dont huit étrangers seulement.

C'est Martine qui s'était chargée des arrangements du couvert, et elle n'avait pas manqué de marquer sa place à côté de celle de Jean, en sorte qu'ils n'ont cessé de se chamailler et de rire comme

deux fols pendant tout le temps qu'a duré le repas. J'avais beau lui envoyer des regards sévères pour qu'elle se tienne plus sagement, elle me répliquait en me faisant de petites grimaces si drôles, en hochant la tête d'un air si satisfait, que je ne pouvais m'empêcher de rire à mon tour. Il n'y a pas moyen de se fâcher avec elle, tant elle est d'humeur allègre et de prime saut. J'avais, d'ailleurs, sujet de m'éjouir aussi de toutes les folies que me racontait Franz Floris, lequel était assis à mon côté; et de l'autre c'était messire Grapheus qui n'a pas soufflé mot de toute la soirée. J'avais peur que le bon peintre, qui a la réputation d'aimer un peu trop le vin, ne se laissât aller à boire plus que de raison; mais il était cette fois beaucoup plus occupé de discourir que de faire chère lie; ce qui me confirme dans l'idée que ce défaut ne lui est pas naturel et lui est venu seulement par suite des rebuffades que lui fait endurer sa vilaine femme.

Vers la fin du souper, messire Charles de Bomberghe a demandé à mon père si l'on ne pourrait pas amener les petits Christophe; sur quoi, mon père est allé les quérir tous les deux, tout fier de les apporter entre ses bras; il les a déposés sur la table, où ils se sont tenus comme deux petits anges emmi les brocs d'étain et les vidercomes de cuivre, riant à tout le monde et faisant plaisir à voir. tant ils étaient de fraîche mine et dispos.

4 juin.

Une grande et terrible nouvelle vient de mettre en émoi toute la ville. Le roi Philippe a décidé d'envoyer dans les provinces, pour y étouffer jusqu'aux derniers germes de l'hérésie, un de ses plus impitoyables capitaines, le duc d'Albe, lequel avait déjà guerroyé avec grand renom sous le règne de l'empereur Charles-Quint. Le duc s'est embarqué le 10 de ce mois avec une armée de neuf mille vétérans. Trente-sept galères les ont transportés à Gênes, d'où ils doivent défilier à travers la Bourgogne et la Lorraine pour arriver jusqu'ici.

On dit que la Régente est très courroucée de cette mesure du roi son frère, lequel l'a prise de son propre chef et sans même lui demander conseil, et cela au moment où elle avait su, par ses seuls efforts, faire rentrer tout le monde dans le devoir. On est d'accord pour la plaindre d'être dans une position aussi ambiguë, et l'on se demande jusqu'où iront les pouvoirs accordés au duc.

Pour le moment, l'effet de cette stupéfiante nouvelle a été de faire fuir de ce pays tous ceux qui en peuvent émigrer. Les uns vont porter leur industrie à Venise, les autres en Allemagne; peu prennent le chemin de France, car les dissensions intestines y sont presque aussi violentes que par ici.

8 juillet.

Je suis restée trois semaines sans pouvoir écrire, ayant eu une nouvelle crise d'inflammation sur les paupières. Il y avait plusieurs années que je ne m'étais pas ressentie de ce vilain mal, et je m'en croyais définitivement débarrassée; mais à la grâce de Dieu!

Pendant ce temps, ma mère et mes sœurs sont allées vendre les livres sous le cloître Notre-Dame (c'était l'époque de la kermesse), et notre Jean a tenu les comptes de l'officine; il s'en est acquitté avec une grande perfection; c'est un jeune homme vraiment bien doué par la nature, et il semble que tout ce qu'il entreprend doit réussir.

On a des nouvelles de l'armée espagnole; elle vient de traverser les environs de Strasbourg avec le duc d'Albe à sa tête; il paraît que ces cinq mille soldats, tant piétons que cavaliers, sont tellement arrogants et d'apparence si fière qu'on les prendrait tous pour des grands seigneurs; ils ont des armes gravées et dorées qui reluisent comme des rais de soleil, et ils marchent tous ensemble avec une si grande unité que l'on dirait d'une seule longue couleuvre déployant ses replis à travers les inégalités du sol.

10 juillet.

J'ai pris Catherine et Madeleine avec moi ce matin et je les ai emmenées au béguinage. Martine n'a pas voulu venir, disant qu'elle avait trop affaire à la maison.

Nous avons trouvé Ursule au comble de son bonheur, et déjà tout à fait rompue à ses habitudes conventuelles. Elle n'a pas eu de nouvelles de ses parents, ce qui lui donne à croire qu'ils ne sont pas près de revenir. Puis elle a expliqué à Catherine et à Madeleine, pour les amuser, l'emploi de ses journées depuis l'angelus du matin jusqu'à celui du soir. Pendant que les jeunes filles causaient ensemble dans le préau, je suis allée frapper à la porte de la Grande Dame. Cette sainte personne est devenue une véritable amie pour moi ; et, bien que je ne la voie que rarement, je sens, dès que je suis en sa présence, l'envers de mon âme se retourner et une douce et chaude confiance fondre les parties les plus inaccessibles de mon cœur. Je lui ai parlé de mon bien-aimé Rapheleng et de mon père, et je lui ai demandé de prier pour eux. Nous avons convenu de réciter chaque jour à la même heure les quinze oraisons de sainte Ursule, lesquelles sont grandement privilégiées et enrichies des plus précieuses bénédictions.

Pour revenir, nous avons pris par la rue aux Herbes et le canal ; il faisait une chaleur assez

forte, et nous nous sommes arrêtées dans la boutique d'un marchand de fruits, où nous avons acheté des cerises blanches. Madeleine, qui portait le sac, en a mangé tout le long du chemin, en sorte qu'il n'en restait presque plus quand nous sommes rentrées à la maison.

13 juillet.

Poëlmann est venu hier soir demander s'il y avait pour lui quelque travail. Ce pauvre homme est très inquiet, parce que sa jeune femme, Élisabeth Herman, se trouve assez gravement malade en ce moment; il est tout seul pour la soigner et pour tenir en ordre ses cinq petits enfants, lesquels heureusement vont à l'école pendant tout le jour. Mon père lui a donné à préparer le texte d'une nouvelle édition de *Flores et sententiæ*; mais l'œuvre ne sera pas pour paraître tout de suite.

En ce moment on s'occupe, à l'officine, de mettre sous presse un petit livre de lecture courante, dont mon père est en grande partie l'auteur. Depuis longtemps il s'y employait à ses loisirs, et il profite du peu de besogne qu'il y a maintenant pour le faire imprimer par les ouvriers. Ce petit livre, qui contient beaucoup de leçons sur des sujets usuels et de facile compréhension, a pour titre : *Dialogues pour les bons enfants*; plusieurs travaux et arts manuels y sont expliqués tout au long et d'une façon familière, notamment cette grande découverte de l'im-

primerie, avec tout son maniement et les outils et instruments qui lui sont propres.

Mon bon père, qui manie très agréablement la langue des muses, a fait précéder ce gentil volume de trois épîtres écrites en vers ; la première de ces épîtres, il l'a dédiée aux bourgmestres et échevins de la ville, la deuxième aux maîtres d'école, et la troisième aux jeunes enfants de bon naturel. Nous pensons que l'édition tout entière sera prête pour la fin du mois ; Martine et Madeleine sont chargées de revoir les épreuves, et Henriette prend dessus ses premières leçons de lecture avec Catherine ; en sorte que toute la famille se trouve intéressée dans ce travail.

28 juillet.

A mesure que le duc d'Albe s'approche des Provinces, le mouvement d'émigration s'accroît. Plusieurs des amis de mon père lui donnent le conseil de quitter la ville à l'expiration de son contrat d'association, lequel prend fin cette année, et des offres lui arrivent de tous côtés pour l'engager à se fixer sur un terrain moins vacillant. La plus engageante de ces offres lui est faite de Rome, où l'excellent typographe Paul Manuce lui demande de venir s'établir avec lui, afin de travailler ensemble aux belles éditions vaticanes. Mon père paraît assez tenté par la perspective de cette nouvelle position, mais il répugne toujours à

quitter Anvers, et il ne cesse pas de correspondre avec messire Gabriel de Çayas au sujet de son grand projet. Le roi Philippe ne paraît pas décidé encore, et il ne peut en tirer une réponse, ni dans le sens affirmatif, ni dans celui de la négative. Les lenteurs de ce souverain sont devenues proverbiales, et l'on dit qu'il a coutume de répéter, chaque fois qu'on le presse de prendre un parti : « Le temps et moi, cela fait deux. » Et il le prouve bien cette fois.

En ce qui me concerne, j'aurais une très grande joie à aller habiter cette grande ville de Rome, dont on raconte tant de merveilles. Franz Floris, qui y a vécu plusieurs années, ne tarit pas en propos d'admiration lorsqu'il en parle, et notre Jean de même, l'ayant visitée durant le séjour qu'il fit à Venise chez Jacques Schotti. Tout cela nous chauffe si bien l'imagination que nous croyons être déjà dans cette capitale du monde, et Martine et Catherine battent des mains et s'amuse le soir à quitter leur serre-tête à bavolets pour se mettre des coiffures plates à l'italienne. Il n'y a guère que mon cher Rapheleng qui ne se montre pas favorable à ce projet. Je crains bien que ses sympathies pour les idées de la Réforme n'y soient pour quelque chose, car je l'entendais dire à mon père ce matin « qu'on n'aurait aucune liberté de rien entreprendre dans cette ville de papistes ». Peut-être cependant y trouverait-on plus de facilité et d'aisance qu'en notre Anvers même, une fois

que le duc d'Albe y aura abattu sa main de plomb.

5 août.

Henriette est malade depuis quatre jours, et maman ne la quitte pas d'une seconde, ne voulant céder à personne le soin de faire prendre les remèdes à sa noute. Cela met un peu de désarroi dans la maison, ainsi qu'il arrive chaque fois que quelqu'un est obligé de garder le lit.

Les *Dialogues pour les bons enfants* ont été mis à l'étalage aujourd'hui; mon père en a fait envoyer chez tous ses correspondants de France, d'Allemagne et d'Angleterre, en sorte que la première édition, qui a été tirée à neuf cents exemplaires, se trouve ainsi presque complètement distribuée. Comme le texte est tout en français, messire Corneille de Bomberghe va en faire une traduction en flamand, car il y a encore beaucoup de personnes pour ne connaître que cette langue, surtout dans les campagnes.

14 août.

Il a été décidé que cette année nous n'irions ni les unes ni les autres à la procession de l'Omme-gang. On espère cependant qu'il n'y aura aucun trouble; mais Martine ayant été blessée l'année dernière par une pierre tranchante, ma mère ne

veut pas entendre parler de nous y voir figurer. Comme c'est également l'avis de mon père et de Rapheleng, nous avons dû nous soumettre, bien qu'il nous en coûtât sensiblement.

D'ailleurs, cette procession, qui est ordinairement un grand événement dans la ville, semble cette fois devoir passer presque inaperçue; on ne parle plus que de l'arrivée du duc d'Albe, du mécontentement de la Régente et de toutes les complications qui pourront s'en suivre.

Henriette est à peu près rétablie; mais, comme elle a été prise par le cerveau, on doit avoir pendant longtemps de grands ménagements pour elle et cesser toutes leçons de lecture et d'écriture, pour lesquelles elle n'avait montré d'ailleurs jusqu'ici aucune disposition.

25 août.

C'est fait; et le duc d'Albe a pris possession des Provinces. Le 20, il est arrivé à Thionville, où le comte de Berlaymont est allé l'attendre; le 21, il était à Tirlemont. Là le comte d'Egmont lui présenta ses hommages et lui offrit, en outre, le cadeau de plusieurs chevaux très bellement enharnachés. Les deux seigneurs se mirent alors en route, chevauchant ensemble jusqu'à Bruxelles, où ils entrèrent par la porte de Louvain.

On dit que la Régente faisait entendre son mécontentement à tous les échos d'alentour, et

qu'elle hésitait même à recevoir le duc d'Albe, qui devait lui remettre ses pouvoirs : depuis trois jours elle discutait de cette opportunité avec son conseil ; enfin elle se décida, en considération du ton soumis que le duc avait employé à lui demander audience.

Mais les choses n'allèrent pas aussi facilement. Cependant que le duc montait l'escalier du palais, accompagné seulement de deux gentilshommes, sa suite, qui était restée dans la cour, se prit de querelle avec les archers de la Régente. Bientôt on entendit une batterie générale, et Marguerite de Parme dut sortir elle-même pour imposer silence à ces mutins.

Ce qui s'est passé entre la Régente et le duc au cours de leur entrevue n'a pas jusqu'à présent transpiré ; mais la Régente a envoyé au Roi, son frère, sa démission par une lettre qui a été rendue publique et dans laquelle elle se plaint amèrement de se voir supplantée et outragée, après tout ce qu'elle a fait pour maintenir l'ordre dans les Provinces. « Dans aucun temps et dans aucune occasion, déclare-t-elle en s'adressant à Philippe, vous ne trouverez jamais personne pour vous rendre les services que je vous ai rendus. Pendant neuf ans de ma vie, je n'ai pas joui d'une seule minute de repos, et de votre manque de gratitude je ne me console qu'en pensant que j'ai satisfait à Dieu, au monde et à moi-même. J'ai compromis ma vie maintes fois et ma santé continuellement pour recevoir ce soufflet qu'un autre arrive recueillir le

prix de mes travaux et de mes larmes. » Elle termine en ajoutant que rien ne pouvait rendre l'Espagne plus odieuse aux Pays-Bas que la présence du duc d'Albe, et que sur son passage toute la ville était devenue déserte et silencieuse, comme si la peste s'y était installée.

30 août.

Le nouveau gouverneur général (c'est ainsi que le duc d'Albe s'intitule) a dépêché à nos échevins une circulaire signée Philippe, dans laquelle le roi recommande à ces magistrats l'obéissance absolue à tout ce que commandera le duc d'Albe ; et, comme symbole de cette obéissance, les requiert de lui livrer les clefs de la ville. Il paraît que de pareilles circulaires ont été envoyées en même temps aux autres cités importantes des Provinces, et que le comte d'Egmont s'est permis de protester contre une mesure aussi vexatoire, qui ne peut manquer de blesser gratuitement nos populations habituées à ne pas se laisser mettre le frein.

C'est aujourd'hui qu'a pris fin le contrat de mon père avec ses associés pour l'exploitation de l'officine. Ce contrat devait se prolonger jusqu'à la fête de la Nativité, ayant été fait pour quatre années le 26 novembre 1563 ; mais, les affaires allant si mal, on a décidé de part et d'autre de s'en tenir là. Pendant cette période de quatre années, mon père a publié cent trente-neuf volumes, qui sont tous

des chefs-d'œuvre de typographie; l'impression en est aussi pure et vigoureuse qu'on peut le souhaiter, et la plupart de ces ouvrages sont ornés de magnifiques gravures.

Rien n'a été arrêté encore au sujet de notre départ pour Rome; mon père attend, avant de répondre à son confrère Paul Manuce, que des nouvelles définitives lui soient venues de la Cour de Madrid.

10 septembre.

Hier soir, comme le couvre-feu avait sonné depuis longtemps, et que la boutique était fermée, nous entendîmes frapper violemment aux volets. Aussitôt Jean, qui travaillait avec nous dans la salle, s'empessa d'aller ouvrir, et nous vîmes apparaître le bon peintre Franz Floris, le visage tout ému et larmoyant.

Nous crûmes d'abord qu'il était un peu mouillé de vin, ainsi que cela lui arrive fréquemment; mais cette fois son agitation provenait d'une autre cause.

« Ah! mes bons amis, disait-il en haletant, mes bons amis! »

Alors mon père, l'ayant fait asseoir, le pria de se calmer; et bientôt il put nous dire ce qui le remuait si fort.

« Si vous saviez! commença-t-il. Quelle abomination! Quelle trahison! Les comtes d'Egmont et

de Horn, que j'aimais tant, qui m'aimaient tant, qui m'avaient toujours si grandement protégé! le duc d'Albe vient de les faire enfermer à l'Hôtel de Jauche. Bien sûr qu'ils ne sortiront pas vivants d'entre ses griffes! »

Voici, en moins de paroles, comment les choses s'étaient passées, et c'est en effet une bien abominable trahison.

Hier, ces deux pauvres comtes avaient été invités à dîner par Don Ferdinand de Tolède, fils du duc d'Albe, et grand maître de la cavalerie. A l'issue du repas, qui s'acheva vers quatre heures, les trois seigneurs se rendirent de compagnie à l'Hôtel de Jauche (je me souviens d'avoir vu cette belle maison quand j'allai à Bruxelles avec mon père). Là le duc d'Albe les attendait pour délibérer avec eux, au sujet d'une citadelle qu'il veut faire ériger en notre ville d'Anvers par les soins de son ingénieur François Pacciotto de Savoie. La séance se poursuivit trois heures durant. Quand elle eut pris fin, don Sanche d'Avila, capitaine de la garde du duc, s'approcha du comte d'Egmont et le retint en conversation, pendant que les autres gentils-hommes du conseil vidaient la salle. Une fois en tête à tête avec lui, le capitaine, sans y faire aucun préambule, somma le comte de lui rendre son épée; et, comme celui-ci s'ébahissait et ne se résignait pas à désarmer, toutes les portes se rouvrirent, et une double garde de hallebardiers et de mousquetaires espagnols l'enveloppèrent. Alors le

comte d'Egmont tira lentement son épée et la remit à don Sanche, en saluant très bas cette bonne épée, avec laquelle il avait combattu pour le roi d'Espagne aux champs de bataille de Saint-Quentin et de Gravelines.

Pendant ce temps, dans la cour de l'hôtel, on arrêta pareillement le comte de Horn; et tous deux furent conduits comme des malfaiteurs tout en haut de la maison, où l'on avait d'avance préparé un cachot entièrement tendu d'étoffe noire et éclairé seulement par une torche. C'est là qu'ils sont retenus depuis hier, au grand scandale de tous ceux qui ont appris cette désolante nouvelle.

15 septembre.

Tout le monde s'entretient de l'arrestation des deux comtes, mais on le fait en catimini et à voix basse, tant est grande la terreur que le duc d'Albe inspire à chacun. Quant à M^{me} la Régente, elle n'a pas caché son indignation, et, en attendant que cette démission soit acceptée, elle va voyager de ville en ville, ne voulant pas couvrir par sa présence dans la capitale toutes les embûches que le duc d'Albe prépare contre les meilleurs citoyens des Provinces.

Chaque jour on s'attend à de nouvelles rigueurs. Avant-hier, c'était l'un de nos deux excellents bourgmestres, Antoine van Straalen, que le duc d'Albe faisait mander en toute hâte à Bruxelles pour l'en-

tretenir, disait-il, d'une affaire très importante. Ce magistrat, qui est un des plus nobles et des plus influents personnages de la ville, ne se rendit pas sans quelque précaution à cet appel. Afin que l'on ne pût le reconnaître le long du chemin, il s'enveloppa de tout ce qu'il avait de nippes et de couvertures, en sorte qu'on ne lui voyait même plus le bout du nez, quand il était monté dans son carrosse. Cela n'empêcha pas qu'à peine en rase campagne et loin de tout secours il fut assailli par une troupe de quarante hommes armés, lesquels l'emmenèrent prisonnier à Bruxelles. Là, on le mit au cachot avec messire Bakkezel, secrétaire du comte d'Egmont.

On dit cependant que le duc d'Albe n'est pas pleinement satisfait de toutes ces prises. Il a déclaré en public qu'il lui restait encore beaucoup d'autres gros poissons à pêcher. Sans doute pensait-il au prince Guillaume; mais le Taciturne a eu la prudence de mettre la frontière d'Allemagne entre lui et les filets de l'Espagnol.

22 septembre.

Victor Giselinus nous a quittés aujourd'hui; il se rend à Dole pour y achever ses études médicales, mais il doit continuer à correspondre avec nous; et mon père lui a promis de lui envoyer des travaux à faire, lorsque l'occasion se présenterait.

Nous nous trouvons donc réduits à un personnel

beaucoup moindre qu'il n'a jamais été à l'officine. Comme correcteur, il ne nous reste que Corneille Kiel, car je ne compte pas naturellement mon cher mari, ni notre Jean, qui d'ailleurs ne s'occupe que des affaires avec le dehors.

D'ailleurs presque tous les travaux sont interrompus, et si mon père conserve ses meilleurs ouvriers, c'est uniquement par attachement pour eux, et aussi dans l'espoir de les faire travailler à la Bible polyglotte, quand le Roi Philippe se décidera à la patronner. Dans le cas où nous irions nous établir à Rome, mon père veut de même avoir avec lui ses ouvriers, qui sont certainement les plus experts parmi ceux de leur partie. Pour le moment, aucune décision n'est prise, et notre vie familiale s'en languit un peu; il semble que l'on soit déjà à demi détaché de ce foyer où l'on ignore si l'on s'assiéra encore demain.

3 octobre.

Nous sommes allés voir ce tantôt les travaux de la citadelle; notre voisin Bernuys était avec nous, ainsi que sa femme; et, comme il faisait beau, nous avons emmené tous les enfants. Ce n'est pourtant pas une partie de plaisir que de constater à quel point la main tyrannique du duc d'Albe a pris possession du sol.

Cette citadelle s'élèvera un peu en dehors des murs, dont elle ne sera séparée uniquement que

par une esplanade ouverte; elle formera, dit-on, le pentagone le plus parfait qu'il soit possible; deux de ses faces seront tournées du côté de la campagne, deux du côté de la ville, et la cinquième s'appuiera à l'Escaut. Pour le moment, les assises seules en sont posées. Deux mille ouvriers y travaillent nuit et jour. Nous avons vu au milieu d'eux l'ingénieur François Pacciotto, qui donnait des ordres et surveillait tout; il parlait à très haute voix, comme font les gens du Midi, et expliquait ses plans de telle façon que tout le monde pouvait l'admirer et l'entendre.

Au milieu de l'enceinte, qui est très spacieuse, il y aura une petite église, et, tout autour, cinq batteries en pierres de taille, rattachées les unes aux autres par des courtines de gazon et de maçonnerie. Ce formidable ouvrage sera enfermé dans une palissade qui mesurera une lieue de circonférence. Il coûtera quatorze mille florins, dont quatre mille devront être payés par les habitants d'Anvers; on a déjà établi une taxe spéciale à cet effet.

L'avis général de tous ceux qui assistent à l'érection de cette citadelle est qu'elle est faite bien plus pour contenir la ville que pour la protéger, et qu'il n'y aura désormais qu'à se soumettre ou à se dérober par la fuite; mais le duc d'Albe ne permet même plus aux gens de s'ensauver; il les fait poursuivre jusqu'aux frontières et les force à réintégrer leur domicile, le mousquet au dos.

4 octobre.

On a appris aujourd'hui que les comtes d'Egmont et de Horn ont été transférés sous bonne escorte au château de Gand. Dieu veuille qu'ils en sortent autrement que pour aller à l'échafaud ! Mais le duc d'Albe ne paraît pas d'humeur à incliner du côté de la mansuétude. Il vient d'établir à Bruxelles un tribunal chargé de juger, à l'exclusion de tous les tribunaux des Provinces, les crimes commis durant les troubles récents. Ce tribunal, dont le duc est le président et chef suprême, a pris le nom de « Conseil des troubles », mais on l'appelle tout bas le « Conseil du sang », à cause de ses arrêts terribles qui n'infligent jamais aux condamnés d'autre peine que celle de la mort. Le principal membre de ce tribunal, et aussi le plus féroce, est un Espagnol nommé Juan de Vargas : le duc lui a commis le soin de faire exécuter toutes les sentences. C'est un petit homme barbu et trapu, qui ne connaît d'autre volupté que celle du meurtre et se purlèche du sang versé ; on dit que si le diable venait sur terre, il ne pourrait manquer de ressembler à cet homme-là ; il apporte à ses lugubres fonctions une gâté, une joie, qui le rendent abominable non seulement à ses victimes, mais encore à tous ceux qui le connaissent. En outre, il massacre le latin avec aussi peu de vergogne qu'il en met à torturer ses semblables, et

n'a pas plus de respect de la syntaxe que de l'humanité.

Dernièrement ce vilain démon a passé en Anvers, et tout le monde s'est caché dans les caves, n'osant le regarder qu'à travers les fentes des soupiraux.

13 octobre.

Mon bon père vient de faire le voyage de Louvain, pour s'entretenir avec les savants professeurs de cette ville; sans doute veut-il les consulter, avant de se décider à prendre un parti. Mon cher Rapheleng est allé avec lui, en sorte que nous sommes bien seuls avec Corneille Kiel et notre Jean. Il est vrai que l'activité de ce dernier suffit à remplir toute la maison.

A ce propos, j'ai une chose assez grave à noter; Martine m'est venue trouver hier, alors que je gardais les deux petits Christophe, tout en m'occupant à mettre en ordre les effets de Rapheleng. Comme elle ne monte presque jamais dans notre petite maison du *Ciseau*, je compris qu'elle avait besoin de me parler en confidence; et, en effet, elle me dit qu'elle avait une confession à me faire, et s'inquiéta si je devinais sur quel sujet. Au fond, je n'étais pas éloignée de m'en douter, car les secrets des jeunes filles de dix-huit ans doivent se ressembler tous; mais je feignis de ne rien comprendre et je la priai de s'expliquer.

Alors elle me raconta, après quelques préambules, qu'elle avait un peu de mort dans l'âme, parce qu'elle avait appris ce matin par Corneille Kiel que l'engagement de Jean se terminait justement à la fin de cette année, et qu'elle ne savait pas comment les choses allaient tourner, et si mon père continuerait seulement à tenir son officine.

« Vois-tu bien, Marguerite, me dit-elle, c'est une des deux moitiés de mon cœur qui s'en irait, s'il partait! »

Elle essayait de plaisanter, mais elle riait d'un œil et pleurait de l'autre, et ses lèvres tremblaient en même temps qu'elle tâchait à sourire. Alors je lui répondis que je ne pensais pas que mon père eût songé jamais à se séparer de notre Jean, et que nous aurions tous le même chagrin à le voir s'éloigner de nous.

« C'est bien ce que j'avais toujours cru, dit-elle. Aussi en d'autres temps pareille pensée ne me serait-elle point venue. Mais maintenant, avec toutes ces commotions, peut-on savoir? Et qui peut répondre que ceux qui sont ensemble aujourd'hui ne seront pas séparés demain? »

Là-dessus, je m'attendais à ce qu'elle s'ouvrit de son désir d'épouser Jean, ou tout au moins de se fiancer avec lui; mais elle n'en souffla pas une parole. Elle est encore très enfant et ingénue, et l'on peut dire que notre Jean l'est presque autant qu'elle, malgré qu'il ait bientôt ses vingt-trois ans.

30 octobre.

Si on l'avait osé ce matin, on aurait fait sonner la Terrifiante; le duc d'Albe est entré dans la ville. Toutes les poitrines en sont encore oppressées.

C'est pour prendre possession de la citadelle qu'il est venu. Ce colossal travail a été terminé en trente jours; il a surgi de terre comme sous le coup de baguette de quelque malfaisante fée; et maintenant il domine cette Anvers et l'écrase; on ne peut sortir de quelque côté sans l'apercevoir.

Mais la citadelle, si menaçante qu'elle soit, n'est rien; elle est une chose inerte et massive, sans mouvement et sans âme; elle n'est rien sans celui par qui et pour qui elle a été faite, et il faut avoir vu l'un pour ressentir toute la profonde terreur de l'autre. Maintenant aucun Anversois ne les séparera dans sa pensée et, quand il apercevra les gros bastions flanqués de canons lourds et luisants, il apercevra aussi dans son esprit la silhouette haute et mince du duc d'Albe, les bras croisés sur la poitrine, contemplant avec un amer dédain toute la ville à ses pieds.

10 novembre.

C'est décidé, nous restons ici. Mon père a reçu hier une lettre de messire Gabriel de Çayas, lequel lui mande officiellement que le Roi accepte le

patronage de la Polyglotte, et qu'il était prêt à subsidier l'entreprise, aussitôt que tous les textes seraient réunis. En même temps, au sujet de ces textes, et afin qu'il n'y ait rien à reprendre pour l'orthodoxie, le Roi a résolu de mettre mon père en rapport avec son chapelain, le docteur Arias Montanus, homme très savant et très versé dans toutes les connaissances théologiques.

Mon cher père est au comble de la joie ; ce projet d'imprimer ce grand monument de religion et de science avait été le rêve de toute sa vie. Rapheleng n'en est pas moins heureux, car c'est sur lui que roulera toute la direction de l'entreprise en ce qui concerne les langues hébraïques dans lesquelles il est versé comme pas un. Quant à notre Jean, mon père l'a engagé encore pour deux années à partir de la Noël prochaine, et Martine en est si aise qu'elle ne cesse d'embrasser tout le monde, à commencer par lui-même.

Puisse maintenant la paix s'établir, afin de faciliter ces grands travaux, et fassent Notre Seigneur et Notre Dame qu'elle ne soit pas cimentée par trop de sang!

TROISIÈME CAHIER

25 mars 1570.

C'est une grande misère que les choses que l'on aime le plus et auxquelles on s'est cru le mieux attaché se déprennent de nous tout à coup, comme les feuilles tombent de l'arbre à l'automne. Ainsi de ce cher journal, où j'ai déjà versé beaucoup de moi-même. Voilà deux ans passés que, fermé le second cahier, je n'ai plus eu cure d'en rouvrir un autre, jusqu'à ce jourd'hui où le souci d'écrire me vient à nouveau avec le besoin d'épancher une récente douleur.

L'un de nos deux chers petits Christophe est décédé, et on l'a emporté ce matin au petit cimetière Notre-Dame. Bien que ce ne soit pas mon fils qui ait été enlevé ainsi, mais le dernier-né de mes parents, je n'en éprouve pas moins une affliction presque égale; car je m'étais habituée à dorloter les deux chers petits ensemble, et à peine les

discernais-je dans mes tendresses. Ce qui contribue encore à augmenter mon chagrin, c'est la grande désolation de mon père et de ma mère, de mon père surtout qui chérissait ce Benjamin plus que tout au monde, et remerciait Dieu de le lui avoir envoyé sur le tard, comme Isaac fut envoyé à Abraham.

Heureusement que nous n'avons ni les uns ni les autres le loisir de nous arrêter en face de notre douleur. Jamais à l'officine la besogne n'a été aussi écrasante que depuis ces grands travaux de la Bible polyglotte, dans lesquels mon père s'est engagé. Ce serait à devenir fou, si on ne sentait pas planer sur toute cette agitation la grande maîtrise de sa volonté. Mon cher Rapheleng est lui-même tellement absorbé que c'est à peine s'il prend le temps de manger une seule fois le jour. Voilà deux ans que les choses sont ainsi, et elles dureront encore au moins deux années pareillement, en calculant que les presses n'arrêtent pas d'imprimer pendant tout ce laps.

2 avril.

Puisque j'ai recommencé à tenir ce journal (de quoi je me félicite, car c'est une petite halte que je m'octroierai de temps en temps, au milieu de l'active marche de notre vie), je vais jeter un coup d'œil en arrière et narrer brièvement ce qui s'est passé durant l'intervalle.

Ces deux dernières années, toutes prises par le travail, n'ont pas amené à vrai dire de grands événements. A part la naissance de mon second fils (que nous avons nommé François, du nom de son père), je n'aurais rien eu à marquer, si ce n'est aussi que l'officine occupe maintenant dans la Kammerstraat les sept petites maisons encloses entre la ruelle du Faucon et celle de la Montagne. Mon père a fait l'acquisition de la bicoque qui lui manquait encore pour avoir à lui tout ce pâté, lequel est dénommé dans le quartier tout ensemble le grand Faucon. Malgré cet agrandissement, nous sommes encore à l'étroit, tant cette Bible polyglotte tient de place par tous les services qu'elle nécessite.

Au point de vue politique, notre Anvers est assez tranquille : elle ne bouge pas plus sous l'étreinte vigoureuse du duc d'Albe que ne bougerait un pauvre roitelet dans la main cruelle de l'oiseleur; mais ailleurs les choses ne vont pas aussi paisiblement; le prince d'Orange, que l'on n'appelle plus maintenant le Taciturne, mais le Patriote, se remue, lui, dans son exil d'Allemagne, et de temps à autre il arrive, grâce à quelques secours que lui prêtent les huguenots de France, à former une armée de mercenaires, avec laquelle il s'efforce d'assaillir de tous côtés le duc d'Albe. Mais celui-ci feint de mépriser cet ennemi trop fragile, et refuse généralement le combat; et, afin de bien prouver son dédain pour toutes ces tentatives vaines, il a fait ériger, au beau milieu de la citadelle, une

colossale statue de lui-même, où on le voit debout au naturel, revêtu de sa cotte d'armes et foulant aux pieds une figure à deux têtes et quatre bras, qui symbolise la rébellion des Provinces; d'autres disent que c'est là l'image des malheureux comtes d'Egmont et de Horn, qui ont eu la tête tranchée le même jour sur la place de la Maison de ville à Bruxelles. Le socle de cette énorme statue (laquelle a été coulée avec les canons que le duc d'Albe a pris aux mutins) est de marbre blanc et porte la dédicace suivante, écrite sur ses quatre façades et que tout Anversois connaît par cœur : « *A Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas sous Philippe le deuxième, pour avoir éteint la sédition, châtié la rébellion, rétabli la religion, assuré la justice et affermi la paix; au plus fidèle ministre du meilleur des rois, ce monument est érigé.* »

Comme on n'a trouvé aucun artiste dans les Pays-Bas pour vouloir donner le dessin de cette figure, elle a été faite par un sculpteur allemand, Jacques Jongeling.

15 avril.

Martine et moi, nous ne faisons pas autre chose du matin au soir que de mettre à jour la correspondance au sujet de la Polyglotte, et même Catherine, malgré son peu de goût pour les écritures, est bien obligée de nous donner de temps en temps un

coup de main. C'est surtout avec le cardinal de Granvelle, actuellement vice-roi de Naples, et son secrétaire Juste Lipse, que roule ce grand commerce de lettres; on en échange aussi avec l'Espagne, mais beaucoup moins, le roi catholique se reposant de tout sur son chapelain, Arias Montanus, qu'il a envoyé ici pour diriger et surveiller les travaux.

C'est un homme bien extraordinaire que ce célèbre théologien, et on ne peut moins faire que d'admirer sa grande science et son excessive vertu. Du premier coup et malgré sa qualité d'Espagnol, qui n'était pas pour le faire aimer, il a conquis toutes les sympathies des ouvriers, celles des correcteurs et de nous tous. Mon père ne jure plus que par lui, et mon cher Rapheleng, qui se tenait d'abord sur la réserve, n'a pu moins faire que de se laisser aller à l'apprécier. C'est à ce point que nous l'avons à maintes reprises supplié de venir loger au milieu de nous; mais, comme il a pris, dès son arrivée en Anvers, installation chez un des deux bourgmestres de la ville, il n'a rien voulu y changer. D'ailleurs, à part les quelques heures de nuit qu'il retourne passer dans son appartement, il reste constamment à l'officine et prend le plus souvent ses repas à notre table.

Nous sommes en ce moment quinze à manger ensemble chaque jour, en comptant les trois correcteurs que mon père a pris spécialement en vue des épreuves de la Bible, et qui sont versés tous

les trois dans la connaissance des langues anciennes; ils se nomment Nicolas Lefèvre de la Boderie, Bernard Zelius et Antoine Spitaëls.

23 avril.

Je suis bien heureuse pour Martine de la bonne nouvelle que j'ai à marquer : aujourd'hui nous avons célébré ses fiançailles avec Jean. La chose s'est faite très simplement, à cause du deuil où nous sommes encore; et le contrat a été dressé devant le notaire Gilles van der Borsche, sans qu'aucune personne étrangère y ait été conviée.

C'est notre Jean qui s'est ouvert à mon père, au commencement de l'autre semaine, du sentiment très vif qu'il a toujours porté à Martine; en même temps il lui a demandé s'il ne verrait pas d'inconvenient à ce qu'elle devint sa femme. Martine, interrogée, déclara qu'elle y était décidée depuis longtemps et, les choses allant ainsi sans aucun obstacle, il ne restait plus que le contrat à passer.

D'après les conventions, le fiancé a promis d'apporter la somme de six cents florins; d'autre part, mon père s'est engagé à donner à Martine une dot de mille florins, son trousseau et l'ameublement complet d'une chambre, plus à défrayer la noce et à accorder au jeune couple pendant trois ans le logis et la table, sans compter les cent florins par an que Jean touche à l'officine pour ses appointements. De plus, Pierre Porret, qui est le parrain

de Martine, doit lui faire un cadeau de six cents florins.

Ce soir, à la fin du repas, mon père a témoigné tout haut son contentement de cette union.

« Voyez, a-t-il dit, combien Dieu prend soin de mettre la consolation à côté du mal, et la coupe de miel toujours à côté de la coupe de fiel. A peine me retire-t-il un fils qu'il m'en envoie un autre, qui me sera très cher. »

Puis, tendant l'une de ses mains à Rapheleng et l'autre à Jean Moretus, il a ajouté : « Me voilà maintenant avec deux autres moi-même qui me suppléeront aux deux points principaux de mon état, l'un à l'Imprimerie pour les épreuves, le second à la boutique pour la vente, deux points auxquels il me devient impossible de suffire, vu les charges et occupations qui m'accablent journellement. »

Là-dessus on a bu à l'heureux avenir des fiancés et au succès de la Bible polyglotte, laquelle tient à tout maintenant et fait partie de notre intimité comme une personne vivante.

Nous pensons que le mariage se pourra célébrer vers les premiers jours de juin.

5 mai.

Le docteur Goropius Becanus est venu hier faire son compliment à Martine; il est toujours féru de ses idées sur la primauté de la langue flamande,

et a tant fait que mon père s'est décidé l'an dernier à publier un livre de lui : *les Origines antwerpiennes*, dans lequel il développe son système tout au long. Mon père, en éditant ce volume, a cédé aux considérations de l'amitié, car il ne fait pas grand état de toutes ces rêveries.

Quant à Ursule, elle a définitivement coiffé le béguin, profitant pour cela de ce que ses parents étaient absents au moment où sa majorité a sonné. A leur retour, ils n'y ont plus rien trouvé à redire. Ainsi Dieu arrange souvent les choses beaucoup mieux que l'imagination des hommes ne le peut prévoir.

14 mai.

Depuis lundi on travaille à quatre presses et l'on arrive ainsi à tirer un ternion par jour, quelquefois une feuille de plus. C'est miracle de voir le bon ordre qui règne au milieu de tout ce travail, et il n'est pas un étranger passant par la ville qui ne vienne visiter l'officine plantinienne, laquelle est une des curiosités du lieu. Quant à mon père, il éprouve par instants une grande fatigue de ce travail ultra-humain, et hier il écrivait par ma plume au cardinal de Granvelle que le fardeau qu'il a pris sur ses épaules lui pesait tellement qu'il craignait grandement d'y succomber.

Mais ces inquiétudes viennent de sa trop grande modestie, et tous ceux qui le connaissent à l'user

savent qu'il est capable de mener à bonne fin chacune des choses qu'il entreprend.

Ce qui complique beaucoup le travail, ce sont les grandes planches et les frontispices, dont mon père a voulu l'illustrer afin de lui donner plus d'éclat. Il s'est adressé pour cela aux meilleurs graveurs et dessinateurs de ce temps, tels que Gérard de Kampen, Pierre Huys, Philippe Galle, Pierre van den Borch et les frères Wiericx. Mais ces artistes, tous fort habiles dans leur partie, font terriblement endêver mon père par leurs habitudes de flânerie et de débauche. Ils ne sont jamais prêts au jour qu'ils ont dit, ce qui ne les empêche pas de venir demander des avances à chaque instant, comme si les poches de leurs pourpoints étaient continuellement percées.

20 mai.

Il a été décidé que le mariage de Martine et de Jean aurait lieu le 4 du mois prochain; mon père leur donnera une chambre et un cabinet dans la maison, comme il a été dit au contrat, et dès maintenant il s'occupe de les meubler. Quant à ma mère, elle a voulu confectionner elle-même tout le trousseau, aidée de Catherine et Madeleine; il ne sera pas entièrement terminé pour le jour des noces, mais Martine a déclaré qu'il ne lui en chailait guère de n'avoir pas son coffre plein de linge-

ries, pourvu que sa robe soit prête, ainsi que ses anneaux d'épousée.

Mon petit Christophe a eu la nuit dernière une violente colique; mais aujourd'hui il a repris toute sa belle humeur et santé. Tandis que j'écris, il joue au poulain à travers la chambre et promène à califourchon son petit frère, en attendant que j'aie les mettre tous deux au lit.

25 mai.

Messire Arias Montanus a fait cadeau à Martine pour ses noces d'une très belle boucle de ceinture en or damasquiné, et du même coup il nous a remis à chacune, Catherine, Madeleine et moi, une paire de mitaines d'un tissu très fin, comme on en fabrique là-bas, en Espagne. Il est toujours d'une extrême politesse avec nous et, malgré sa grande austérité, on dirait qu'il regarde comme une chose très importante de nous faire plaisir.

Au physique, c'est un homme petit de taille et rond de visage; il porte la tête très haut sur son col, et n'a pas les manières fluettes et onctueuses qu'affectent ordinairement les gens d'Église; sa bouche petite s'ouvre sur des dents très blanches et pointues, comme ont presque tous les Espagnols, qui semblent être munis de mâchoires de carnassiers; il ne porte pas la collerette tuyautée, mais un souple petit passe-poil de toile blanche, qui fait ressortir d'une éclatante façon les diffé-

rentes noirceurs de sa barbe, de ses cheveux, de ses sourcils et de ses prunelles. Il a les mains toutes petites et blanches, comme celles d'une femme, et, au fond de ses yeux, malgré qu'ils soient vifs et pétillants, il y aussi comme un peu de cette câlinerie féminine.

Cet homme si simple est d'une science extraordinaire; il sait admirablement l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin, et parle avec la plus grande facilité l'allemand, le français, le flamand et le portugais. Il n'y a guère que mon cher Rapheleng qui puisse lui être comparé sur le chapitre des langues vivantes et mortes et de la philosophie. Mais Messire Arias pourrait en remonter encore à mon mari en ce qui est de la simplicité des mœurs; il dort sur une planche couverte d'un manteau, et n'a jamais voulu se coucher dans le beau lit à cornettes et à courtines que le bourgmestre lui avait fait préparer.

4 juin.

Voilà célébré le mariage de Martine et de Jean. On a fait un grand repas dans la salle, mais c'est surtout à l'église qu'il y a eu le plus de monde et d'apparat. On peut dire que la ville presque en entier y assistait, les vingt-sept métiers, les trois chambres de rhétorique, les six confréries d'armes et la gilde de Saint-Luc tout au complet. Il y avait le margrave, les deux bourgmestres et la plupart

des échevins; et, pour faire honneur à mon père et lui témoigner son estime et son amitié, Arias Montanus était venu aussi dans son beau costume de chevalier de Saint-Jacques.

Pendant la messe, la compagnie de la chapelle Notre-Dame a fait entendre, au son d'orgues très parfaites, plusieurs belles musiques; et il y avait tant de cierges allumés et tant de fleurs autour de l'autel que jamais l'église n'avait été plus brillante, malgré le dénuement où elle se trouve encore.

La mère de Jean, Adrienne Gras (son père, qui était fabricant de satin, est décédé depuis un certain nombre d'années), assistait naturellement à ce mariage, ainsi que ses huit frères et sœurs, dont l'aîné est venu exprès de Moscovie.

16 juin.

Mon père vient d'être investi d'une nouvelle charge et, malgré l'honneur qu'il en retire, il ne laisse pas un peu d'en être vexé; mais il n'a pu se défendre de l'accepter à cause d'Arias Montanus, lequel a pensé lui être plaisant en lui faisant bailler par le Roi Philippe le titre de « Prototypographe de Sa Majesté ».

Il y a à peu près un mois que le Roi avait signé un édit pour créer cette charge de Prototypographe; mais, tout en le sachant, nous étions loin de nous douter que mon père serait désigné pour cet emploi. C'est seulement hier que sont arrivés les pouvoirs;

il y est dit tout au long que mon père « aura juridiction et prééminence sur tous les autres imprimeurs, maîtres et ouvriers du pays, qu'il lui faudra à cet effet tenir un registre sur lequel il devra inscrire leurs noms et capacités, et, pour les nouveaux dans la partie, les examiner et leur délivrer certificat constatant leur degré d'instruction et aptitudes ».

Voilà beaucoup de besogne ajoutée à toutes celles que mon père a déjà sur les épaules. Il est vrai qu'il va avoir du même chef le droit exclusif d'imprimer pour le Roi toutes les pièces officielles, placets et ordonnances, et qu'on lui promet en outre de lui faire bâtir sur la place du Meer une belle officine beaucoup plus vaste que celle-ci.

18 juin.

Mon père a prêté serment aujourd'hui comme Prototypographe du roi entre les mains de monseigneur Tisnacq, président du Conseil de Sa Majesté, et il est entré en fonctions aussitôt. Tous ses confrères de la ville sont venus lui rendre visite, les uns avec une cordialité feinte, les autres avec une mine longue qui montrait leur contrainte et leur dépit. Mon père, tout le premier, avait la figure un peu mélangée; et je pensai, à part moi, que l'amour de son métier et la passion qui le porte à tenter ses publications admirables le forcent à accepter une protection et des privilèges auxquels ses sen-

timents intimes eussent, en toute autre circonstance, répugné.

5 juillet.

Le bon Poëlmann, qui a perdu sa jeune femme l'année dernière, vient fréquemment nous voir à l'officine; sa santé est très ébranlée, autant par le dur métier de foulon qu'il a exercé pendant de longues années, que par les travaux d'écriture auxquels il ne cesse de se livrer chaque nuit quand il a fini sa besogne manuelle. Mon père, qui le tient en grande amitié, s'occupe à lui faire obtenir un emploi aux accises de la ville; de cette façon le pauvre homme aura le pain quotidien assuré et pourra se livrer à son penchant pour les lettres sans prendre sur le temps de son sommeil.

Les frères Wiericx sont venus encore aujourd'hui chercher de l'argent en avance sur une Baptisation du Précurseur, qu'ils se sont engagés à graver pour mon père moyennant la somme de douze florins. Comme il n'y avait plus que six florins et neuf sous dans le tiroir de la boutique, Jean leur a remis les six florins, en disant que cela ferait la moitié du compte. Alors l'aîné des trois, qui s'appelle Jérôme, a déclaré, avec la politesse d'un ourson, qu'il apporterait sa planche à demi taillée, et que de cette façon ils seraient quittes.

C'est une chose effrayante d'ailleurs de voir les énormes débours auxquels mon père est entraîné

par la publication de cette Bible. Malgré les six mille ducats de subside que le roi Philippe lui a accordés (à charge de recevoir treize exemplaires sur vélin bien reliés à ses armoiries), il s'en faut de beaucoup que toutes les dépenses soient couvertes; sans compter qu'en raison de la grande quantité des documents qui lui arrivent de tous côtés, mon père a dû considérablement élargir son plan. Au lieu de six volumes, c'est huit volumes maintenant qu'il a en préparation, lesquels, en plus des textes originaux, seront tous bourrés de commentaires, de gloses et de leçons, avec des lexiques et des grammaires pour chaque langue.

Avec tout cela, les caractères aussi lui font défaut et il a dû mander de Paris le célèbre fondeur Guillaume le Bé, le même que le roi François I^{er} avait chargé naguère de fournir les beaux types orientaux dont se servit le maître imprimeur Robert Estienne.

Je n'en finirais plus si je voulais énumérer ici toutes les avances auxquelles mon père doit suffire, si bien que, malgré le grand trafic de librairie qui se continue de façon assez prospère, il y a des jours — comme aujourd'hui — où il ne reste plus que quelques sous dans la maison.

14 juillet.

Aujourd'hui il y a eu une grande fête, qui avait tiré tout le monde dans les rues de la ville; il s'a-

gissait de la proclamation de l'amnistie, dont on parlait depuis longtemps sans jamais la voir venir.

Il paraît que le roi Philippe avait envoyé d'Espagne au duc d'Albe quatre rédactions différentes de ce pardon, le laissant libre de choisir celle qu'il estimerait préférable, et aussi le moment qu'il jugerait le plus opportun pour en donner publiquement lecture.

Le duc d'Albe, qui n'incline jamais vers la clémence, a mis, dit-on, le plus de retardements qu'il a pu à lire les paroles du roi, mais aujourd'hui enfin il s'y est décidé. A cet effet, il est venu exprès en Anvers, et tout d'abord c'est à la cathédrale qu'il s'est rendu avec une brillante suite d'officiers et d'ecclésiastiques, tous en grand costume de cérémonie, étalant les insignes de leur dignité d'état. Lui-même était magnifiquement vêtu d'une armure d'acier bruni damasquiné, avec l'agneau de la Toison d'Or sur la poitrine et sur la tête le précieux chapeau orné de pierreries dont le pape lui a précédemment fait don. Quand ils furent entrés dans l'église, avec toute la foule du peuple derrière eux, l'archevêque de Cambrai commença à célébrer la sainte messe, après quoi le même archevêque fit la lecture des lettres de Pie V, par lesquelles absolution était donnée à tous les sujets du roi Philippe qui s'étaient rendus coupables du crime d'hérésie et s'en repentaient. Pendant ce temps, toutes les têtes se sont baissées, et plus d'une conscience, je pense, a été lavée. Là-dessus l'évêque

d'Arras monta en chaire et se mit en devoir de prononcer un grand sermon en français, pour lequel il avait pris texte des mérites de la miséricorde, exhortant le peuple à remercier Dieu de cette bonté du Pape et du Roi, et de l'entremise du duc d'Albe. Mais à peine avait-il prononcé ce nom qu'il fut pris de convulsions tellement violentes qu'on le vit se tortiller dans la chaire de vérité comme diable dans un bassin d'eau bénite, et qu'on dut monter le quérir et l'emporter chez lui tout frétilant. Cet accident, dont personne n'a pu connaître la cause, a produit un effet assez fâcheux et, comme les gens de ce pays sont facilement superstitieux, on a voulu y voir un mauvais présage pour l'avenir.

Cependant le duc d'Albe feignit de ne s'en point émouvoir, et, l'office terminé, de l'église il se rendit, toujours avec la même solennelle pompe, sur la Grande place, pour la seconde partie de la cérémonie. Là on avait dressé devant la Maison de ville une estrade qui était entièrement recouverte de drap écarlate, et, dans le milieu, il y avait pour le duc un trône tapissé de brocart d'or. Un peu plus bas, deux femmes en costumes allégoriques se tenaient debout à droite et à gauche, représentant la Justice et la Paix, et c'étaient les deux plus belles bourgeoises de tout Anvers qu'on avait choisies pour faire ainsi l'office de cariatides.

Cependant le duc se tenait immobile et droit, avec la majesté d'un roi sur son trône; aux marches de l'estrade, tous ses officiers rangés lui faisaient

comme une cour d'honneur. A un signal, un héraut s'avança au bord de l'estrade et lut en flamand et en français la lettre par laquelle le Roi promettait au peuple l'oubli des révoltes passées, et les amnistiait de toute peine. Cette lettre cependant n'eut pas tout l'effet qu'on en attendait : car le héraut, au lieu de lancer sa voix à toute volée, comme il est d'usage quand on s'adresse à une foule, avait l'air de retenir les mots dans son gosier, en sorte qu'on n'en entendit guère que des parcelles. Là encore le peuple crut voir un témoignage que les choses n'auraient pas un succès heureux. Aussi, malgré que l'animation se continuât jusqu'à la nuit dans tous les quartiers de la ville, il n'y eut que très peu de personnes pour allumer des feux de joie, contrairement à ce que l'Espagnol avait espéré.

3 octobre.

J'ai une bien triste nouvelle à relater. Franz Floris, qui avait la juste renommée d'être le premier parmi les peintres des Flandres, est mort le premier jour de ce mois; et je reviens à l'instant même de ses funérailles.

Depuis quelque temps il ne se portait plus aussi gaillardement et, tout en continuant à enseigner ses élèves, il ne mettait plus guère la main à l'œuvre; il avait cependant en train dans son atelier deux immenses tableaux que lui avait com-

mandés le grand prieur d'Espagne, et dont l'un représente le *Christ en croix* et l'autre la *Résurrection*; pour les finir, il a désigné deux de ses meilleurs disciples, François Porbus et Crispin van der Brocke.

On croit que ce sont ses excès de boisson qui ont conduit à son tombeau le pauvre artiste; mais à cette rumeur publique il me semble qu'on devrait adjoindre l'excessif labeur de sa vie. Jusqu'à ces derniers temps, où les infirmités l'avaient pris, on le voyait constamment la palette au pouce; et cela d'autant qu'afin de contenter l'humeur capricieuse de sa femme, il s'était fait bâtir une somptueuse demeure, qu'il avait décorée lui-même de figures symboliques, lesquelles de loin on jurerait des statues de bronze. Pour payer ce luxe princier, le pauvre Franz était obligé de besogner comme un ouvrier, et quand il se débauchait c'était toujours après le vèpre, alors que le soleil éteint ne lui permettait plus de peindre. Pour nous qui l'avons connu dans son naturel intime, nous savons qu'il avait plus de vertu que de vice; et moi, en particulier, je me sens toute émue de sa fin précoce, et je lui rends, après coup, un peu de cette sympathie qu'il m'avait toujours témoignée de son vivant, et dont Rapheleng avait le bon esprit de ne se point montrer jaloux.

Ce matin à son obit on a déployé une pompe extraordinaire. La confrérie de Saint-Luc, dont il était un des membres les plus illustres, avait sorti

toutes ses bannières et gonfalons, et toute la population accourait en marquant une douleur véritable, car il faut dire à la louange de cette Anvers qu'on y aime tous ceux qui font métier d'art, de quelque côté qu'ils viennent, en sorte qu'ils y sont comme dans leur patrie véritable et plus nombreux, qu'en aucune autre région du monde. Les cavaliers de la milice sont venus aussi, et durant l'office ils se sont massés devant le portail de l'église, tenant immobiles leurs grands chevaux, lesquels étaient habillés d'un long carapaçon noir où s'échancrait seulement la place des yeux.

C'est devant le maître-autel qu'ont été faites toutes les prières; et moi, toute figée dans la douleur d'avoir perdu Franz, je regardais tour à tour le cercueil où dormaient ses pauvres restes et, aux murs de l'église, plus brillantes et victorieuses que jamais, les magnifiques peintures où revivait son glorieux génie; et de son âme immortelle il me semblait voir reluire là quelques vestiges.

18 octobre.

Le docteur Arias Montanus s'éprend de plus en plus des belles qualités d'intelligence et de cœur de mon cher père. Quant à Rapheleng, il le traite absolument comme un frère, si bien qu'hier à souper il nous disait qu'il voudrait toujours demeurer au milieu de nous, et qu'il n'y avait rien de plus beau qu'une famille unie et resserrée comme

la nôtre, où chacun prend sa part du travail commun.

D'autre part, messire Gabriel de Çayas nous témoigne par ses lettres d'Espagne une très grande amitié ; il a demandé à mon père de lui mander par écrit tous les détails intéressant sa vie intime, le nombre de ses enfants et les particularités de chacun de nous, à quoi mon père a répondu par une lettre de douze feuillets où il lui récite tout ce qui nous concerne et comment se règle l'emploi de nos journées.

Les travaux de la Bible se poursuivent avec la même activité, mais il est à croire qu'à raison des grands développements qu'on y apporte l'édition tout entière ne sera pas prête avant dix-huit mois.

25 octobre.

Catherine et Madeleine donnent ensemble des leçons à Henriette, laquelle marche maintenant sur ses dix ans. Mais elle n'a pas l'esprit très délié et se ressent, je pense, de la maladie qu'elle a eue dans les méninges. Il faut une grande patience pour lui faire retenir les moindres choses, sans compter que maman, qui caresse beaucoup sa « noute », intervient chaque fois pour recommander à mes sœurs de ne la point fatiguer. A son âge, nous avons déjà commencé toutes les quatre à corriger les épreuves pour l'Imprimerie, mais il est à croire qu'Henriette ne s'y mettra pas de sitôt.

Mon père vient d'obtenir du Roi, par l'intermédiaire du docteur Montanus, le privilège d'imprimer les livres liturgiques pour l'Espagne et tous les pays dépendant de la monarchie; ce sera un grand surcroît de travail pour l'officine, mais aussi une grande mine de revenus, attendu que ce privilège, tout en assurant la vente d'un nombre incalculable de Bréviaires, Diurnaux, Antiphonaires et Missels, décharge mon père de l'obligation de payer la dîme.

Quant à la maison que Sa Majesté devait nous faire construire sur le Meer, on n'en parle plus depuis belle lurette et nous commençons à croire que c'est encore un de ces châteaux en Espagne comme en possèdent beaucoup de gens de la ville, à qui l'on a fait les mêmes promesses, jamais tenues.

2 novembre.

De terribles nouvelles nous arrivent aujourd'hui de la Frise. La nuit de devant le jour de la Toussaint, l'océan s'étant gonflé outre mesure et ayant rompu les digues, tout le pays s'en trouva couvert, si bien qu'à l'heure qu'il est c'est un épouvantable déluge où flottent pêle-mêle les cadavres des hommes et des bêtes, les ruines des maisons et les épaves des vaisseaux, et toutes sortes de meubles, de troncs d'arbres et de vêtements que le flux et le reflux promènent avec une telle furie qu'on

ne peut distinguer la terre d'avec la mer. Ceux qui ont pu s'en sauver l'ont fait, laissant derrière eux tous leurs biens. Quelques-uns sont venus jusqu'ici, où ils ont raconté en détail ces choses affreuses. Mais la plupart des habitants se sont trouvés submergés dans leur lit avant même d'avoir eu le temps de rien voir ; et l'on dit que vingt mille personnes ont dû périr de cette terrible mort.

Le duc d'Albe, qui se préparait à lever un nouvel impôt d'un dixième sur les provinces du Nord, a fait savoir à son de trompe qu'en regard de ces calamités la levée de cet impôt serait retardée ; à cette mansuétude forcée les gens répondent non sans raison que là où il n'y a rien le roi perd ses droits.

Il paraît que cette terrible inondation a surpassé d'un pied de hauteur cette autre d'il y a quarante ans par laquelle cent douze villes et villages furent engloutis.

15 décembre.

On dit que, malgré l'amnistie qui a été prononcée au mois de juillet, les Gueux réapparaissent de tous côtés, aussi bien le long des côtes, où ils font de la piraterie contre le commerce espagnol, que dans les cités qu'ils excitent à la rébellion. Ils se sont organisés en Gueux de mer, en Gueux des forêts et en Gueux des villes, et guettent tous les coups de main à faire. Le prince d'Orange, tout en se tenant

coi en Allemagne, donne le branle à ce mouvement et, sans se décourager de ses précédents échecs, s'ingénie à mettre sur pied une nouvelle armée.

Ces propos nous ont été répétés hier par hasard, et nous y avons prêté une oreille peu attentive. Nous vivons au milieu de l'officine comme dans une abbaye, tout entiers confinés dans le colossal travail qui s'y opère, et n'entendant les bruits du dehors que comme des échos lointains et affaiblis.

3 mars 1572.

La naissance de mon troisième fils Juste a été cause que j'ai encore interrompu ce journal; je vois bien d'ailleurs que maintenant j'aurai de moins en moins de temps à y consacrer; aussi n'y reviendrai-je que lorsque quelque événement important me pressera de prendre la plume.

Je dois commencer par inscrire le mariage de ma sœur Catherine, lequel a été célébré à la fin de l'année dernière. Catherine a épousé un marchand lingier qui se nomme Jean Gassen, et qui, voyageant dans nos pays pour son commerce, était tombé éperdument amoureux d'elle; aussi, bien qu'elle n'eût que dix-huit ans, mon père dut-il consentir à ce mariage. Elle est allée habiter Paris et y tient une boutique de toileries fines et de dentelles, où viennent se fournir Messieurs, frères du Roi.

Ce départ de notre chère Catherine ne laisse pas

que de mettre un peu de désarroi dans la maison ; mais, comme d'autre part ma petite famille s'est augmentée et que Martine a eu, elle aussi, un enfant, ces nouvelles recrues de la vie bouchent le trou de l'absence et empêchent de s'y trop douloureusement enfoncer. Ainsi la divine Providence fait bien, je crois, tout ce qu'elle fait.

25 mars.

Nous avons eu la semaine dernière un incident qui a failli compromettre l'achèvement de la Polyglotte et mettre en péril tous les autres travaux ; les ouvriers se sont mis en grève.

C'était la première fois que pareille chose arrivait, car jusqu'à présent, à part quelques mutineries ou ivrogneries sans importance, jamais il n'y avait eu de sérieuses rébellions à l'Imprimerie. Il est vrai de dire aussi que le personnel se trouve forcément beaucoup plus nombreux et mélangé qu'autrefois, et que mon père est contraint de prendre des ouvriers habiles partout où il en trouve, pour faire marcher les douze presses qui sont actuellement en activité du matin au soir ; de telle façon que les têtes mauvaises entraînent les têtes faibles, et que l'esprit d'insubordination finit par gagner indistinctement toutes les cervelles.

Pour ceux que nous avons en ce moment, ils sont si méchants et si fâcheux qu'il ne pourrait en exister de pires ; on dirait qu'ils se sont appris

entre eux à faire les lundis et à ne travailler que lorsque c'est leur bon plaisir; alors même qu'il reste plusieurs feuilles à imprimer, ils s'en vont sans prendre la peine de donner aucune excuse. Si le lendemain on leur demande la raison, ils font les réflexions les plus saugrenues du monde; l'un dit qu'il a été entendre la première messe d'un libraire devenu chanoine, l'autre qu'il a été invité par un charcutier de ses amis à voir enterrer les tripes d'un porc; un troisième qu'il a été voir le départ des reîtres pour la France; enfin il n'est pas de bourdes ou de balivernes que n'inventent ces faux niais, en riant au nez des correcteurs.

Tout cela n'est encore rien quand ils se remettent à la besogne; mais n'ont-ils pas eu l'idée l'autre jour d'interrompre tous ensemble le travail au moment du plus grand coup de feu, espérant ainsi forcer mon père à les rétribuer plus grassement? Ils disent à cela que les compagnons employés à des occupations purement manuelles gagnent davantage qu'eux avec moins de peine; et que là où un typographe, compositeur ou pressier, gagne en moyenne sept sous par jour, soit cent cinq florins par an à trois cents jours ouvrables, un compagnon ardoisier gagne seize sous, un maçon dix sous et un charpentier dix-huit sous; soit, en comptant pareillement l'année à trois cents jours ouvrables, cent cinquante florins pour le maçon, deux cent quarante pour l'ardoisier et deux cent cinquante-cinq pour le charpentier. Il est certain que tout cela

n'est que trop vrai ; mais c'est précisément l'honneur des choses de l'esprit de ne pas rapporter seulement que des bénéfices vils. — C'est ce que mon père a essayé de leur faire entendre, en leur prouvant clair comme la lumière du soleil que lui-même était bien loin de gagner autant que n'importe quel maître maçon ou charpentier et qu'il resterait certainement moins riche qu'avant, une fois la grande Bible achevée. Il ajouta, de ce ton péremptoire auquel personne n'ose faire réplique, qu'il serait d'ailleurs plus sage pour lui de fermer ses ateliers et d'en rester là ; ce qu'il fit pendant deux jours, voyant que les autres ne venaient pas à résipiscence.

Cette mesure fit merveille et, dès l'aube du troisième jour, ils étaient tous à la porte de l'officine en vêtements de travail et leur barrette à la main ; et depuis ils ont si bien besogné qu'ils ont rattrapé le temps perdu.

2 avril.

On annonce que les Gueux de mer se sont emparés hier du port de Briel, et en ont chassé la garnison espagnole. Cette nouvelle cause une joie extrême aux partisans du Taciturne, et par contre le duc d'Albe s'en est montré très courroucé ; il a envoyé aussitôt un de ses capitaines avec ordre de reprendre la ville, mais il est à croire que les Gueux, une fois dans la place, ne la rendront pas aussi facilement.

12 avril.

Nous avons eu aujourd'hui une véritable fête de l'amitié. Le docteur Juste Lipse est venu visiter l'Imprimerie plantinienne et les beaux travaux de la Bible.

Il y avait longtemps que mon père était en correspondance avec ce jeune et grand savant; mais nous ne l'avions encore jamais vu, en sorte qu'au plaisir de continuer avec lui les conversations ainsi commencées se joignait cette curiosité de connaître de quelle forme visible était habillé son esprit.

Juste Lipse, qui est natif du Brabant, n'a aucun des traits particuliers à cette race; il a la figure oblongue et pâle d'un Latin, les yeux bleus et rêveurs et une certaine timidité dans son débit; cependant il s'est vite senti à l'aise au milieu de nous et ce soir le souper a été des plus gais. Par une anomalie singulière, tous ces savants réunis n'ont presque pas causé de science. Juste Lipse, qui a séjourné à plusieurs reprises en Italie et en Allemagne, a raconté ses voyages; Arias Montanus a parlé de l'Espagne et mon cher Rapheleng de l'Angleterre. Mon père les écoutait avec une face de ravissement.

23 mai.

Nous avons fêté aujourd'hui les quinze ans de Madeleine; Martine et moi lui avons fait cadeau

d'une jolie mante en satin broché, dont j'ai payé l'étoffe et Martine les passementeries; et elle a reçu en outre beaucoup d'autres cadeaux; mais ce qui lui a fait le plus de plaisir, c'est une belle médaille d'argent, que Pierre Porret lui a envoyée de France avec son nom gravé dessus très finement.

Cette fête a été attristée par l'annonce de la mort du docteur Goropius Becanus; comme nous achevions de souper, Ursule nous a envoyé un message pour nous apprendre que son père venait de décéder à Maëstricht, où il était de passage avec Catherine de Cardes, sa femme. Nous avons tous été affectés de cette nouvelle, le pauvre docteur, malgré ses excentricités, ayant été un de nos plus fidèles amis; mon père et Corneille Kiel en ont été particulièrement navrés.

25 mai.

Des nouvelles inquiétantes nous arrivent de toutes parts : les impôts du dixième, que le duc d'Albe s'est décidé à établir sur le commerce des villes, ont occasionné un mécontentement général qui pourrait bien tourner en révolte; et le prince Guillaume d'Orange, qui ne perd pas une occasion d'entretenir l'agitation parmi ses concitoyens, a recueilli de nouvelles adhésions en grand nombre; on dit qu'il se dispose à passer prochainement le Rhin, et que de France l'amiral Coligny lui a promis de venir à son aide; en attendant, son frère, le jeune

seigneur Louis de Nassau, qui est le général des Gueux, est entré dans Mons par surprise, malgré les troupes espagnoles, qui là comme partout tenaient garnison.

9 juin.

Dieu merci ! Tout ce qui touche à la Bible polyglotte est terminé ! Et chacun en est ravi à l'officine, à commencer par moi-même ; car je puis dire que mon cher Rapheleng ne m'a guère appartenu pendant tout ce temps.

Mais c'est surtout mon père qui ne se tient plus de joie ; il me fait l'effet d'un homme qui, après avoir longtemps nagé, a touché enfin la terre ferme ; lui-même s'étonne d'avoir pu traverser tant d'écueils et arriver quand même à bon port. « Jamais je ne recommencerais, écrivait-il ce matin même à messire Gabriel de Çayas, quand même on me donnerait douze mille couronnes en pur don, quand même il se pourrait que je puisse le faire pour la moitié. »

Aujourd'hui on a exposé dans la boutique les magnifiques exemplaires, et toute la ville a défilé devant pour les voir ; les plus difficiles se trouvent d'accord à reconnaître que jamais on n'a admiré, parmi les meilleurs chefs-d'œuvre typographiques, des caractères plus nets et plus gracieux, du papier mieux doucement teinté et plus solide, une exécution enfin plus irréprochable dans toutes ses par-

ties. De ce bel ouvrage, dont l'ensemble forme huit volumes, on a tiré douze cents exemplaires, sans compter les treize sur vélin qui ont été faits pour le Roi. Le reste se décompose ainsi : neuf cents soixante sur papier grand royal de Troyes, deux cents sur papier raisin de Lyon, trente sur papier impérial de l'Aigle, dix sur papier impérial d'Italie. Ces derniers ne se vendront pas, mon père se les réservant pour donner en cadeau à des personnages de distinction. Les autres seront déposés chez les libraires et cotés soixante florins.

Arias Montanus nous a quittés pour aller déposer aux pieds du Pape un des exemplaires que mon père a fait relier magnifiquement par Adam Gilles, le meilleur ouvrier d'Anvers en cet art. Cette reliure est en cuir rouge, lavée et dorée sur tranches, avec coins de fer et coins d'or, et doubles fermoirs, et cinq petites têtes de lion sur les contre-gardes. C'est une véritable merveille, et je pense que Sa Sainteté Pie V ne se fera pas trop prier pour accorder les privilèges et autorisations à une telle œuvre, aussi belle par le dedans que par le dehors.

20 juillet.

Ce qu'on avait prévu est arrivé : le prince d'Orange vient de traverser le Rhin avec une armée assez importante, composée de reîtres allemands et suisses, et aussi de beaucoup de Fla-

mands qui avaient pris comme lui le chemin de l'exil. On dit que la plupart des villes sont bien disposées à l'accueillir; quant au duc d'Albe, il feint de ne s'en pas inquiéter, et continue toujours sa tactique, qui est de ne pas livrer bataille et de répondre par le mépris aux provocations du Patriote.

Nous avons eu aujourd'hui la visite d'un de nos anciens employés, lequel pendant quelque temps (c'était, je crois, en 1664) avait fait l'office de vendeur à notre boutique, et que depuis notre bon ami Pierre Porret avait pris à son service, où il est encore actuellement. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, qui se nomme Gilles Beys. Il a marqué un très grand plaisir de nous revoir et nous a fait à tous beaucoup d'amitiés. Nous l'avons chargé de plusieurs commissions pour notre chère Catherine, bien qu'il ne rentre point directement à Paris, et aille de ce pas jusqu'à Bréda, sa ville natale, où il a des intérêts à démêler.

30 août.

Je ne sais si j'ai relaté que le prince d'Orange, ayant passé le Rhin avec une armée de quatorze mille fantassins et de trois mille cavaliers, s'était ingénié à mettre garnison dans nombre de villes et de villages flamands qui refusaient de payer au duc d'Albe l'impôt du dixième. La campagne s'annonçait donc admirablement et, pour la mener à

bonne fin, le Taciturne ne comptait plus que sur les promesses qu'on lui avait faites à la Cour de France de lui envoyer des troupes de secours avec l'amiral Coligny pour chef, lorsqu'un événement inattendu vient de le précipiter tout à coup du haut de ses espérances : le 24 août, fête de la Saint-Barthélemy, tous les huguenots résidant à Paris ont été massacrés, avec la connivence, sinon par les ordres, du roi Charles IX et de la reine Catherine, sa mère; et l'une des premières victimes de ce grand massacre se trouva précisément être l'illustre amiral de Coligny.

Il paraît que le Taciturne, en apprenant cette nouvelle, en a été frappé comme d'un coup de massue; on dit cependant qu'il va rassembler son armée sur un seul point, pour essayer une dernière fois de livrer bataille au duc d'Albe, lequel refusera sans doute, comme à son habitude, d'aligner ses fiers régiments, qu'il dénomme les *Invincibles*, les *Immortels* et les *Non-pareils*, avec des reîtres et des mécréants.

3 septembre.

Madeleine nous a quittés aujourd'hui; elle va passer quelques semaines à Paris auprès de Catherine, qui demandait à grands cris à la revoir. Cette pauvre Catherine se trouve bien seule dans ce grand Paris, son mari étant à chaque instant en voyage pour son commerce.

Nous avons confié Madeleine à la femme de notre voisin Bernuys, qui se rend elle aussi dans la capitale de la France; et pour le retour ce sera mon père qui la ramènera, car il aura affaire dans peu de temps avec les théologiens de la Sorbonne pour leur présenter un exemplaire de la Bible polyglotte.

Les docteurs de Louvain ont déjà donné leur approbation à ce grand ouvrage; le cardinal de Granvelle a promis pour vingt ans le privilège dans toute sa vice-royauté de Naples, et l'Empereur Maximilien en a fait autant pour l'Allemagne. Mais l'autorisation la plus importante et la plus difficile à obtenir est toujours celle du Pape, et de celle-là nous n'avons eu aucune nouvelle depuis le départ d'Arias Montanus.

30 septembre.

La maison s'est augmentée depuis huit jours de cinq nouveaux hôtes, le peintre Van der Borcht, sa femme et ses trois enfants. Mon père leur a donné l'hospitalité par suite du grand dénuement où ils se trouvaient après le saccagement de Malines; mais il faut que je mette les choses en ordre pour les raconter.

Depuis quelques jours, et comme tout le monde le prévoyait, le Taciturne, ne se sentant pas de force pour tenir tête au duc d'Albe, se retirait tout doucement des Provinces; l'une après l'autre, presque

toutes les villes, qui d'abord l'avaient accueilli comme le messie, se prirent à faire amende honorable au duc d'Albe et à lui prêter de nouveau serment de fidélité. Ce fut d'abord Mons, qui capitula le 19 de ce mois; puis, une à une, chacune des places où il avait mis garnison; et, une à une aussi, le duc d'Albe les accueillait à merci. Mais, pour ce qui fut de Malines, où le Taciturne avait placé ses plus forts détachements et qui avait le plus crié haut contre la tyrannie espagnole, le duc d'Albe ne la voulut point pardonner; et il ordonna à ses soldats de la mettre à sac et de garder le butin pour eux, ce qui naturellement enflamma davantage leur avide brutalité.

Pendant trois jours, cette belle métropole fut abandonnée à la discrétion et au pillage des gens de guerre; et eux avaient les bras tellement surchargés de toutes les richesses qu'ils avaient ainsi conquises que, ne sachant quel parti en tirer, ils vinrent en notre ville d'Anvers pour essayer à s'en défaire. On les voyait se promener dans les rues, offrant à tout venant leurs marchandises; ce qu'ayant appris, un religieux eut l'idée de convoquer les Syndics des métiers et de faire racheter par eux toutes ces dépouilles en bloc, pour les restituer à qui de droit. Aussitôt un grand courant de charité ébranla la ville; et pendant plusieurs jours ce fut à qui sortirait de son escarcelle quelques florins ou quelques patars pour s'associer à cette bonne œuvre. Les soldats espagnols eux-

mêmes, émus de cette contagion, abandonnèrent de bonne volonté le reste du butin, en sorte que chacun maintenant est à peu près rentré dans son avoir, et les objets dont on n'a pu trouver les propriétaires ont été partagés et dispersés entre les plus pauvres. Mais ce que l'on n'a pu faire, ç'a été de remettre sur pied les maisons abîmées ou détruites, et nombre d'habitants de Malines sont venus chercher refuge soit à Louvain, soit ici. C'est ainsi que mon père a donné l'hospitalité à ce bon peintre Van der Borcht et à sa famille, lesquels avaient eu la malencontreuse idée d'aller s'installer à Malines il y a quelques mois, par crainte des troubles que l'on redoutait de voir éclater en Anvers.

3 octobre.

Mon père est parti ce matin pour Paris, et maman l'a accompagné, sur les instances que Pierre Porret lui a faites ; ils logeront tous deux chez cet excellent ami. Je crois bien que le désir de revoir Catherine et de ramener Madeleine a été pour beaucoup dans la décision de ma mère, qui ne se déplace plus que difficilement, étant devenue très corpulente.

Martine et moi, nous avons de ce fait toute la charge de la maison, et aussi celle d'Henriette, ce qui n'est pas peu. La pauvre petite, qui depuis sa naissance n'avait jamais cessé d'être accrochée au cotillon maternel, n'arrête pas de geindre et de

se douloir, malgré toutes les caresses que nous lui faisons; heureusement que Jean, pour lui fermer la bouche, a eu l'idée de lui acheter un sac de croquignoles, ce qui lui a fait plus d'effet que toutes les remontrances. Pour une fille de dix ans, elle est vraiment bien peu raisonnable.

Nous nous occupons aussi de remplir les devoirs de l'hospitalité à l'égard de la famille du peintre van der Borcht. Sa pauvre femme et ses quatre petits enfants sont encore malades de l'émotion qu'ils ont éprouvée à voir leur maison pillée par les soldats espagnols. Quant au peintre lui-même, il s'est remis aussitôt au travail dans la petite chambrette de Catherine que nous lui avons affectée, et où le jour pénètre très agréablement. Il a beaucoup à faire pour illustrer les bréviaires et missels dont mon père lui a confié les dessins, et c'est plaisir de le voir à sa besogne, tant il y apporte de soin et de goût naturel.

Cette bonne famille doit rester avec nous jusqu'à ce que les désastres de Malines soient un peu réparés. Ils étaient tous dans un tel dénuement en tombant ici que la femme n'avait pas une chemise de change et que j'ai dû prêter pour les petits enfants les vêtements de mes trois garçons.

10 octobre.

Voici en vérité une nouvelle qui mérite bien d'être notée ici. Encore l'aurais-je fait plus tôt, si

le grand ébahissement où elle nous a tous plongés ne m'eût empêchée de prendre la plume.

Hier nous attendions les paquets de France; pour les avoir plus vite, Jean était allé à l'arrivée du coche, et quelques instants après, Martine, Henriette et moi, qui nous impatientions aussi, prenions le même chemin. Bientôt nous vîmes revenir vers nous notre Jean, ballant des bras et témoignant de la plus franche surprise; en même temps il nous tendait une lettre de mon père, que je ne puis mieux faire que de transcrire :

« Mes chers enfants, nous disait exactement ce bon père, nous sortons, votre mère et moi, de célébrer les noces de votre sœur Madeleine avec mon ancien commis Gilles Beys. La chose s'est faite si vite que je n'ai pu vous la mander à l'avance; et même en ce moment, pressé que je suis de ne pas manquer le coche, je n'ai guère le temps de vous donner d'amples explications à ce sujet. Qu'il vous suffise pour aujourd'hui de savoir que durant le séjour de Madeleine à Paris, elle s'est trouvée très souvent en rapport avec Gilles, qu'ils se sont plu tous les deux et qu'ils sont venus ensemble d'un commun accord me demander mon agrément à leur mariage. Mon premier mouvement fut d'en rire, Madeleine ayant à peine passé ses quinze ans; mais, après avoir causé longuement avec eux, je pus me convaincre que la chose était sérieuse et je dus consentir à les fiancer séance tenante. Même le lendemain, sur les conseils de

mon frère et aussi de Pierre Porret, et sur les nouvelles instances des deux jeunes gens, lesquels déclaraient ne plus vouloir se séparer, je donnai mon agrément au mariage, profitant de ce que nous nous trouvions à Paris, votre mère et moi, pour régler tous les détails du contrat et de la cérémonie.

Donc hier, septième jour d'octobre, les deux jeunes gens ont été conjoints dans l'église de Saint-Jacques par le ministère de messire Jacques Baron, doyen de cette église. Il a été décidé que Gilles Beys prendrait à son compte la gérance de mon dépôt de librairie, sous la direction de Pierre Porret, et que les quinze cents livres tournois de dot que j'ai octroyées à Madeleine leur serviraient à se mettre en ménage et à faire honneur à leurs entreprises. »

Mon père termine sa lettre en nous entretenant de ses affaires personnelles, lesquelles, selon ses prévisions, devront le retenir une semaine environ encore à Paris.

23 octobre.

Alexandre Grapheus, qui est venu nous voir à la veillée, nous a rapporté un bruit singulier auquel on ne sait pas encore si l'on doit prêter une foi complète : il s'agirait du rappel du duc d'Albe par Sa Majesté catholique.

Depuis assez longtemps déjà le duc a quitté

Bruxelles, pour établir son quartier général à Amsterdam. Or, dit-on, en cette dernière ville, il s'est rendu encore plus abominable que partout ailleurs, contractant au profit de ses dépenses personnelles des dettes énormes, et faisant couler le sang avec autant de facilité que l'argent. Mais ce ne serait ni en ceci ni en cela qu'il faudrait chercher la raison d'une pareille disgrâce. Alexandre Grapheus croit y voir un des effets de cette politique mystérieuse du roi Philippe, laquelle a des arcanes où la lumière ne pénètre point, et que les yeux du commun des mortels ne peuvent scruter.

2 novembre.

C'était aujourd'hui la fête des Morts, et nous sommes allés tous aux deux cimetières Notre-Dame. Bien que les fleurs soient rares dans cette saison, nous avons chacun apporté une gerbe sur la tombe du petit Christophe. Dans les allées il y avait tant de monde que c'était comme une kermesse; d'ailleurs dans cette Anvers, où les deux cimetières sont placés juste au centre de la ville, de telle sorte qu'on les traverse sans cesse en allant et venant pour les affaires, on vit familièrement avec les morts, et leur rendre visite n'est pas chose lamentable et funèbre. La belle tour de la cathédrale s'élève au-dessus de ce quartier des défunts et le carillon, en éparpillant sur eux le son des heures, semble vou-

loir les associer encore au branle perpétuel de la vie. Ce n'est donc pas une impression de tristesse que nous avons rapportée de ce pieux pèlerinage; seulement, en rentrant à la maison, il semblait que nous étions plus étroitement liés et unis ensemble, comme si ces espérances immortelles eussent mieux cimenté notre affection.

10 novembre.

La nouvelle du départ du duc d'Albe est maintenant rendue officielle, mais on continue à ignorer quelles peuvent être les raisons de ce rappel. On sait seulement que le nouveau gouverneur général sera Don Louis de Requesens de Zuniga, grand commandeur de Castille et tout récemment encore gouverneur du Milanais. Ce seigneur jouit d'une réputation de sagacité et de modestie qui d'avance le fait bien venir du peuple; mais les nobles flamands, partisans du Taciturne, feignent de se tenir pour insultés de recevoir comme gouverneur général des Provinces un simple gentilhomme, qui n'a que la cape et l'épée.

Quant au duc d'Albe, il s'estime tout haut très heureux d'être soulagé de sa fonction; peut-être rit-il jaune et cache-t-il son dépit; encore ne doit-il pas emporter beaucoup de regrets d'un pays où il n'en laissera aucun, et s'estime-t-il heureux d'échapper à la meute de ses créanciers, lesquels chaque jour lui montraient plus furieusement les dents.

24 juin 1576.

Aujourd'hui, jour de la Saint-Jean, nous avons quitté notre domicile de la Kammerstraat, pour nous installer dans un logis beaucoup plus vaste et où mon père a déjà fait transporter tout son matériel; et ce grand événement me fait revenir à ce cahier que j'ai retrouvé jauni et oublié au fond d'un tiroir.

Notre nouvelle habitation, que mon père a louée du riche négociant espagnol Martin Lopez, et dont il fera sans doute acquisition après l'avoir essayée à l'user, est située d'un côté sur la rue Haute (où se tient tout le grand commerce de la ville), et donne de l'autre par une belle cour et une porte cochère sur la Place du Marché du Vendredi, dont la séparent encore sept petites boutiques de fripiers; elle portait, avant que nous nous y transbordions, le nom de maison de l'*Oreiller sur la Brouette*; mais mon père lui a donné le nom du *Compas d'or*, comme il convient, selon la marque plantinienne. Cette appellation sera d'ailleurs conservée à notre ancienne librairie de la Kammerstraat, où mon père a gardé sa boutique, que Jean et Martine se sont chargés de gérer.

C'est plaisir de voir la belle organisation dont nous allons jouir ici. Dans le bas, le long de la cour, il y a un atelier si étendu qu'on y a pu faire tenir vingt-deux presses à la file; ensuite un autre

atelier pour la fonte, une grande chambre pour les six correcteurs, et trois petits cabinets, l'un pour mon père, l'autre pour mon Rapheleng, et le troisième que nous avons fait arranger exprès pour le docteur Juste Lipse, quand il vient nous voir et travailler à l'officine.

A l'étage, il y a plusieurs belles chambres bien aérées, les unes prenant jour sur la rue Haute, les autres sur la cour. De cette cour, qui est une véritable merveille, je veux dire ici quelques mots.

D'abord elle est en son milieu gazonnée, en sorte que l'on peut y étendre à même la lessive, puis tout autour la belle fête des feuillages commence; le long du mur des ateliers et de l'autre côté, devant les fenêtres à meneaux de l'étage, ce ne sont que plantes grimpantes et espaliers qui, en cette belle saison de juin, réjouissent l'œil de la plus aimable façon; tandis que du troisième côté, celui de la ruelle du Saint-Esprit, de vrais arbres montent d'une poussée vigoureuse, et dessinent contre le ciel les plus beaux paysages du monde. Toutes ces verdurees sont pleines de nids; les oiseaux y gazouillent en liberté, et mon père a défendu sévèrement aux apprentis et même aux ouvriers (qui souvent sont plus enfants que les petits) de jamais essayer de troubler ces aimables hôtes, dont les chants nous donnent l'illusion d'être très loin de la ville. Enfin nous sommes dans une vraie thébaïde, et mon père, ce soir à souper, a traduit notre joie à tous, en récitant un sonnet qu'il a composé pour la

circonstance (car il eût pu faire un bon poète, s'il n'était devenu le plus excellent des typographes). Voici ce sonnet, qu'il a intitulé le *Bonheur de ce monde* :

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorants,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfants,
Posséder seul, sans bruit, une femme fidèle;

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parents,
Se contenter de peu, n'espérer rien des grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle;

Vivre avecque franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Dompter ses passions, les rendre obéissantes;

Conserver l'esprit libre, et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

30 juin.

En même temps que mon père a cédé à Jean et à Martine l'exploitation de la librairie de la Kammerstraat, il nous a transporté, à Rapheleng et à moi, pour la somme de trois cents florins, celle qu'il possédait contre le portail septentrional de l'église Notre-Dame, et où nous nous tenions autrefois pendant la kermesse. En raison de la grande augmentation des affaires, cette boutique est depuis quelques années ouverte continuellement. Nous y avons mis un garçon pour la vente et j'y vais cha-

que vèpre pour surveiller; — mon Rapheleng ne pouvant guère, à cause de ses grands travaux, s'y rendre plus qu'une fois ou deux la semaine.

Nonobstant, ce commerce, dont il a le titre, a forcé mon cher mari à se faire inscrire dernièrement bourgeois de la ville, et du même coup il a été reçu franc-maître à la confrérie de Saint-Luc, ce qui nous a fait à tous beaucoup de plaisir.

Il semble que notre famille, qui a toujours été étroitement unie, le soit davantage, s'il est possible, depuis notre nouvelle installation ici; et, comme pour nous mieux joindre encore, mon père a eu la touchante pensée de nous faire peindre tous ensemble sur une seule toile, comme c'est la mode depuis quelque temps dans ces pays. Ce panneau, quand il sera terminé, ornera le fond de la grande salle, où nous nous tenons d'habitude.

C'est François Porbus, un des meilleurs élèves de notre regretté Franz Floris, qui a été chargé par mon père de cette pourtraiture, et jusqu'à présent il s'en acquitte à merveille. Chaque après-midi il se transporte à l'officine et nous prend sur place dans nos occupations habituelles, en ayant soin seulement de nous grouper chaque fois dans le même ordre. Derrière nous tous, il a placé une grande figure de saint Christophe, patron de mon père; un de nos correcteurs, Antoine Spitaëls, pose ce saint Christophe à cause de sa grande taille, et pour figurer l'Enfant-Jésus que porte toujours le saint, Spitaëls prend à califourchon sur ses épaules

son petit garçon Bernard, lequel a une jolie tête blonde frisée et des prunelles d'un bleu céleste.

3 juillet.

Notre chère Catherine, qui a perdu son premier mari Jean Gassen (je dirai tout à l'heure au milieu de quelles tragiques circonstances), habite maintenant Anvers, ayant convolé en secondes noces avec Hans Arents, un des plus forts marchands drapiers de notre ville. Elle demeure dans cette même rue Haute, et le matin elle peut nous envoyer le bonjour de sa fenêtre. Comme elle n'a pas d'enfant, il arrive souvent qu'elle vient chercher mes trois garçons pour leur faire faire un tour, car je n'ai guère le temps de me promener à travers les rues de la ville.

Je vais dire maintenant comment notre chère sœur est devenue veuve. Son mari, qui était à Paris lingier de Messieurs frères du roi, faisait fréquemment de longs voyages pour se procurer les toileries et broderies nécessaires à son commerce; l'été dernier, il était venu à cet effet dans nos pays et avait quelque temps séjourné à Bruges, ce magnifique entrepôt des plus belles étoffes du royaume. Comme il s'en retournait à cheval, en remontant un peu vers le nord pour visiter un sien ami qui habitait Dordrecht, il fut abordé la nuit par une bande de voleurs qui le sommèrent de leur livrer ce qu'il avait sur lui d'écus d'or. Au lieu de se rendre à merci, ce qui probablement lui eût assuré la vie

saue, le pauvre homme se défendit comme un beau diable, tirant une espingole rouillée qu'il avait à tout hasard sur son portemanteau et s'évertuant à disperser ses assaillants. Mais les autres, qui étaient cinq ou six contre un, eurent vite fait de le réduire et de le dépouiller, après lui avoir asséné de si méchants coups que le lendemain un soldat espagnol qui passait par là le retrouva presque mort, et ne put rien faire pour empêcher qu'il ne rendit le dernier soupir.

La pauvre Catherine, en apprenant cette nouvelle, eut les nerfs tellement secoués qu'on eut peur un instant que sa raison n'en restât étourdie, et que mes parents firent le voyage de Paris exprès pour l'aller consoler; et, comme malgré son deuil elle était entourée de prétendants qui n'avaient cessé de la poursuivre de leurs requêtes, mon père et ma mère jugèrent bon de la ramener avec eux en Anvers. Depuis, elle s'est remariée avec le drapier Hanz Arents, ainsi que je l'ai écrit plus haut.

15 juillet.

Nous sommes allés hier, mon père, Rapheleng, Martine et moi, rendre visite au docteur Juste Lipse dans sa maison d'Overyssche, où il est né et où il se retire en méditations quand il ne travaille pas au milieu de nous. Il y avait longtemps que nous souhaitions faire ce pèlerinage de l'amitié; mais chaque fois une raison ou une autre venait se mettre

à l'encontre. Enfin cette fois, mon père ne pouvant retarder de l'aller voir au sujet d'un livre de lui qu'il imprime en ce moment, nous nous sommes décidés à prendre le coche.

J'ai fait plus d'une fois cette remarque que la même personne ne se ressemble pas, vue dans sa maison ou au dehors, comme si en allant chez les autres elle n'emportait qu'un peu de soi-même et laissait le reste au logis. En me trouvant en face de notre savant ami, j'ai pu me confirmer dans cette opinion, l'apercevant tout à coup très différent de ce que j'avais connu de lui durant ses fréquentes visites à l'officine; et, comme il ne nous attendait pas précisément à cette heure, nous le surprîmes tout à fait au naturel.

Il était vêtu d'une grande houpelande de fourrure, laquelle, malgré l'extrême chaleur de cette saison, était tout entièrement boutonnée et l'enveloppait depuis la collerette jusqu'au bas des chausses. La salle en laquelle il se tenait n'avait que très peu d'ornements et presque pas de meubles, à part quatre cadnières à haut dossier, sur l'une desquelles notre savant était assis, et ses trois chiens autour de lui sur les autres. Ces animaux de race épagneule sont la seule compagnie dont il s'entoure, et il leur porte tellement d'amitié que lorsque nous entrâmes, plutôt que de les déranger, il s'en fut chercher d'autres sièges dans la pièce voisine. Ce que voyant, Martine se mit à rire à grands éclats, car elle est toujours restée aussi folâtre malgré ses

six années de mariage. Mais ce n'était pas tout et, sitôt que nous fûmes rangés en cercle, Juste Lipse se mit en devoir de nous présenter ses trois compagnons : le premier s'appelle Mopse, le deuxième Mopsule et le troisième Saphir. C'est ce dernier que le grand savant chérit le plus ; il va jusqu'à lui dédier les vers latins qu'il compose, et à table il le gave de tant de morceaux délicats que la pauvre bête en a fréquemment des accès de goutte. Mon père, en voyant la tendresse de Juste Lipse pour ses chiens, l'invita à les amener avec lui la première fois qu'il viendrait à l'officine ; à quoi le savant a répondu qu'il le ferait avec grande joie, pourvu que nous nous abstenions de jouer de l'épINETTE devant eux, parce que leur système nerveux ne peut pas supporter la musique.

Une seconde passion de Juste Lipse — laquelle nous ignorions également, — c'est la culture et l'arrangement des fleurs. Il nous a emmenés dans le jardin qui fait une belle ceinture polychrome à l'entour de sa maison, et d'où l'on voit le petit village d'Yssche, couché au milieu des grandes prairies verdoyantes. Dans le jardin il a rassemblé les plus belles espèces botaniques, depuis celles que l'on a toujours cultivées dans ces pays jusqu'aux plus hétéroclites et aux plus rares ; il les soigne de sa propre main et en parle avec une aussi vive tendresse que s'il s'agissait de femmes aimées.

« Voilà, me dit-il en me montrant toutes les corolles doucement entr'ouvertes au soleil, ce qui

console des déconvenues de la vie et des tristesses du temps présent. »

Et c'était une chose passablement émouvante et digne de méditation que de voir cet homme jeune encore qui, ayant remué toutes les philosophies et approfondi toutes les idées des hommes, s'en retourne, comme aux âges primitifs du monde, à l'amour des bêtes et des plantes.

Après cette promenade, Juste Lipse voulut absolument nous retenir à souper; mais, comme il était déjà tard et que nous avons beaucoup de chemin à faire avant de retrouver le coche, nous prîmes congé de lui; il ne se tint cependant pas pour quitte de politesse envers nous, et nous accompagna pendant au moins la moitié d'un mille sur la grande route poudreuse et rutilante de soleil.

24 juillet.

Ce matin il y a eu une grande dispute sur la Place du Marché du Vendredi, où se tient chaque semaine une foire assez importante de guenilles et de ferrailles. Comme la porte cochère de notre habitation donne de ce côté-là, nous avons assisté à toute la rixe. C'étaient trois soldats espagnols de la citadelle — figures lisses et jaunes autant que citrons — qui, ayant fait plusieurs acquisitions à l'étalage d'un fripier, prétendaient s'en retourner sans avoir compté leur dû. Le fripier, un grand Flamand de six pieds de haut, se démenait et

menaçait de se faire rendre justice par les échevins ; à quoi les hommes d'armes répondaient qu'ils se moquaient bien des magistrats de la ville, et qu'il n'y avait dans toutes les Provinces qu'une seule autorité qui fit loi, celle de Sa Majesté catholique. Là-dessus, tous les marchands s'enflammèrent et, ayant bouché en un tour de main les petites rues qui entourent la Place, ils cernèrent ainsi les trois Espagnols qui, ne pouvant s'évader, se débattaient au milieu de ce cercle comme des diables dedans un bénitier. Le vrai, c'est qu'ils n'avaient pas un seul escalin sur eux ; mais ils tenaient bon et ne voulaient pas lâcher les quelques sales nippes dont ils avaient fait emplette. Il fallut se mettre à quatre contre un pour les leur faire rendre de force ; mais pendant ce temps les insultes et les menaces redoublaient de part et d'autre, et c'était un vacarme à ne pas entendre le carillon sonner. Les ouvriers ont perdu une bonne heure à suivre cette dispute, juchés sur le toit de la remise ; à un moment, ils voulurent sauter dehors et se mêler aux disputeurs, mais mon père leur a fait faire défense de prendre parti ni pour les Espagnols ni pour les Flamands.

Cet incident, si minime qu'il soit, montre bien que sous des apparences de calme la paix est loin d'être faite entre les deux camps. Depuis la mort de Don Requesens (laquelle arriva dans les premiers jours du mois de mars), le roi Philippe n'a pas encore fait choix d'un nouveau gouverneur pour les Provinces, et ce sont les membres du

Conseil d'État qui gèrent les affaires publiques, en attendant que le roi d'Espagne soit sorti de ses indécisions et de ses lenteurs.

1^{er} août.

Le grand panneau où François Porbus nous a tous peints sous la tutelle de saint Christophe est achevé, et nous l'avons installé en grande pompe au fond de la salle. C'est une très belle peinture, où toutes les ressemblances sont parfaites, et où les couleurs se fondent agréablement ensemble; on n'y peut rien reprendre, sinon peut-être un peu trop de méticulosité; il n'a fait grâce à aucun d'un crêpe, ni d'une grimace, car, dit-il, la sincérité doit être la qualité maîtresse d'un portraitiste.

Plusieurs des meilleurs peintres de la ville, entre autres Martin de Vos et François Franken, sont venus admirer ce beau travail. Mon père les avait priés à souper et l'on a bu un grand nombre de bouteilles en l'honneur de l'artiste; sans oublier de faire mémoire de son illustre maître Franz Floris, auquel François Porbus demeure d'autant plus attaché qu'il a épousé une sienne nièce, la fille de l'architecte Corneille de Vriendt.

Madeleine, qui était venue passer quelques jours avec nous afin de figurer aussi sur le tableau, est repartie à midi pour la France; elle avait le cœur assez gros de nous quitter et, bien qu'elle ne nous ait pas fait de grandes confidences, nous craignons

fort qu'elle ne soit pas aussi heureuse dans son mariage qu'elle l'avait espéré.

8 août.

Mon père se trouve si bien agencé dans cette nouvelle installation qu'il n'a pas voulu attendre d'en être acquéreur pour faire tirer les plans de quatre petites maisons qu'il veut bâtir du côté nord de la cour, le long de la ruelle du Saint-Esprit; ces quatre petites maisons prendront le nom du *Compas d'Argent*, du *Compas de Cuivre*, du *Compas de Bois* et du *Compas de Fer*. En attendant, il fait faire chaque jour quelques embellissements dans les ateliers. Aujourd'hui c'est une ravissante image de la Vierge, en bois sculpté, qu'il a fait placer au fond de la salle des compositeurs; sans doute a-t-il voulu montrer hautement par là qu'il n'entendait pas se séparer du sein de la sainte Église notre mère.

Quant à Rapheleng, — et c'est là depuis notre mariage une de mes constantes peines, — je crains bien qu'il ne se soit définitivement laissé séduire par les doctrines nouvelles qui semblent s'adapter à merveille au tour mystérieux et renfermé de son esprit. Jamais nous n'abordons ce sujet ensemble et de ces grandes inquiétudes je ne m'ouvre à personne si ce n'est à la tante d'Ursule, que je vais visiter quelquefois au Béguinage. Mais j'ai de moins en moins le temps de me donner cette consolation.

18 août.

Voilà la première fois, depuis des années, que la procession de l'Ommegang fait le tour des murs sans être escortée par l'offensant appareil de la garnison espagnole. C'est seulement la milice bourgeoise qui a fait conduite au Sacrement et, n'était la masse terrible de la Citadelle avec ses canons luisants et braqués sur le cœur même de la cité, on eût pu se croire retourné au temps où cette Anvers jouissait de ses anciennes libertés municipales.

Aussi, malgré que mon père se plaigne toujours un peu — et en ce faisant il a en regard, je crois, les crises qu'il a traversées dans le passé et celles qu'il redoute pour l'avenir, — le commerce tend-il à se réveiller sensiblement. Rien qu'en ce qui concerne les livres liturgiques, nous en avons vendu, depuis que nous a été octroyé le privilège du roi, pour la somme de quatre-vingt-dix-sept mille trois cent dix-huit florins¹ et de plus, mon père, ayant passé un traité avec la ville pour imprimer toutes les publications et ordonnances officielles, espère en recevoir une pension annuelle de trois cents florins.

Ce grand esprit d'ordre, qui est sans doute une des causes de la prospérité de l'officine planti-

1. Soit huit cent mille francs environ de notre monnaie.

nienne, n'anime pas malheureusement à un point égal mon cher Rapheleng; il ne se donne jamais le mal de compter et, bien qu'il ne fasse aucune dépense pour soi-même, il n'en est pas moins vrai que sa grande passion pour les lettres l'entraîne à d'assez gros débours. C'est ainsi que depuis le mois de février il se trouve en retard avec mon père de la somme de mille sept cent soixante et un florins pour ouvrages que ce dernier lui a fournis. (Dans cette somme figurent aussi les trois cents florins que nous devons pour le transfert de la boutique sise au portail Notre-Dame.) Mon père nous a fait remise de la somme de quatorze cent soixante et un florins et dix-huit sous, pour arranger les choses et équipoler ma dot avec celle qu'ont reçue mes autres sœurs, et Rapheleng a rendu cinq des grandes Bibles royales sur les douze qu'il avait eues pour sa part, au moment de la publication.

Ainsi s'est réglé ce compte sans aucune récrimination de part ni d'autre, ce dont je remercie Dieu, car il n'y a rien de plus pénible que les démêlés d'argent entre les membres d'une même famille.

29 août.

Le docteur Juste Lipse et ses trois chiens sont en ce moment au milieu de nous; notre grand ami nous a annoncé qu'il allait prochainement s'installer à Leyde, où il professera l'histoire dans la nouvelle Université dont cette ville vient d'être

dotée par le prince d'Orange, en récompense de la belle résistance qu'elle a faite aux troupes espagnoles. Et, comme nous lui demandions s'il ne regretterait pas son jardin et ses belles fleurs d'Overyssche, il nous a répondu que si, et que ce n'était pas un métier bien agréable que de verser le lait de la science à de jeunes blancs-becs souvent insolents comme des valets de bourreau et qui, devant qu'ils soient bacheliers, veulent en remonter aux docteurs. Mais, pour ce qui est de son jardin, il en emporte quelques beaux échantillons là-bas, particulièrement de ces curieuses bulbes nommées tulipes qui ont été récemment importées de Perse et font la folie de tous les amateurs de plantes rares. Quant à Mopse, Mopsule et Saphir, il va de soi qu'ils suivront également leur maître.

Je ne crois pas me tromper beaucoup en prévoyant que lorsque Juste Lipse sera fixé à Leyde mon père et Rapheleng prendront souvent le chemin de cette ville.

16 septembre.

Catherine, qui vient tous les jours broder auprès de ma mère et d'Henriette, nous a fait dire ce matin par sa chambrière qu'elle était contrainte de garder le lit, à cause d'une entorse qu'elle s'est faite en glissant dans l'escalier en bois de sa maison. Alors c'est nous qui sommes allées nous

installer chez elle à tour de rôle pour lui tenir compagnie.

Catherine est logée comme une princesse, et l'on peut dire véritablement que les gros marchands de la ville, les drapiers et les merciers principalement, ont autant de luxe que les grands seigneurs. Son mari, Hans Arents, ne consentirait pas à passer ses chausses lui-même; à table il dédaigne la vaisselle d'étain et se fait servir dans des argenteries marquées à son chiffre; et, comme il a toutes les facilités pour l'échange des étoffes, il fait venir constamment de Perse et des autres contrées de l'Asie des tissus somptueux dont il revêt toutes les parois de sa maison. Chez lui, on se croirait en Orient, et l'on n'ose pas marcher sur les tapis, de crainte de les abîmer. Je ne sais si Catherine s'accommode de tant d'apparat; en tout cas, elle est restée aussi simple que par le passé, et, comme elle a été élevée à ne pas perdre une minute, nous la trouvâmes assise dans son lit en train de raccommoder des nippes dont elle veut faire don aux pauvres.

Comme j'étais là, Hans entra dans la chambre; il avait l'air soucieux, et dit pis que pendre du Roi d'Espagne et de ses ministres, qui laissent les Provinces sans gouvernement, à la merci d'un mauvais coup.

« On peut croire que depuis la mort de Requesens le prince d'Orange ne s'est pas endormi, dit-il; on en connaîtra bientôt les preuves. En atten-

dant, comme le Roi ne paye pas ses troupes, il faut s'attendre à une mutinerie générale; déjà toutes les issues sont bouchées au commerce, rien n'entre plus ici que du côté de la Flandre, et pendant les deux derniers mois je n'ai pas reçu de quoi me procurer du blé pour faire un pain. »

Là-dessus, Hans s'étendit mollement dans un de ses fauteuils bas, et se fit apporter à boire dans un hanap en vermeil, d'une demi-coudée de haut.

Les paroles qu'il avait dites contrastaient tellement avec tout son étalage de luxe que je n'y ajoutai pas grande foi; mais, en rentrant, je les communiquai à mon père, qui hocha par deux ou trois fois la tête et me dit que c'était là aussi son sentiment, et qu'il avait été occupé dans la journée à écrire les mêmes choses à Arias Montanus, en Espagne.

9 octobre.

Mon bon père a été assez malade ces temps derniers; il a souffert de douleurs internes, qui ne laissent pas que de nous préoccuper pour l'avenir; les médecins disent qu'ils n'y comprennent pas grand chose et lui conseillent un peu de repos. Mais de repos, il en prend le moins possible, et, même les jours où il était le plus mal en point, il se traînait jusque dans les ateliers pour surveiller le travail.

Justement Jean se trouvait être pendant ce temps à la foire de Francfort, et mon Rapheleng avait fait

le voyage de Louvain pour y voir un sien ami professeur à l'Université de cette ville, en sorte que ce pauvre père se trouvait privé de son bras droit et de son bras gauche, comme il appelle ses deux gendres. Nous avons fait de notre mieux, Martine et moi, pour y suppléer; mais nous nous sommes vite aperçues que la maternité nous avait ôté le goût des travaux de l'esprit, et que, lorsqu'on a de jeunes enfants à pouponner, on n'est guère plus idoine à se passionner pour les problèmes de la philologie. Enfin Rapheleng et Jean sont revenus et, mon père se trouvant mieux, les choses ont repris leur cours normal.

16 octobre.

Nous avons depuis ce matin un nouvel apprenti à l'officine; c'est le second fils de Poelmann (lequel s'appelle Jean comme mon beau-frère), un garçon de treize ans, intelligent et laborieux, et qui semble avoir hérité de son père le grand amour des Lettres. Nous le logeons et l'entretenons de tous dépens, à condition toutefois que si son père jugeait à propos de le retirer avant la cinquième année de son engagement, il devrait nous rembourser une indemnité de cent quatorze florins.

Le fils aîné de Poelmann a pris le métier de foulon, et le troisième, qui promet d'avoir une belle voix, a été envoyé à la maîtrise des enfants de chœur de l'église Saint-Jean à Gand. Quant

aux deux plus jeunes, ils fréquentent encore les écoles.

Ce bon Poelmann est tout heureux de la place que mon père lui a fait obtenir aux accises de la ville ; c'est un métier bien moins fatigant que celui de foulon, car il n'a qu'à recevoir les droits de sortie du vin, et cela seulement depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; le reste du temps, il l'emploie à ses occupations favorites. Mon père faisait remarquer hier à ce propos que c'est une chose bien significative et édifiante que ce grand amour de l'étude qui s'est levé tout à coup dans le monde et qui pousse jusqu'aux sommets de la science les gens de la plus obscure origine. Il y a encore cinquante ans, disait-il, c'est à peine si les gens riches savaient lire, écrire et compter, et il semblait que toute l'instruction se fût retirée dans les monastères ; maintenant des écoles s'ouvrent partout, et il n'est pas un ouvrier ou un petit bourgeois qui ne tienne à honneur d'y envoyer ses enfants. Nul doute, concluait notre père, que la magnifique découverte de Gutenberg, en se propageant avec la rapidité d'un météore, ne soit pour beaucoup dans cette curiosité des esprits.

21 octobre.

La mutinerie des troupes espagnoles continue ; comme depuis longtemps ces troupes ne reçoivent plus leur solde, elles se vengent en cherchant à

faire le sac des villes qu'elles ont charge de protéger; les habitants naturellement prennent les armes pour se défendre, et il en résulte partout des conflagrations terribles. Bruxelles, Alost, Maëstricht, ont subi tour à tour les brutales attaques de ces forcenés. Il n'y a guère que notre Anvers qui, au milieu de tant de désordres, semble fleurir plus vigoureusement que jamais, comme si Dieu avait pris sous sa particulière garde cette première cité de la chrétienté.

Pour essayer de brider le vent de tempête qui souffle à travers les Provinces, les États se sont réunis à Gand et les principaux seigneurs flamands discutent sur les moyens de remettre les choses au calme; on dit que le Taciturne n'est pas étranger à ce congrès, bien qu'il n'y figure pas en personne. Mais les nouvelles qui en arrivent sont tellement incomplètes et mystérieuses qu'il n'est pas aisé de démêler le vrai du faux et de tirer au clair une liqueur aussi mélangée.

6 novembre.

C'en est fait; notre malheureuse cité n'est plus qu'un amas de ruines! Par quel miracle avons-nous été préservés du massacre, et sommes-nous tous vivants? Sans doute la Providence veillait bien étroitement sur nous, pas assez cependant pour que nous n'ayons subi le contre-coup de cette terrible révolution. Ma mère surtout a été tellement émue qu'elle

est tombée dangereusement malade; et, comme je passe la nuit près d'elle, je veux employer ces heures à écrire le récit des terribles choses que j'ai vues.

Depuis quelques jours l'atmosphère semblait imprégnée des effluves d'un grand danger; on apercevait autour de la citadelle et sur l'esplanade même un grand remuement de gens en armes, et sur la rive de l'Escaut, en face de la ville, Don Sanche d'Avila (le commandant de la citadelle) faisait élever des ouvrages de maçonnerie qui ne laissaient pas que d'inquiéter les habitants. On disait d'ailleurs que ce Don Sanche d'Avila, qui a toute la figure d'un bandit, avait fait pacte avec les mutins et, ne recevant pas d'argent de l'Espagne pour payer ses troupes, était tout disposé à les laisser se précipiter sur la ville pour se payer elles-mêmes avec le butin.

Cependant beaucoup de gens refusaient de donner créance à ces mauvais bruits; on ne commença à y croire que lorsque le 2 novembre au matin on vit arriver vingt-trois compagnies de Wallons, en tout cinq mille fantassins et douze mille cavaliers, qui, sur la demande du gouverneur de la ville, avaient été dépêchés de Bruxelles pour prêter main-forte aux milices en cas d'attaque de la cité. Alors on comprit que le danger était imminent, et beaucoup d'habitants quittèrent précipitamment leurs maisons pour s'ensauver au milieu de la campagne.

A l'officine, mon père délibéra avec Rapheleng

et Jean afin de savoir ce qu'il convenait le mieux de faire; d'un commun accord, ils décidèrent de ne rien changer à leur conduite habituelle. Mon père se fiait d'ailleurs à sa qualité de Prototypographe du Roi pour être épargné, dans la conjoncture où les Espagnols tenteraient le sac de la ville: et Rapheleng et Jean, qui font partie de la milice bourgeoise, ne voulaient pas manquer d'être à leur poste en cas de danger. Bien leur en prit, car la nuit suivante nous fûmes tous réveillés en sursaut à son de trompe; c'était le gouverneur de la ville, messire de Champagny (le frère même du cardinal de Granvelle), qui parcourait les rues à cheval, suivi d'un héraut, et qui appelait aux armes les habitants. Tous nous nous jetâmes hors du lit, et, comme on demandait aussi les femmes, Martine et moi nous sortîmes dans le même temps que nos époux.

Mon Dieu, quelle méchante nuit! Le brouillard était tellement opaque qu'à peine distinguait-on à droite et à gauche les façades biscornues des maisons; mais en revanche, si l'œil ne se posait qu'à tâtons, l'oreille entendait nettement le sabot des chevaux, le bruissement des armures, les commandements des chefs, tout ce terrible appareil de la guerre, au-dessus duquel on croit sentir la mort se promener avec sa vilaine faucille et ses ailes de chauve-souris. Et, comme si on eût déjà tremblé devant cette grande épouvante, les gens entre eux se parlaient bas et avançaient à pas de loup dans la nuit.

Cependant presque tous les habitants étaient dehors ; selon les instructions du gouverneur, on se porta vers les points qui pouvaient donner le plus facile accès aux Espagnols, tant bien que mal on barricada ces côtés faibles ; mais le matériel faisait défaut ; devant la rue des Béguines, entre la porte de Kromberg et la citadelle, on ne trouva à placer qu'une charrette renversée. Puis, comme le jour se levait, les officiers ordonnèrent aux femmes de réintégrer leur demeure ; toutes elles avaient bien fait leur devoir et la plupart avaient les mains ensanglantées des fardeaux qu'elles avaient manœuvrées. Martine et moi, nous rentrâmes donc, et à partir de ce moment je puis dire que nos angoisses n'ont pas cessé.

Sur les dix heures, les gens qui montaient la garde derrière les remparts (quelques-uns, ne voyant rien venir, se félicitaient déjà que les précautions prises fussent inutiles) aperçurent du côté du sud-ouest comme une forêt en marche ; c'étaient les autres garnisons en révolte qui venaient se rallier aux mutins de la citadelle. Ils étaient plusieurs milliers ainsi, qui avançaient avec leur casques empanachés de verdure. Quand ils eurent rejoint leurs frères d'armes, on les vit s'agenouiller tous ensemble sur la contrescarpe, pour faire leur prière à la Madone. Ils n'avaient pas plutôt fini que le portail de la citadelle s'ouvrait et qu'ils se ruaient sur la ville en criant de toutes leurs poitrines : « Espagne ! Espagne ! A sang ! A chair ! A

feu! Saint Jacques! Saint Jacques! » Leurs clameurs retentirent jusqu'en notre maison, où nous nous tenions coites et confondues au fond de la salle.

Nous comprîmes bien que l'invasion allait commencer, mais nous étions loin de nous douter de toutes les horreurs que nous apprîmes ensuite. Leurs hordes se répandirent avec la violence d'un torrent, balayant comme des grains de sable les faibles barrières qu'on leur avait opposées; et le flot montait toujours plus vite, envahissant toutes les rues et ruelles, et à mesure chacun s'ensauvait, sans même songer à faire aucune résistance. Les soldats wallons lâchèrent pied les premiers; ils coururent comme des fols du côté de l'Escaut et sautèrent pêle-mêle dans les barques, s'écrasant les uns les autres pour se dérober plus vite.

Cependant la milice bourgeoise s'était massée devant la Bourse et le long du Meer. Quand les Espagnols y arrivèrent, ce fut le plus terrible des abordages. Mousquets en avant, cuirasses au torse, les Espagnols se jetèrent sur les hommes piètrement armés et qui n'offraient que leur chair vive pour toute résistance aux coups. Ces bandits n'en firent qu'une bouchée; ils avaient juré le matin de diner en Anvers, ou de souper en Paradis, et ils se tenaient parole. Les quelques-uns qui survécurent furent ceux que les cadavres entassés protégèrent.

Pendant ce temps, d'autres flots de cet effroyable torrent avaient aussi envahi la Grande Place; là il

n'y eut pas de corps-à-corps, mais la lutte n'en fut que plus terrible. A la Maison de ville et à toutes les maisons des corporations, les citoyens, étant aux fenêtres, tiraient tant qu'ils pouvaient sur les Espagnols; eux, qui s'étaient flattés de prendre les édifices d'assaut, commençaient à ployer l'échine et à ne savoir comment se tourner. Mais, comme le jour baissait, une idée infernale leur vint; dans leurs munitions ils avaient des torches et des briquets, et ils mirent le feu aux édifices avec de grands cris de fureur. L'incendie éclaira bientôt toutes ces faces ricanantes; ils dansaient comme des sauvages au milieu de la Place, tandis que les flammes gagnaient toutes les bâtisses et faisaient écrouler les murs; il y eut ainsi plus de mille bâtiments de consumés (à commencer par notre magnifique Maison de ville) et des multitudes de créatures humaines y trouvèrent la mort; tous ceux qui purent sautèrent des balcons et des fenêtres, et s'engouffrèrent dans l'étroite rue du Canal-au-Sucre; ce que voyant, les bandits cessèrent leur ronde, pour les poursuivre et les massacrer tous les uns après les autres, comme ils avaient fait des miliciens sur le Meer. Là périrent le margrave, les deux bourgmestres Van der Meere et Gosswin Verreyck, et plusieurs échevins, lesquels tous avaient tenu bon le plus longtemps possible dans la Maison de ville, et tant d'autres qu'à la fin de cette triste journée on renonçait à compter les morts : on ne comptait plus que les vivants.

De la maison, nous voyions les hautes flammes courir dans l'air, comme un troupeau de bêtes affolées poussées par un pâtre méchant; un instant nous crûmes que la cathédrale était en feu, et l'illusion de nos yeux, jointe aux reflets de ce formidable incendie, nous faisait apparaître toute rouge la haute flèche ajourée, et comme des tisons embrasés ses clochetons, tandis que la Terrifiante sonnait à toute volée, augmentant encore nos angoisses. Heureusement les Espagnols, une fois saoulés de sang, pensèrent à se gaver d'or; entre eux, ils se disputaient déjà et s'accusaient d'avoir inutilement brûlé tant de maisons, où sans doute étaient contenues beaucoup de richesses; avec autant de fureur qu'ils en avaient mis à attiser l'incendie, ils s'appliquèrent à l'éteindre. Ainsi se trouvèrent sauvés l'église et les autres quartiers de la ville.

Pendant tellement exténués ils étaient de toutes les diableries qu'ils avaient accomplies dans cette journée qu'ils ne commencèrent le pillage que le lendemain; Rapheleng et Jean, l'un et l'autre à peu près saufs, étaient rentrés sur le minuit, nous racontant toutes ces horreurs. « Il faut nous attendre, dirent-ils à mon père, à être rançonnés cruellement, encore heureux s'ils ne nous mettent pas à la torture pour nous faire donner des trésors que nous n'avons pas. » En effet, au petit jour, ils vinrent une quinzaine et demandèrent d'abord à boire et manger; le meilleur vin de notre cave et trois

gigots en brune pâte que nous avions en réserve y passèrent. Une fois bien repus, ils réclamèrent tout ce que nous possédions de choses précieuses et, sans attendre, ils se mirent à défoncer les coffres et les armoires à coups de hache, jetant au milieu de la rue ce qu'ils trouvaient à d'autres Espagnols qui le ramassaient. Trois fois dans la journée ils revinrent, jusqu'à ce qu'ils fussent bien sûrs qu'il ne restait plus un seul patar dans la maison.

Nous nous croyions quittes à ce compte, mais aujourd'hui ils recommencèrent leurs sommations, et cette fois avec plus d'insolence encore. Ils voulaient cinq cents florins tout de suite, et menaçaient, si on ne les donnait pas, de brûler tous les livres, et de mettre en pièces le matériel de l'imprimerie. Mon père eut beau se fâcher et protester, les menaçant de se plaindre en Espagne au secrétaire d'État, Gabriel de Çayas, et au Roi lui-même, ils n'écoutaient rien et répétaient toujours qu'il leur fallait cinq cents florins à l'instant même. Tout ce qu'on put obtenir d'eux, ce fut qu'ils nous feraient crédit pendant une heure. Alors mon père courut chez le bon Martin Lopez, son propriétaire, lequel en sa qualité d'Espagnol avait été épargné, et qui lui prêta la somme, en l'engageant à ne faire aucune résistance à ces furieux.

C'était là un sage conseil, et notre sort est relativement bénin, à le comparer avec tous les outrages et malversations qu'ont subis les autres habitants.

Mais ma main est fatiguée d'écrire et je reprendrai demain ce récit.

7 novembre.

Ce matin nous sommes sorties, Martine et moi, avec Jean pour aller aux nouvelles de nos amis; car, pendant ces trois jours, la panique avait été telle que chacun s'était enfermé chez soi. Nous avons été d'abord chez Catherine, mais nous n'avons trouvé que des servantes; son mari, Hans Arents, qui avait vu venir l'orage, a trouvé le moyen de s'enfuir avec elle jusqu'à Cologne, où ils sont présentement en sûreté. Ils ont emporté avec eux tout ce qu'ils ont pu, mais leur belle maison et les magnifiques tentures qu'ils avaient accrochées aux murailles se trouvent ravagées de fond en comble. A vrai dire cela ne nous a paru qu'un médiocre désastre, car il ne reste guère de pitié à dépenser sur les choses quand on a à pleurer tant de vies humaines. En effet les rues sont encore pleines de cadavres, les ruisseaux coulent du sang, et l'on peut dire que la ville n'est plus qu'un immense charnier; c'est surtout le long du Meer et dans le quartier de l'Hôtel de Ville que cette vision est lamentable, mais partout la destruction et la mort ont promené leurs ravages; plus de cinq cents des beaux palais en marbre bâtis dans le quartier neuf ont été détruits et renversés; ils n'ont guère

laissé debout que les églises et les plus vilaines maisons.

Nous sommes allés ensuite au Béguinage, où nous avons trouvé Ursule et ses compagnes aussi calmes que si rien ne s'était passé. Bien qu'elles eussent fait d'avance le sacrifice de leur vie, il ne leur est rien advenu et elles ont continué à réciter leur office et à chanter leurs cantiques pendant que les bruits de la Furie espagnole s'élevaient autour d'elles comme un épouvantable cauchemar.

9 novembre.

C'est une chose singulière que le revirement des œuvres humaines et comme l'espérance a des racines vivaces au fond des cœurs! Voilà qu'aujourd'hui, sur toutes ces ruines, des chants d'actions de grâces s'élèvent, et qu'au milieu des décombres on allume partout des feux de joie.

Je crois avoir marqué ici, un peu avant les terribles événements que j'ai racontés tout au long, que les Etats s'étaient réunis à Gand, sous l'instigation du prince d'Orange; ils étaient en délibération, hésitant à se concerter, lorsque la nouvelle du massacre d'Anvers leur parvint, et ce fut pour eux comme un vent de tempête qui les poussa plus vite dans le port. Le Taciturne, en habile pilote, en profita pour rallier en une seule toutes les volontés éparses. On fit un traité de pacification, où les habitants des Pays-Bas, catholiques et

réformés de toutes les conditions, gentilshommes, prélats, abbés, bourgeois et paysans, s'unissaient ensemble contre l'Espagnol. Le traité fut signé par les représentants des Etats et soumis à l'approbation publique.

Et certes, d'un bout à l'autre des Provinces, il n'est pas un Flamand qui n'y ait adhéré cordialement, témoin les réjouissances que la pacification a provoquées non seulement dans notre malheureuse Anvers, mais dans toutes les villes et villages; car il est trop vrai que la cause de tous nos malheurs est tout autant dans nos querelles intérieures que dans la tyrannie de nos maîtres. « Jusqu'à présent, leur a dit le Taciturne au Congrès, vous avez fait comme ces flots de la mer qui s'élèvent et s'abaissent dans le même moment qu'ils se sont élevés. Désormais vous formerez un bloc de toutes vos libertés communes, et nul n'y pourra toucher, sans risquer de voir le bloc retomber d'une seule pièce et l'écraser. »

Quant à nous, nous avons été des premiers à nous réjouir de ce retournement. Mon père, qui était fort abattu, a repris un peu de courage, et s'est mis en route vers Lille et Paris pour y chercher des subsides, afin de pouvoir reprendre le travail; car nous sommes complètement ruinés, et depuis les trois néfastes jours de la Furie espagnole nous mangeons dans des assiettes de terre brune; tout cela n'est encore rien, puisque au-dessus de l'officine le compas d'or est resté intact avec la

devise plantinienne : *Labore et Constantia*. A cette devise aucun de nous n'a jamais menti.

Ici se termine le journal de Marguerite Plantin, mais sur le même cahier, d'une écriture plus vigoureuse, son mari Rapheleng avait écrit les pages suivantes :

Aujourd'hui, dix-huitième jour d'avril 1594, je découvre après la mort de ma bien-aimée femme Marguerite ce cahier, où un peu de son âme survit et où je retrouve tout son amour. Sans doute ce fut là le seul secret de sa belle vie qu'elle me gardât; et moi, en témoignage de cette tendresse éteinte qui nous unit, je veux brièvement tracer les événements qui suivirent.

Marguerite, peu après le pillage d'Anvers, fut reprise de cette maladie d'yeux dont elle avait souffert dès son enfance, mais cette fois à ce point qu'elle dut renoncer à s'occuper utilement dans l'officine. La grande instruction que son père lui avait donnée lui permit toutefois de faire verbalement toute l'éducation de nos trois fils, Christophe, François et Juste, lesquels sont actuellement tous les trois voués au culte et à la pratique des Lettres.

En 1585, ma femme, ses trois fils et moi, nous allâmes nous installer à Leyde, où je suis encore; nous y prîmes la gérance d'une imprimerie que notre père y avait fondée; et, grâce à la puis-

sante et fidèle amitié du docteur Juste Lipse, nous pûmes y faire honneur à nos affaires.

En 1589, au mois de juin, nous dûmes retourner en Anvers; mon bon père Christophe Plantin (dont la santé était restée assez ébranlée depuis la Furie espagnole) touchait au terme de sa vie terrestre. Il s'éteignit à l'âge de soixante-quinze ans, le 1^{er} juillet 1589, entouré de tous ses enfants. Il fut enterré le surlendemain, au milieu d'un grand concours de population, dans le pourtour de la cathédrale.

Malgré toutes les vicissitudes qu'il avait subies, mon beau-père, dont l'énergie et l'admirable vertu avaient triomphé de tous les obstacles, laissa une fortune solide et bien établie. Marguerite et moi eûmes la possession de l'imprimerie de Leyde avec tout son matériel; Martine et Jean Moretus l'imprimerie d'Anvers, avec charge de conserver la marque plantinienne. Les autres biens, meubles et immeubles, furent séparés entre la veuve et les autres enfants.

Après cette mort, qui mit toute la république des Lettres en deuil, nous retournâmes à Leyde, où Marguerite vient de mourir. Puissé-je ne pas tarder à la rejoindre! Dieu dans sa miséricorde nous recevra l'un et l'autre dans son sein, malgré que nous l'ayons servi sous des formules différentes. J'ai travaillé courageusement tant que j'ai eu ma bien-aimée femme auprès de moi; mais maintenant je sens que le meilleur de moi-même

s'est en allé avec elle, et je pense souvent à cette journée de printemps où j'entrai, pauvre étudiant vagabond, dans le bureau du *Compas d'or*, et où son doux sourire et son clair regard m'ouvrirent le tabernacle de la science, et tout le paradis de l'amour.

ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Chaque volume in-18, broché..... 3.50

Relié toile..... 4.50

JEAN BERTHEROY

Le Journal de

Marguerite Plantin

C'est, dans un style charmant de grâce et de naïveté, la vie tranquille et laborieuse de la fille aînée de l'illustre imprimeur d'Anvers, Christophe Plantin ; tableau très réussi des mœurs et coutumes du xvi^e siècle.

JEAN BERTHEROY

Les Trois filles de

Pieter Waldorp

Dans le décor exquis d'une vieille ville hollandaise, c'est l'histoire touchante d'une sœur aînée qui se sacrifie pour ses deux cadettes et trouve le bonheur dans l'accomplissement même de ce noble devoir.

JEAN THIÉRY

Châteaux de Cartes

Chassé-croisé : M. de Précourt, démuné d'argent, apporte le prestige de son nom à une richissime héritière qu'il aime modérément, tandis que celle qu'il aime vraiment, et qui est pauvre, accorde sa main à un jeune lieutenant devant qui s'ouvre un bel avenir.

JEAN THIÉRY

Monsieur le Neveu

Une mondaine, ruinée, se retire à la campagne. Recherchée en mariage par deux jeunes gens, elle finit par donner sa main au plus digne, le neveu de M. le curé, Jean-Noël, qui s'est sacrifié pour elle.

JEAN CHARLETTE

Millionnaire

Cet attachant récit nous expose comment une jeune fille pauvre, sur qui tombent à l'improviste les millions, peut se défendre contre la vie de plaisirs et de luxe qui s'offre à elle.

JEAN BLAIZE

Similia

Similia similibus curantur, formule homéopathique. L'histoire se déroule dans un milieu où les discussions médicales des deux pères ne peuvent arriver à couvrir le tendre babillage de deux enfants qui s'aiment, et qui s'épouseront en dépit des rivalités paternelles.

SOPHIE URBANOWSKA

La Princesse

(Traduction de R. CANDIANI)

Une jeune fille, habituée au plus grand luxe, se trouve subitement ruinée et devient une simple employée. Nous prenons part à ses souffrances, à ses révoltes, et nous admirons son énergie et sa grandeur d'âme.

ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Chaque volume in-18, broché..... 3.50

Relié toile..... 4.50

GABRIEL FRANAY

Mademoiselle Huguette

Aimant tout ce qui est bon, grand et simple, ayant l'instinct et le besoin du dévouement, Huguette trouve à exercer ses heureuses qualités en allant soigner un jeune cousin gravement blessé. Elle le sauve et cette simple histoire finit par un mariage.

GABRIEL FRANAY

Le Château des Airelles

(Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien)

Ces pages, pénétrées d'une grâce intime, nous ouvrent toute l'âme d'une fillette, à l'heure exquise où l'enfant s'épanouit en jeune fille, où tout, rêves, espoirs, grandes joies et petites souffrances, a ce charme indicible d'un éphémère printemps.

GABRIEL FRANAY

La Marraine de Peau d'Âne

Gabriel Franay a transporté dans la réalité l'ingénieuse fiction du célèbre conte de Perrault. Il n'est pas d'aventure plus touchante que celle de sa jeune héroïne, comme Cendrillon, finit par épouser le Prince Charmant de ses rêves, grâce aussi à une bonne marraine.

JEAN SIGAUX

Tuons le Mandarin

C'est le fameux paradoxe de Jean-Jacques Rousseau mis en action et transporté dans notre société moderne ; un fond sérieux sous une forme amusante, un problème de conscience exposé et résolu au milieu des péripéties d'un haut comique, d'une constante belle humeur, tel est ce roman aussi gai que philosophique.

CHARLES LE GOFFIC

Morgane

L'action se passe de nos jours, mais c'est un personnage de rêve que cette Morgane, princesse de Galles et dame de la mer, en qui se résument toutes les aspirations et tous les héroïsmes de la race celtique.

M. BREEN

Mayotte

Douce et tendre, insouciant et joyeuse, une jeune créole de la Martinique quitte son île et vient en France où elle se marie ; mais, dépaycée dans notre monde européen si différent du sien, de cruelles déceptions l'y attendent et hâtent douloureusement sa fin.

LÉON BARRACAND

Roberte

Aventure touchante d'une élégante et sceptique Parisienne, dont le cœur généreux quand même se donne tout entier à un jeune provincial qui a su le conquérir par sa tendresse et son héroïsme.

Librairie Armand Colin

N° 282

ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Chaque volume in-18, broché..... 3.50

Relié toile..... 4.50

GEORGES BEAUME

Jacinthe

C'est une figure exquise de jeune fille que cette Jacinthe, dont l'histoire se déroule au sein des âpres montagnes des Causses. Cadre austère, physionomie charmante, le contraste est plein de saveur. Le roman se déroule en amples tableaux parmi les scènes de nature que l'auteur excelle à peindre.

GEORGES BEAUME

Les Quissera

Un drame de famille, d'une grandeur poignante et simple, se déroule dans ce roman, doux et puissant à la fois, qu'encadrent les horizons merveilleux et si peu connus de la Cerdagne, pays si pittoresque de mœurs et de coutumes.

ACHILLE MELANDRI

La Fille du Braconnier

Romanesque et troublante aventure d'une sauvage fillette qui se transforme en une grande dame accomplie. C'est une idylle très pure que côtoie un drame terrible, dans un paysage plein de grandeur.

ROGER DOMBRE

Les Demoiselles Danaïdes

Ce roman, où nous voyons de braves filles travailler avec entrain pour équilibrer le budget familial qui présente toujours des fuites, est écrit de verve, avec une bonne humeur intarissable; c'est un éclat de rire, une folie si l'on veut, mais si touchante et si émue!

ROGER DOMBRE

Tante Rabat-Joie

La fille d'un colonel sort du couvent au moment où son père vient de se remarier. Elle surnomme sa belle-mère « Tante Rabat-Joie » et continue à faire toutes ses volontés. Roman gai, écrit avec une verve prime-sautière et une communicative belle humeur.

ROGER DOMBRE

Le Médecin de Belle-Maman

Il s'agit d'une lutte épique entre un gendre fort épris de sa femme, blanche fille d'Albion, et sa belle-mère, millionnaire, mais peu commode. Un médecin, ami indélicat, veut profiter de cet état de guerre; mais finalement la paix et l'union se rétablissent, et la belle-mère devient la plus charmante, la plus heureuse des grand'mères.

M^{me} V. LE COZ

Sans Mari

Vie d'une jeune fille, élevée dans un milieu mondain, industriel et parlementaire, qui mène une existence de plaisir et de luxe, et s'imagine que tout cela pourra suffire à remplir son cœur, à occuper son esprit, Tableau exact et piquant de la société contemporaine.

ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Chaque volume in-18, broché 3.50

Relié toile 4.50

MARIE ANNE DE BOVET

La Cadette

(Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien)

L'action se passe en Dauphiné : la Cadette, vaillante et dévouée jusqu'au sacrifice, lutte pour le bonheur des siens. D'amusantes figures et un dialogue vif égayent cette histoire émouvante.

CHARLES FOLEY

Le Roi des Neiges

Touchante aventure d'amour et de guerre ayant pour cadre les prestigieux paysages de neige et de glace de la Norvège ; on y trouvera un poignant tableau de la domination danoise dans ces contrées du Nord.

COLETTE YVER

La Pension du Sphinx

(Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au Bien)

Dans la villa qui abrite plusieurs jeunes filles étrangères, Annette, une créole de la Martinique, est la seule qui montre une âme sans mystère : très attachante étude de jeunes filles écrite par une jeune fille.

B. M. CROKER

Une Diplomate (A third Person)

Traduit de l'anglais par C.-X. VERRIER

Un capitaine à l'armée des Indes, un peu distrait, croyant entrer chez une parente, se trompe de porte et pénètre chez un vieux général ; mais celui-ci a une nièce charmante et il y aura un mariage, malgré une cousine du capitaine qui use de toute sa diplomatie pour l'empêcher.

MYRIEM DE CHONSKI

Nitchevo !

Charmante et fraîche idylle d'une jeune Française qui, allant passer ses vacances dans l'Ukraine, y rencontre sous la figure d'un Slave doux, fort et mélancolique, le fiancé de ses rêves.

CHARLES RECOLIN

Vers la Vie

Ce roman est l'histoire d'un jeune intellectuel qui, après avoir cherché vainement une « raison de vivre », finit par la trouver dans l'amour et dans le devoir. L'action se développe dans le cadre tour à tour austère, majestueux ou riant, des Pyrénées.

ARISTE EXCOFFON

Chez les Corsaires

C'est sous Louis XIV que se déroulent les scènes de ce roman dont les personnages sont le célèbre La Barbinais, le Régulus français, et un ami de celui-ci, Hubert de Lonélic, qui, capturé par les corsaires, s'évade des prisons barbaresques, retrouve et épouse celle qu'il aime.

Librairie Armand Colin

N° 280

ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Chaque volume in-18, rel. toile, 4 fr. 50 ; — broché, 3 fr. 50

- | | |
|--|--|
| LÉON BARRACAND : Roberte. | GABRIEL FRANAY : Le Château des Airelles ; — Mademoiselle Huguette ; — La Marraine de Peau d'Ane. |
| GEORGES BEAUME : Les Quis-sers ; — Jacinthe. | V. LE COZ : Sans Mari. |
| JEAN BERTHEROY : Les Trois filles de Pieter Waldorp ; — Le Journal de Marguerite Plantin. | CHARLES LE GOFFIC : Morgane. |
| JEAN BLAIZE : Similia. | ACHILLE MELANDRI : La Fille du Braconnier. |
| MARIE ANNE DE BOVET : La Cadette. | MRS PAUL : Cncle Raoul. |
| M. BREEN : Mayotte. | FRÉDÉRIC FLESSIS : Le Mariage de Léonie. |
| JEAN CHARLETTE : Millionnaire. | CHARLES RECOLIN : Vers la Vie. |
| MYRIEM DE CHONSKI : Nitchevo ! — La Brabina. | A. ROBIDA : Le Mystère de la rue Carême-Prenant. |
| B. M. CROKER : Une Diplomate. | CHARLES DE ROUVRE : Princesse Esseline. |
| ROGER DOMBRE : Tante Rabat-joie ; — Le Médecin de Belle-maman ; — Les Demoiselles Danaïdes. | JEAN SIGAUX : Tuons le Mandarin. |
| ARISTE EXCOFFON : Chez les Corsaires. | JEAN THIÉRY : Monsieur le Neveu ; — Châteaux de Cartes. |
| CHARLES FOLEÿ : Le Roi des Neiges. | ALLEN UPWARD : God save the Queen ! |
| HUDRY-MENOS : Un Petit Monde alsacien. | S. URBANOWSKA : La Princesse. |
| | COLETTE YVER : La Pension du Sphinx. |
-

Envoi franco, sur demande, du Catalogue : « Pour les Jeunes filles. »



This book should be returned to the Library on the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE NOV 10 1914

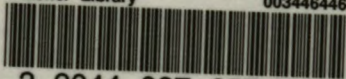


42576.42.11

Le journal de Marguerite Plantin.

Widener Library

003446446



3 2044 087 057 162